



LeVerbe

GENÈSE

CONTEMPLER
NOS ORIGINES

« Au commencement était le Verbe, et le Verbe était auprès de Dieu, et le Verbe était Dieu.

Il était au commencement auprès de Dieu.

C'est par lui que tout est venu à l'existence, et rien de ce qui s'est fait ne s'est fait sans lui.

En lui était la vie, et la vie était la lumière des hommes ;

la lumière brille dans les ténèbres, et les ténèbres ne l'ont pas arrêtée.

Le Verbe était la vraie Lumière, qui éclaire tout homme en venant dans le monde.

Il était dans le monde, et le monde était venu par lui à l'existence, mais le monde ne l'a pas reconnu.

Il est venu chez lui, et les siens ne l'ont pas reçu.

Et le Verbe s'est fait chair, il a habité parmi nous, et nous avons vu sa gloire, la gloire qu'il tient de son Père comme Fils unique, plein de grâce et de vérité. »

– JEAN 1,1-5.9-11.14

LE SERPENT, LA COUPE ET LA CROIX

Antoine Malenfant

antoine.malenfant@le-verbe.com

Monsieur Fleurant, apothicaire : De quoi vous mêlez-vous, de vous opposer aux ordonnances de la médecine et d'empêcher monsieur de prendre mon clystère ? Vous êtes bien plaisant d'avoir cette hardiesse-là !

Béralde : Allez, monsieur, on voit bien que vous avez coutume de ne parler qu'à des c...

Monsieur Fleurant : On ne doit point ainsi se jouer des remèdes et me faire perdre mon temps. Je ne suis venu ici que sur une bonne ordonnance ; et je vais dire à monsieur Purgon comme on m'a empêché d'exécuter ses ordres et de faire ma fonction. Vous verrez, vous verrez...

— Molière, *Le malade imaginaire*, 1673

La dernière fois que Molière a joué monsieur Argan – le plus célèbre des hypocondriaques –, la représentation a été interrompue par ses comédiens qui le voyaient grimacer étrangement. Notez qu'un comédien qui grimace n'a rien d'extraordinaire. Mais si vous en voyez un grimacer *étrangement*, c'est que ça ne va plus. En effet, quelques heures après la tombée du rideau, le malade, qui n'avait plus rien d'imaginaire, expira dans les bras de son épouse éplorée.

Le mal qui a eu raison du patron de la Comédie française n'entendait pas à rire. On ne badine pas

avec la mort. D'autant qu'elle gagne à coup sûr, faut-il le rappeler. Les plus chanceux n'obtiennent qu'un sursis.

Pour ma part, la dernière fois que j'ai monté sur les planches, j'avais 15 ans et j'étais au sommet de la forme – aussi bien dire, à voir croître les signes de ma finitude, que cela fait une éternité. Acte III, scène IV, je lançais à ce cher Béralde les deux seules répliques de toute la pièce du pharmacien Fleurant.

Mais quelles répliques !

Des ripostes pleines de la superbe de ceux qui savent les choses, persuadés d'être missionnaires de la noble cause, apôtres incompris du Bien avec un beau gros *B* majuscule.

Enfin, vous aurez compris, un rôle parfait pour moi.

*

La Genèse commençait pourtant si bien. Tout était en place pour une folle aventure d'amour éternel et réciproque, d'oiseaux qui font cuicui et de douce ingénuité. Mais ce genre de scénario est ennuyeux. On dota donc les protagonistes d'une étrange faculté: celle qui offre la liberté de se tromper.

Le serpent, pensant tirer profit de la latitude dont disposait le petit-couple-parfait le plus mignon du Croissant fertile et faisant fi des règles d'hygiène les plus élémentaires, leur susurra quelques postillons à l'oreille.

Alors, sans surprise, la carte postale édénique est partie chez le diable, ils découvrirent qu'ils étaient nus, et surtout un peu tarés d'avoir gâché la fête pour une bouchée d'un fruit aussi insipide qu'une pomme. «Tarés» comme dans «tare», et tare comme dans «tache originelle». Mais le mal était fait, la propreté du corps et de l'âme jetée aux orties et la jolie pureté évanouie.

Didascalies: À ce moment précis, la maladie, fanfaronnant grave, fait son entrée triomphale sur scène.

Tout le reste, jusqu'à ce jour, pourrait se résumer grossièrement en une quête, voire une reconquête, effrénée de la pureté perdue. Une lutte sans merci contre ce qui nous souille, contre tout ce qui nous fait souffrir. Contre les maux qui osent nous rappeler les limites de notre puissance et qui humilient nos désirs de contrôle absolu.

*

«Moïse fit un serpent de bronze et le dressa au sommet du mât. Quand un homme était mordu par un serpent et qu'il regardait vers le serpent de bronze, il restait en vie!» (Nb 21,9)

Les apothicaires modernes ont adopté comme symboles une coupe et un serpent superposés à une croix. Concernant le reptile, l'explication la plus répandue renvoie au serpent d'Esculape qui, dans la mythologie grecque, représente la guérison. D'autres interprétations de l'emblème pointent plutôt vers le serpent de bronze que Moïse fixa sur un étendard pour sauver le peuple hébreu de la mort induite par la morsure de véritables serpents lors de la traversée du désert.

À juste titre, un collègue me soulignait que la thérapie proposée par le prince d'Égypte n'est pas sans rappeler (qu'«on peut faire des miracles avec la foi» et) que le principe du vaccin consiste aussi à s'exposer au mal pour en être sauvé. Or, il y a plus. Cet étendard, vers lequel un seul regard suffit à vous retourner les humeurs, en préfigure un autre. Plus haut, plus parfait, plus salvifique encore que le serpent d'airain. Plus sanglant aussi.

Mais ne sautons pas d'étapes et attardons-nous encore un peu à ce qui se passe au désert ce jour-là.

Didascalies: Les Hébreux, venant à peine d'être libérés de l'esclavage, tournent en rond et ne semblent pas trop savoir quoi faire de cette liberté nouvellement acquise à bras étendu.

N'eût été les serpents, le chialage quotidien ne se serait pas transformé en cri de détresse. À la longue, nous finirons bien par croire que cette vilaine bête – encore elle? –, même en souhaitant saboter le plan divin, y participe malgré elle.

*

«Alors que les Juifs réclament des signes miraculeux et que les Grecs recherchent une sagesse, nous, nous proclamons un Messie crucifié, scandale pour les Juifs, folie pour les nations païennes.» (1 Co 1,22-23)

Le moine russe Silouane l'Athonite (1866-1938), après des années d'épreuves et de tentations, complètement découragé de sa condition et à court d'espérance, reçoit du Christ lui-même ces mots mystérieux: «Tiens ton âme en enfer et ne désespère pas.» Tout l'inverse de ce que gueulaient les badauds au Calvaire: «Sauve-toi

toi-même, si tu es le Fils de Dieu, et descends de la croix!» (Mt 27,40).

C'est devenu un poncif de le dire : la crise révèle et exacerbe ce qui était déjà là en latence. Notre incapacité individuelle et collective à envisager la moindre souffrance a été révélée et décuplée depuis le premier printemps de cette nouvelle ère.

Ici, il ne s'agit pas de prêcher l'imprudence ni d'enlever une once de valeur au dévouement parfois héroïque des intervenants hospitaliers et sanitaires. Il est plutôt question de commencer un inventaire de ce que nous avons été prêts à déployer sur l'autel de la réduction maximale de la souffrance physique.

Didascalies: Au sein de la troupe, la tension est palpable. On est à un cheveu de se déchirer à savoir qui devrait être de la distribution lors des prochaines représentations, et sur la base de quels critères on pourrait choisir les acteurs.

Devant ces petites batailles gagnées par le Diviseur, difficile de ne pas penser aux dizaines de prêtres italiens morts au chevet de leurs paroissiens pestiférés l'an dernier. Leur témoignage résonne jusqu'à nous aujourd'hui, faisant écho au scandale et à la folie d'un Messie *aux bras étendus* sur une croix.

*

«J'ai désiré d'un grand désir manger cette Pâque avec vous avant de souffrir!» (Lc 22,15)

Redouter davantage le mal qui ronge le corps de l'homme que celui qui risque de gangrener le Corps du Christ, voilà ce qui nous guette. Qu'un frère ou une sœur en Jésus Christ soit un égoïste ou un irresponsable – ou que je le juge comme tel –, soyons honnêtes, qu'y a-t-il d'inédit dans cette situation?

Ne plus communier au Sang du Christ, signe et avant-gout de la joie du Royaume, a été le premier symptôme liturgique de la pandémie. Je m'en souviendrai toute ma vie : c'était le soir de mon anniversaire, quelques jours avant le premier confinement et, pour des raisons sanitaires évidentes, nous n'avions communiqué que sous une Espèce. Nous le constatons

à postériori, cette première mesure d'hygiène présageait toutefois ce qui allait suivre : la mise à mal de la communion autour de cette Coupe partagée.

Le véritable génie du christianisme, au-delà des cathédrales dorées, des chefs-d'œuvre littéraires et des *Requiem*, se situe dans la proximité et l'accueil inconditionnel du fou du village, du lépreux, du déshérité, du mécréant, du dépendant, des «édentés» (pour reprendre la formule malheureuse d'un chroniqueur de *La Presse*).

Depuis l'Éden jusqu'aux édentés, Dieu a su déployer des moyens exagérés pour transformer nos histoires de salubrité en histoire de salut. Que nous poursuivions la pureté – physique ou morale –, cela va de soi. Or, trop souvent, c'est au prix de la charité et de la communion. Faut-il souligner que cette recherche d'innocence fait des innocents de tous les côtés du spectre – je vous laisse juger des proportions. Nous avons, nous aussi, déployé des moyens parfois exagérés pour que l'histoire du salut se poursuive malgré la crise sanitaire. Encore un peu, rivalisons d'imagination pour préserver un bien plus grand encore que le salut du corps.

«On ne doit point se jouer des remèdes», argüait Fleurant au vieil Argan. Bien d'accord. En n'oubliant jamais que les remèdes – tout comme la santé qu'ils tentent de sauver – sont des moyens et non des fins. ■

Québec, 24 septembre 2021
Fête de saint Silouane l'Athonite

Donner de l'espérance

Le Verbe est une révélation! Je me décourageais à voir la religion dénigrée dans les médias, aussi négligée par famille et amis... et voilà que je découvre *Le Verbe*! Votre revue me donne espoir pour l'Église au Québec. Je vous souhaite bon succès et j'espère que vous pourrez continuer d'encourager les catholiques pratiquants canadiens-français. Merci!

Suzanne L. — Saint-Lin-Laurentides

Naviguer dans les eaux

Que j'ai aimé vous lire, que j'ai apprécié de me nourrir de votre vision, de votre perception du «mourir dans la dignité» (dans le témoignage de Laurence Godin-Tremblay)! Je navigue dans des eaux apparentées aux vôtres, un lien particulier avec la mort étant. Merci à vous d'avoir consolidé mon opinion sur le sujet. Mes respects.

Gaston B. — Saint-Mathieu-de-Rioux

Foi à voix haute

Concernant l'émission *On n'est pas du monde*, cela fait des années que je songe à vous écrire pour vous remercier d'exister, de vivre à voix haute votre foi et de la partager avec nous, les auditeurs.

Rachel L. — Portneuf

Grande tradition intellectuelle

Le Verbe me semble être une des rares publications au Québec à avoir conservé de hauts standards intellectuels. La réflexion chrétienne, quand elle évite le piège doctrinaire, reste une grande tradition intellectuelle très enrichissante de l'Occident.

Claude S. — Québec

Une parole jusqu'à Rome

C'est toujours un plaisir de vous lire et de vous entendre, car *Le Verbe* a su devenir une parole qui touche tous les sens, de la tête au cœur, en entrant par les yeux, puis les oreilles ou l'inverse! Plein de créativité, d'intelligence sage, joviale et vivifiante, portée par le souffle de l'Esprit jusque dans le kiosque à journaux gratuits de l'aéroport de Montréal. Je ne peux que louer votre dévouement et la mission que vous accomplissez jusqu'à... Rome, eh oui!

À toute la belle équipe du *Verbe*, paix et joie dans le Christ ressuscité!

P. Yvon s.v. — Rome

En communion

Grand merci pour l'envoi de l'avant-dernier magazine du *Verbe*. Ce magazine et les autres productions du *Verbe* médias m'aident à rester en communion avec vos efforts de nouvelle évangélisation. Je prie pour vous tous les jours en demandant bien sûr la paix.

Claude S. — France

Briser les murs du jugement

Yo! Je tiens à vous dire combien je vous aime! Je viens de lire votre rapport annuel. Quelle joie que je partage avec tous vos abonnés et, j'en suis certain, avec le Bon Dieu, de vous voir ainsi devenir un média de grande envergure! Continuez à nourrir la foi des Québécois, à briser les murs du jugement et de la solitude chrétienne. Ouvrez vos horizons aux pensées qui sortent du dogme afin de faire de l'Église la véritable famille humaine dont Dieu rêve pour nous! J'vous aime fort fort, vous m'aidez réellement à assumer mon amour du Christ.

Louis-Félix V. — Sherbrooke

Discorde vaccinale

Le visionnement du témoignage du père Shatov m'a laissée songeuse. Je participe au travail d'un comité pour la requalification de notre petite église de campagne, [un comité] formé de personnes aux horizons divers, croyants ou non. La discorde vient d'éclater à la suite de la déclaration désinvolte d'un des participants [affirmant] qu'il n'était pas vacciné. Je préfère que mon frère, ma sœur non vaccinés, peu importe la raison, sachent qu'ils peuvent être accueillis, en y mettant les mesures sanitaires nécessaires. Merci pour tous vos textes, votre rigueur et votre témoignage de croyants joyeux et inspirants.

Une lectrice.

Merci beaucoup pour votre message.

Il nous semble aussi que les tensions et les effusions de haine ici et là entre les tenants de l'une ou l'autre des positions ont quelque chose d'inquiétant.

Vous avez bien compris que le témoignage du père Shatov, sans être précisément au sujet de la situation sociale que nous vivons, lui fait nécessairement un peu écho.

N'hésitez jamais à nous écrire.

Antoine Malenfant

Pour nous écrire :

2470, rue Triquet, Québec (Québec)

GIW 1E2

info@le-verbe.com

Facebook.com/MagazineLeVerbe

Twitter.com/MagazineLeVerbe

Instagram.com/le.verbe

Je m'abonne (ou j'abonne un ami) gratuitement

L'abonnement papier d'un an est gratuit au Canada. Il comprend 6 magazines et 2 dossiers spéciaux par année.

Nom: _____
Société (s'il y a lieu): _____
Adresse: _____ App.: _____
Ville: _____ Code postal: _____
Tél.: _____ Date de naissance: _____
Jour / Mois / Année
Courriel: _____

Je soutiens la mission

Témoigner de l'espérance chrétienne dans l'espace médiatique en conjuguant foi catholique et culture contemporaine.

DON MENSUEL

☐ 10 \$ ☐ 31 \$ (1 \$/jour) ☐ 50 \$ ☐ 100 \$ ☐ Autre: _____

J'opte pour un don mensuel et profite ainsi d'un **réabonnement automatique** au magazine! J'autorise Le Verbe médias à prélever le montant choisi, soit sur ma carte de crédit, soit par l'entremise de mon institution bancaire. Selon le cas, je joins un **spécimen de chèque** ou je remplis la section carte de crédit ci-dessous. Je peux à tout moment modifier, suspendre ou arrêter mon don récurrent.

DON PONCTUEL

☐ 100 \$ ☐ 250 \$ ☐ 365 \$ ☐ 500 \$ ☐ Autre: _____

MODES DE PAIEMENT

☐ Virement Interac à info@le-verbe.com

Indiquer la date du virement: _____
Attention! n'oubliez pas de transmettre le mot de passe à l'adresse courriel ci-dessus svp.

☐ Visa ☐ MasterCard ☐ Chèque

Nom: _____ Tél.: _____

N° de carte: _____ Exp.: _____

Signature: _____

Je bénéficie du crédit d'impôt

Pour tout don de **100 \$** et plus, soit le cout de production d'un abonnement d'un an, un reçu officiel vous sera envoyé.

Dons mensuels	Cout réel du don après crédit d'impôt*	Dons annuels	Cout réel du don après crédit d'impôt*
10 \$	6,50 \$	100 \$	65,00 \$
15 \$	9,75 \$	250 \$	96,50 \$
31 \$	12,88 \$	365 \$	154,55 \$
50 \$	23,15 \$	500 \$	271,00 \$
100 \$	50,00 \$	1000 \$	506,00 \$
200 \$	97,00 \$	2000 \$	976,00 \$

*Selon les taux des gouvernements du Canada et du Québec en 2019. Source: Agence de revenu du Canada.

S.V.P. RETOURNER VOTRE COUPON À L'ADRESSE SUIVANTE:

LE VERBE MÉDIAS | 2470, rue Triquet, Québec (QC) G1W 1E2 | Tél.: 418 908-3438 – www.le-verbe.com
N° d'enregistrement de notre organisme sans but lucratif: 13687 8220 RR 0001

On n'est pas
du monde

SAISON/6

Accessible sur

 Anchor


radio vm


RADIO GALILÉE
Des heures de Grande écoute

 YouTube

Merci au Séminaire de Québec
d'être un partenaire majeur de
la mission du Verbe médias.



Photo : Luc-Antoine Couturier, photographe.

SOMMAIRE

3 Édito

Le serpent, la coupe
et la croix

Antoine Malenfant

6 Courrier

12 Dossier Genèse

Le nombril du monde

Simon Lessard

14 Chronologie

De grands pas pour
l'humanité

Ariane Beauféray

18 Science

Création et évolution :
une ébauche de
réconciliation ?

Ariane Beauféray

29 Reportage

Au commencement
était l'amour

Brigitte Bédard

36 Reportage

Bébé « napro »,
bébé miracle

Marie-Jeanne Fontaine

41 Genèse d'un enfant

42 Reportage

Féconds... autrement

Yves Casgrain

44 Réflexion

L'enfant, une puissance
destituante

Martin Steffens

48 Artothèque

Joseph, icône du père

Emmanuel Lamontagne

54 Essai

Engendrer à la vie divine

Simon Lessard

61 Genèse d'un père

18

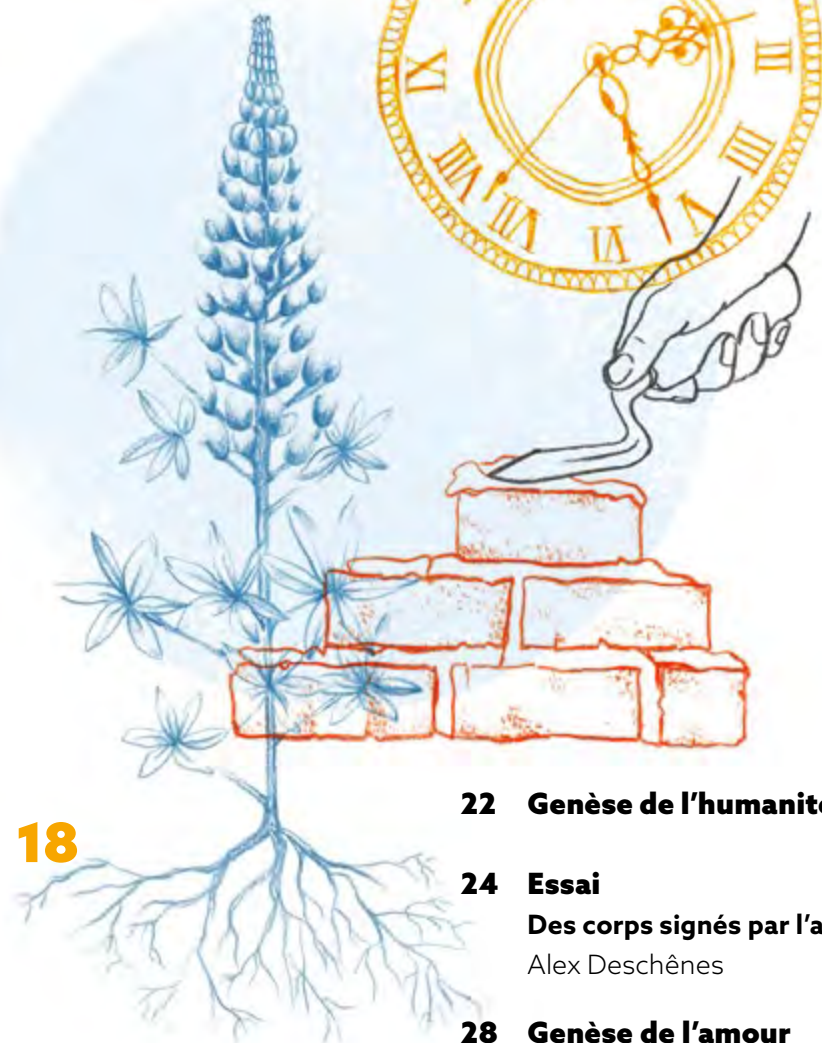
22 Genèse de l'humanité

24 Essai

Des corps signés par l'amour

Alex Deschênes

28 Genèse de l'amour





62 Photoreportage

Comme un potier

Ioana V. Bezman et Maxime Boisvert

74 Entretien

Jonathan Pageau

Participer à la recreation du monde

James Langlois

79 Genèse d'une œuvre d'art

80 Prière

Nous sommes toujours des commençants

Jacques Gauthier

82 Témoignage

Quitter l'islam pour le Christ

Lamphone Phonevilay

87 Genèse d'une conversion

88 Entretien

Remonter à la source

Sarah-Christine Bourihane

91 Témoignage

De génération en régénération

Sarah-Christine Bourihane

96 Spiritualité

Pas de photocopies : des originaux !

Catherine Aubin

98 Entrevue

Dire ou médire Dieu

Simon Lessard

102 Classe de maître

Félix-Antoine Savard

Pascale Bélanger



107 L'idée du siècle

Revêtir le Christ

Simon Lessard

108 Sports

Musique

Art

Réseaux sociaux

110 Monumental

La cathédrale Saint-Charles- Borromée de Joliette

Pascal Huot

112 Artisans

114 Prochain numéro

Cette revue utilise
la nouvelle orthographe.

Le nombril du monde

Simon Lessard

simon.lessard@le-verbe.com

J'ai toujours été fier de mes origines.

Selon la légende familiale, mon ancêtre, Étienne de Lessart, venait de Normandie et s'est installé en 1645 en Nouvelle-France sur les terres de la seigneurie de Beaupré. C'est d'ailleurs lui qui a donné le terrain de deux arpents sur lequel fut édifiée la petite chapelle qui deviendra le grand sanctuaire dédié à sainte Anne, où des miracles n'ont jamais cessé d'abonder. Comme moi, Étienne était francophone, catholique et colonisateur. (Il faut bien avouer que je suis un peu « colon » sur les bords!) Ces traits distinctifs m'aident à ne pas me sentir seulement comme un numéro dans un métro.

La vérité pourtant est beaucoup plus longue et large. Si je remonte tous les affluents, aussi bien maternels que paternels, je me découvre Européen et Amérindien, juif et païen, humain et Terrien. À la fin, ces gènes qui me différencient des autres sont paradoxalement ce qui m'unit le plus à eux.

Faire sa généalogie, c'est en quelque sorte honorer ses aïeux en reconnaissant que nous leur devons tout : la vie aussi bien que la patrie. Le peuple hébreu l'a bien compris, lui qui, par des litanies interminables d'ancêtres, n'oublie jamais qu'il a tout reçu et doit tout transmettre. La génération ne va jamais sans filiation et c'est certainement l'une des idées phares de ce numéro spécial.

LE MOT EN M

« Honore ton père et ta mère. » Le quatrième commandement est beaucoup plus fondamental qu'on l'imagine.

C'est le médecin et scientifique Jérôme Lejeune qui m'a ouvert les yeux. Dans une conférence traitant d'éthique et de manipulation génétique, donnée à Rome en 1985, il rapporte une vision du *Meilleur des mondes* d'Aldous Huxley : « Dans cette société purement technologique, totalement désacralisée et libérée de tous les tabous, tous les gros mots et



tous les actes obscènes étaient d'usage courant et même enseignés aux enfants. Pourtant, les éditeurs furent obligés de réimprimer toute la littérature pour l'expurger d'une incongruité, qui ne pouvait être ni prononcée ni même imprimée: ce mot remplacé dès lors par trois points de suspension était le mot "mère". Que la maternité devienne l'obscénité absolue, voilà la menace.»

Une menace que l'on prendrait pour de la science-fiction, si l'on n'était pas déjà tombé sur l'un de ces nouveaux formulaires qui remplacent «mère» et «père» par de désincarnés «parent 1» et «parent 2». Signal d'alerte que la fiction s'impose de plus en plus au détriment de la réalité. Signe aussi qu'il est bon de régénérer notre conception de la parentalité («L'enfant, une puissance constituante», par **Martin Steffens**, p. 44, et l'essai que je propose en p. 54, «Engendrer à la vie divine»).

«Maman» et «papa» sont les tout premiers mots que nous prononçons. Les rejeter, c'est dénier toute filiation et tout héritage; c'est s'autoproclamer indépendant de toute nature et de toute culture. Car une personne humaine, comme une langue d'ailleurs, ne peut pas s'engendrer elle-même. Dieu seul est capable de créer *ex nihilo*, «à partir de rien», sinon de son cœur. Nous, créatures ou créateurs, avons toujours besoin de prédécesseurs.

À l'ère de la fécondation *in vitro* et des manipulations génétiques, le professeur Lejeune nous avertissait de ne pas répéter le péché des origines: «Fabriquer artificiellement des hommes, les modeler à notre guise, n'est-ce pas la tentation de l'orgueil absolu? Pouvoir enfin proclamer que l'homme est fait à notre image et non à celle de Dieu.» Comme quoi la pertinence des premiers chapitres de la Bible renaît constamment («Des corps signés par l'Amour», par **Alex Deschênes**, p. 24).

RETOUR VERS LE RÉEL

«Donnez-moi un point d'appui et je soulèverai le monde», disait Archimède. Impossible de s'élever sans d'abord bien s'ancrer. Ce point d'appui qui précède toute avancée, scientifique comme spirituelle, peut aussi bien être la Terre, cette autre mère que nous négligeons, et notre histoire, que nous méprisons («Félix-Antoine Savard, un devoir de survivance» par **Pascale Bélanger**, p. 100).

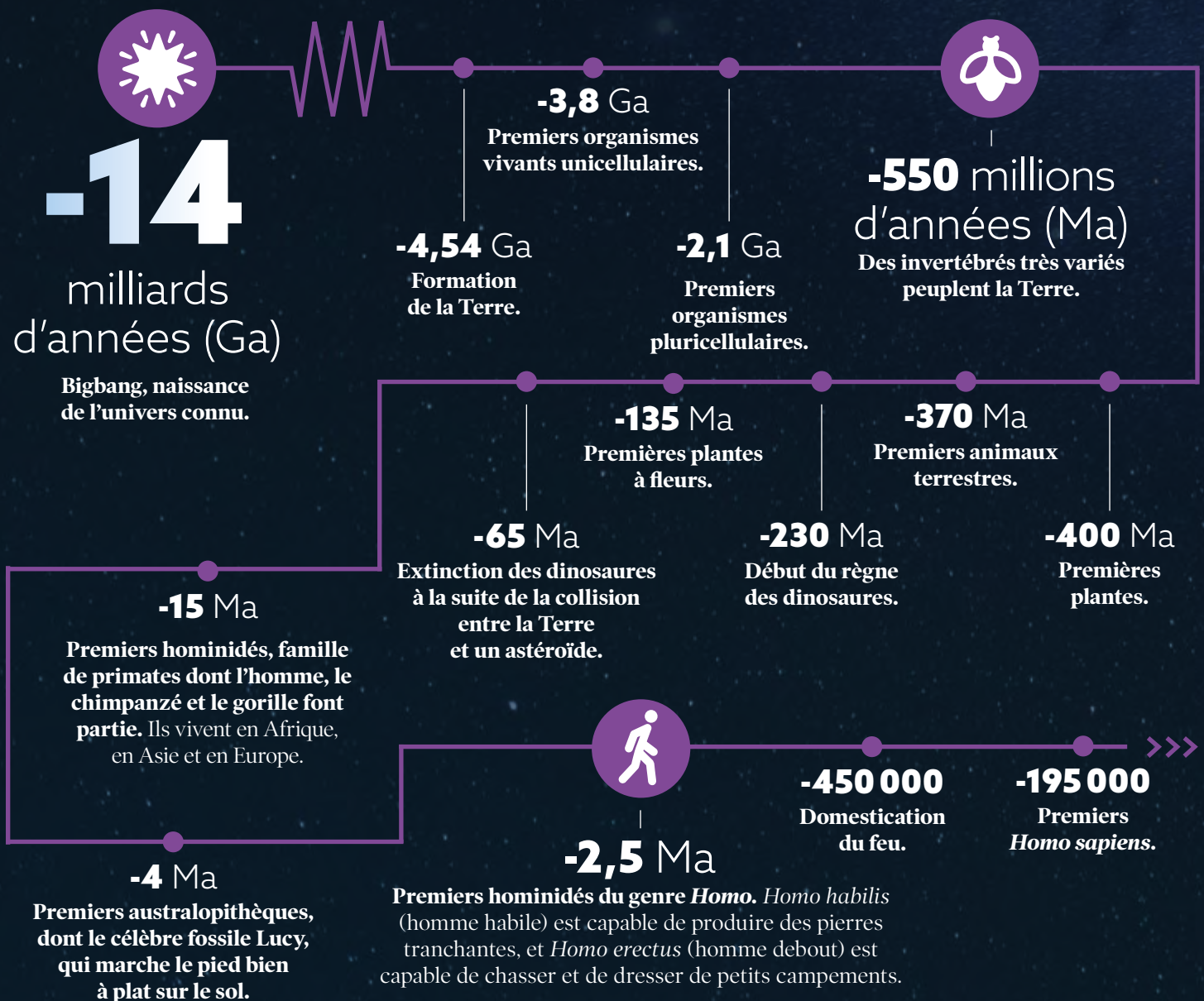
Qu'il s'agisse de la genèse de l'univers ou de la vie («Des grands pas pour l'humanité» et «Création et évolution: une improbable réconciliation?», par **Ariane Beauféray**, p. 18); de la création d'un enfant ou d'une œuvre d'art («Bébé "napro", bébé miracle», par **Marie-Jeanne Fontaine**, p. 36, et «Jonathan Pageau: participer à la recreation du monde», par **James Langlois**, p. 74); ou encore de la naissance de nos amours humains ou divins («Au commencement était l'amour», par **Brigitte Bédard**, p. 29, et «De génération en régénération», par **Sarah-Christine Bourihane**, p. 91), nul doute que méditer sur nos commencements n'est pas un retour en arrière, mais un retour vers le réel!

À contrario, céder à la tentation d'effacer le passé au nom du présent nous prépare un futur sans précédent, ou plutôt un avenir sans lendemain. Contempler ses origines n'est pas un réflexe nostalgique ou une névrose égocentrique, mais un exercice salvifique.

Étrangement, la preuve que nous ne sommes pas le nombril du monde, c'est que nous en avons un. Nous gagnerions dès lors à le regarder plus souvent! ■

De grands pas pour l'humanité

Ariane Beauféray
ariane.beauferay@le-verbe.com



>>>

-100 000

Homo sapiens sort d'Afrique et se disperse en Europe et en Asie. Il rencontre parfois d'autres groupes du genre *Homo*, qui s'éteignent tous progressivement.

-30 000

Extinction d'*Homo neanderthalensis* (l'homme de Néandertal). *Homo sapiens* est désormais le seul représentant du genre *Homo* sur Terre. Il domestique le chien.

-12 000

Premiers villages.



-8 à -2

Naissance de Jésus Christ

-384

Naissance d'Aristote, disciple de Socrate et de Platon.

-1010

Début du règne de David, roi des Hébreux.



-3 500

Invention de l'écriture.

-10 000

Début de l'agriculture.

250

Naissance de Lactance, Père de l'Église à l'origine du créatianisme: l'âme humaine serait directement créée par Dieu pour chaque personne, alors que le corps humain procède d'un acte de création indirect. Cette notion sera particulièrement dominante dans l'Église à partir du Moyen Âge.

580

Naissance de saint Maxime le Confesseur. «Tout ce qui a été créé par Dieu dans les natures diverses concourt ensemble dans l'homme, comme dans un creuset, pour ne former en lui qu'une perfection unique, telle une harmonie de nos sons différents.» L'homme, en effet, est composé d'atomes vieux de plusieurs milliards d'années, et il est la synthèse d'un long et lent processus d'évolution de l'univers entier. «Dieu modela l'homme avec la poussière tirée du sol» (Gn 2,7) et «à la poussière» il retournera (Gn 3,19).



1513

L'héliocentrisme est proposé par le chanoine Nicolas Copernic. Les mouvements des planètes autour du Soleil seront confirmés par les travaux de Kepler, de Galilée et de Newton.

1266

Saint Thomas d'Aquin déclare que l'homme ne doit pas être regardé comme un corps ayant une âme à son service, mais que l'homme est composé d'âme et de corps. Et ces deux composants de sa nature forment une seule substance, un être unique.

1603

Fondation de l'Académie pontificale des sciences par le naturaliste Federico Cesi et le pape Clément VIII. Sa mission est d'étudier les progrès de la science, d'assurer son indépendance et d'encourager la recherche.

1787

Le premier os de dinosaure est découvert dans le New Jersey, aux États-Unis. «L'os de Woodbury Creek» ne suscita pas vraiment d'intérêt dans la communauté scientifique.

1841

Le zoologiste Richard Owen donne le nom de «dinosauriens» («terribles lézards») aux animaux immenses dont on ne cesse de trouver des ossements.

>>>



1859

Charles Darwin publie *L'origine des espèces*, dans lequel il présente sa théorie de l'évolution et avance la thèse que l'homme ainsi que toutes les espèces animales descendent d'espèces précédentes et sont le produit naturel de l'évolution. De petites modifications des individus surviennent aléatoirement, induisant la sélection des caractères les mieux adaptés aux conditions environnementales et sociales: c'est la *sélection naturelle*. Ainsi, la girafe a un long cou parce qu'un ancêtre de la girafe avait développé ce trait par hasard, ce qui lui a donné un avantage compétitif par rapport à ses congénères pour s'alimenter et donc survivre, se reproduire et transmettre à sa progéniture son long cou.

1866

Gregor Mendel, moine et généticien, publie ses travaux sur l'hybridation des plantes. Ce sont les premiers travaux de génétique, qui permettront de comprendre les règles de transmission de certains caractères à chaque génération.

fin du 19^e et début du
20^e siècle

Des découvertes successives en paléontologie, en géologie et en biologie viennent conforter la perspective évolutionniste. Certains évolutionnistes vont jusqu'à voir dans l'évolution la preuve de l'inexistence d'un Dieu créateur. La rencontre entre la perspective évolutionniste et les interprétations chrétiennes de la Création se réalise dans un contexte d'opposition, de mépris et de rejet mutuel.

1881

Naissance de Pierre Teilhard de Chardin, paléontologue, théologien et prêtre jésuite français. Il s'oppose à la lecture littérale des premiers chapitres de la Genèse. Selon lui, l'Univers serait encore en genèse, car soumis à l'évolution. «L'évolution n'est pas créatrice comme la science a pu le croire à un moment, mais elle est l'expression, pour notre expérience, dans le Temps et l'Espace, de la Création.»

1936

Reconstitution de l'Académie pontificale des sciences par le pape Pie IX. Elle favorise désormais plus fortement l'interdisciplinarité et accueille des académiciens provenant du monde entier, choisis selon l'importance de leur recherche, sans distinction de genre, de religion ou d'ethnie. Cette ouverture est le symbole de la fin d'une période de crise entre les sciences et la théologie.

1940

La collaboration de différents chercheurs permet de concilier les travaux de Mendel à ceux de Darwin pour former la théorie synthétique de l'évolution: la sélection naturelle et les variations aléatoires du génome expliquent le processus évolutif.

L'évolution est vue comme un processus fondamentalement lent, régulier et continu.



1950

Publication de l'encyclique *Humani generis* par le pape Pie XII. Le pape y déclare qu'il n'y a pas d'opposition entre la vision évolutionniste et l'enseignement de l'Eglise. Il reconnaît également que l'homme puisse provenir d'une matière préexistante, mais déclare l'âme comme une création directe de Dieu.





1966

Le pape Paul VI réitère que toutes les âmes sont créées directement par Dieu, que le péché originel est bien réel et qu'il a des conséquences sur toute l'humanité.



1983

Le pape Jean-Paul II rappelle que foi et raison ne s'opposent pas.
« C'est à travers la recherche que l'homme parvient à la Vérité, un des plus beaux noms que Dieu s'est donnés [...]. C'est pourquoi l'Église est convaincue qu'il ne saurait y avoir réellement de contradiction entre science et foi, du moment que toute la réalité procède en dernier ressort du Créateur »
(message aux membres du symposium sur *La science de Galilée aujourd'hui*).



2000

L'ADN humain est retranscrit au complet pour la première fois. Il comporte 3 milliards de paires de nucléotides (quatre petites lettres qui codent nos gènes). Le génome humain est 99,7 % similaire à celui de l'homme de Néandertal, 98 % à celui du chimpanzé, 85 % à celui de la souris, 40 % à celui de la banane et 18 % à celui du champignon de Paris. Huit pour cent de notre génome proviendrait de virus.

À partir de

1990

Plusieurs théologiens consacrent leurs travaux à la relation entre la théorie de l'évolution et la théologie de la création (Martelet, Maldamé, Arnould, Lambert, Belambo et bien d'autres). Les découvertes scientifiques sur la vie et l'être humain nous invitent à approfondir et à mieux comprendre l'action créatrice de Dieu ainsi que notre identité humaine.

2014

2008
Le pape Benoît XVI déclare au Collège des Bernardins que « la Création n'est pas achevée » et réitère devant les membres de l'Académie pontificale des sciences qu'il n'existe aucune incompatibilité entre création et évolution. Cependant, « nous ne sommes pas le produit accidentel et dépourvu de sens de l'évolution. Chacun de nous est le fruit d'une pensée de Dieu. Chacun de nous est voulu, chacun de nous est aimé, chacun de nous est nécessaire ».

Le pape François déclare : « Quand nous abordons la création dans la Genèse, nous courons le risque d'imaginer Dieu tel un magicien, avec une baguette magique capable de tout faire. Mais il n'en est pas ainsi. Dieu a créé les êtres humains et les a laissés se développer selon des lois internes qu'il a données à chacun afin qu'elles les amènent à leur plein accomplissement. [...] L'évolution en tant que telle n'est pas incompatible avec la notion de création, parce que l'évolution nécessite la création d'êtres qui évoluent. »

⊕ Don-Jean Belambo, *La réception de la théorie de l'évolution dans la théologie catholique du XX^e siècle*, Paris, L'Harmattan, 2014, 296 pages.

Création et évolution : une ébauche de réconciliation ?

Ariane Beauféray

ariane.beauferay@le-verbe.com

Illustrations de Marie-Pier Larose

L'idée que l'homme ait un ancêtre commun avec les singes, et même avec toutes les espèces vivantes, heurte bien des sensibilités. Cela ne ressemble pas au récit de la Genèse. Mais la science et la Bible sont-elles si inconciliables ? Que savons-nous sur l'origine et l'essence de l'être humain ? Même s'il demeure sceptique quant à la possibilité d'aborder aussi brièvement une question d'une telle complexité, le professeur Warren Murray, spécialiste de la philosophie des sciences, a tout de même accepté de nous offrir quelques pistes pour entamer la réflexion.

M. Murray, tout d'abord, pouvez-vous nous résumer ce que nous savons aujourd'hui sur l'évolution du vivant ?

D'abord, il faut établir le fait de l'évolution, avant de se demander : comment est-ce arrivé ?

Il y a deux approches pour établir le fait de l'évolution. Premièrement, on établit les successions des formes de vie à travers l'histoire en regardant les archives fossiles. Ce sont surtout les ossements, les cornes, les dents, etc., qui restent ou qui se transforment en roche. Les parties molles disparaissent ; cela nous laisse donc une preuve très fragmentaire.

Cela dit, on a trouvé certaines preuves d'une évolution de la vie. Il y a des périodes très anciennes où les formes complexes de vie n'existent pas du tout dans les archives fossiles. Plus tard, on commence à les voir successivement jusqu'à aujourd'hui.

Et concernant la seconde approche permettant d'établir le fait de l'évolution ?

La deuxième approche, c'est répondre à la question : est-ce qu'on peut avoir des signes que l'évolution est à l'œuvre aujourd'hui ?

Darwin et ses successeurs ont donné quelques exemples. Mais tous les exemples se bornent à une évolution très limitée : l'évolution à l'intérieur d'une espèce, ou l'évolution entre des espèces proches. De plus, dans la théorie de Darwin, les changements arrivent par hasard. Cela explique difficilement comment on peut arriver à tant de changements positifs. On n'a pas vraiment pu reproduire cela en laboratoire.

Il y a aussi toute la question de la sélection naturelle. Les biologistes prétendent qu'il peut arriver une mutation avantageuse pour l'individu par rapport à l'espèce, et cette mutation sera retenue. C'est en effet très raisonnable. Mais le problème, c'est d'expliquer comment cela devient *dominant* dans la population. Il y a différentes théories proposées depuis un siècle sur cela.

Donc, avec ces approches, on a une évidence de la grande probabilité de l'évolution.

Une fois que l'évolution est établie, il faut alors tenter de comprendre son mécanisme...

Exactement. Or, le mécanisme doit être conforme à certains principes de causalité. Et c'est là qu'intervient la philosophie.

Les Grecs anciens avaient un principe: on ne peut pas tirer l'être du non-être. On ne peut pas vraiment tirer un lapin d'un chapeau vide. On ne peut pas avoir le *plus* du *moins*. Il faut avoir une explication causale adéquate; il faut que la cause soit adéquate à l'effet.

Alors, le philosophe se demande: «Quelles sont les causes adéquates impliquées dans la théorie de l'évolution?» Et je pense que, si l'on est honnête, on n'en trouve pas encore. Ce qui a poussé certains biologistes et philosophes à invoquer cette causalité sous le nom d'intelligence.

Donc, selon la philosophie, il faudrait une sorte d'intelligence derrière l'évolution?

Oui. Mais je pense que l'approche [des partisans du «dessein intelligent»] est insuffisante, parce qu'ils ne comprennent pas la causalité. Je vais vous donner un exemple.

Quelqu'un regarde la construction d'un grand édifice. Cette personne voit les ouvriers qui le construisent avec différents matériaux, qui installent la structure générale et aussi l'électricité, la plomberie, etc. Tout cela exige une coordination. Ces gens posent les briques, mais comment est-ce qu'ils savent quand s'arrêter, où poser les briques et tout le reste? Alors, manifestement, il faut chercher quelqu'un qui est responsable de cette coordination. Et c'est évidemment l'architecte.

L'architecte, c'est la grande cause; c'est ce que le mot signifie en grec: le grand artisan, le premier principe des artisans. C'est lui qui, plus que tout autre, a construit l'édifice, même s'il n'a pas touché à une seule brique! Parce qu'il est la cause universelle.

Le problème avec les gens qui invoquent l'intelligence aujourd'hui, c'est qu'ils voient l'architecte comme quelqu'un qui envoie les ouvriers construire quelque chose, et quand ils sont incapables par leur propre pouvoir de construire, alors l'architecte intervient personnellement. Pour faire comme un petit miracle, ici et là. Et ça, c'est une mauvaise explication. Ce serait un mauvais Dieu, un Dieu bouche-trou, qui n'a pas la capacité de prévoir. Il ne faut pas imaginer Dieu comme quelqu'un qui intervient quand la nature est incapable de faire des choses.

Est-ce que Dieu aurait pu prévoir qu'un des mécanismes de l'évolution soit le hasard?

Oui. C'est toute la puissance d'une cause universelle: elle peut gérer le hasard. Et cela ne veut pas dire que Dieu élimine le hasard, comme on le pense parfois. Le hasard n'est pas juste notre ignorance, c'est réel! Mais Dieu peut le gérer.





Pas comme le Dieu bouche-trou, mais comme quelqu'un qui prévoit et organise le tout.

Par exemple: une météorite frappe la Terre et tue la majorité des organismes, laissant la place pour le développement d'autres organismes. Cela peut fort bien être dans le plan de Dieu. C'est le hasard, mais géré par une cause universelle. Dire que le hasard va expliquer tout ce qui se passe dans la complexité de la vie sur terre, c'est de la folie. L'ordre ne vient pas du hasard, comme tel. Il faut une cause pour l'expliquer.

Est-ce qu'un biologiste pourrait dire: «Oui, il y a une cause originelle, mais après, il s'agit uniquement de hasard»?

Non. C'était l'idée de Newton en physique: Dieu donne une chiquenaude à l'univers, et voilà, il fonctionne comme une horloge. Mais même lui a admis que, de temps à autre, il faut remonter l'horloge! L'idée que Dieu aurait pu créer l'univers et le laisser tout seul, cela ne marche pas.

Pour revenir à mon exemple imparfait de l'architecte: si les ouvriers n'ont pas toujours le plan, cela ne marche pas. Mais les ouvriers sont autonomes, n'ont rien à voir avec l'architecte, donc l'analogie est imparfaite! Dans la nature, les causes naturelles dépendent entièrement de Dieu: il est la source de la capacité d'agir. Et la source des matières aussi avec lesquelles les ouvriers travaillent.

Que pouvez-vous nous dire sur l'origine de l'homme et de la femme qui est décrite dans la Genèse?

Saint Jérôme a dit que le livre de la Genèse a été écrit à la manière d'un mythe populaire. Il fallait parler aux gens de l'époque dans un langage qu'ils allaient comprendre. Dieu n'est pas là pour les informer sur les sciences. Il ne dit pas: «Asseyez-vous, mes petits, je vais vous enseigner la biologie, la géologie, etc.» Non! Il dit selon les connaissances que les gens croient être vraies.

Par exemple, dans l'Ancien Testament, tout indique que les gens croyaient que la Terre était plate et immobile. Et on a retenu certaines expressions aujourd'hui. On parle des «quatre coins du monde», de «coucher de soleil», même si on sait que ce n'est pas le soleil qui se couche. Pas un astronome ne dirait: «Oh! hier soir, il y avait une très belle rotation de la Terre!»

Cela manquerait effectivement de poésie!

Voilà. Et il ne faut pas se scandaliser de cela.

De son côté, saint Augustin a dit que la création racontée dans la Genèse était symbolique. Il faut lire son traité *De Genesi ad*

litteram libri duodecim. Il y a des gens aujourd'hui qui pensent qu'une interprétation littérale des Écritures, c'est suivre la première impression que les mots nous donnent. Ce n'est pas le sens du mot. «Littéral» veut dire: selon la lettre. Une métaphore est littérale! Donc, si Dieu a créé le monde en six jours et qu'on dit: «Littéralement, cela veut dire six périodes de 24 heures», eh bien, non, cela ne veut pas dire cela. C'est à nous de chercher le sens. C'est littéral: cela veut dire quelque chose.

C'est sûr qu'il faut réconcilier certaines choses. Pour moi, la chose la plus difficile, c'est l'origine de l'humanité. Il faut que nous tracions nos origines à deux parents, car c'est le message théologique important: on a eu des ancêtres, un couple, Adam et Ève. À quelle époque? Personne ne sait. Est-ce possible que ce couple-là ait évolué à partir des préhumains? Oui, c'est possible. L'important, c'est que c'est le premier couple proprement humain qui était nos ancêtres.

Donc, les découvertes en biologie ne s'opposeraient pas à la foi, finalement?

On peut reprendre ce que Galilée a dit de la différence entre la révélation et la science: l'intention du Saint-Esprit est de nous enseigner comment on doit aller au ciel, et non comment va le ciel. Il ne faut pas confondre les deux: la Genèse n'est pas un livre de science, et la science n'est pas un livre de révélation religieuse. Il n'y a aucun conflit nécessaire entre les deux. Ce qui cause les conflits, c'est l'ignorance, c'est tout.

Il y a aussi un autre point, qui a été rappelé par plusieurs papes: si on peut admettre l'évolution du corps de l'homme, l'âme humaine, elle, serait forcément directement créée par Dieu pour chaque personne.

Oui. Parce que l'âme possède des choses qui dépassent la matière. La genèse du corps est un processus matériel. Mais le processus biologique est incapable d'engendrer une âme humaine. C'est encore un cas de «le *plus* ne peut pas venir du *moins*». Donc, de toute nécessité, l'âme vient de dehors.

Et cette âme, est-elle finalement ce qui nous rend homme et femme? Qu'est-ce que le propre de l'être humain?

La raison. *Homo rationalis*! C'est la seule chose par laquelle on dépasse les animaux. Certaines personnes vont dire: «L'amour est supérieur à la raison. L'amour est la faculté supérieure de l'humanité.» L'amour n'est rien d'autre que *l'appétit* de la raison. Ce n'est pas deux choses différentes. Chaque faculté de connaissance a un appétit correspondant. Les sens ont un appétit sensible. La raison a un appétit, qu'on appelle la volonté, et le premier acte de cet appétit, c'est l'amour.

Quelle serait la définition de la raison?

La faculté qui nous rend capables de saisir les concepts universels. Elle caractérise l'âme humaine. Elle explique qu'on ne peut pas être le résultat de l'évolution. Le reste, on le partage avec les animaux: les sensations, l'imagination, la mémoire, etc. Sauf que, chez nous, c'est subordonné à la raison.

Le seul être qui peut rire, pas dans le sens d'un ricanement animal, mais en saisissant le drôle, c'est l'être humain. Pourquoi? À cause de la raison. Pour pouvoir rire, il faut être dans le sensible et avoir la raison. Les anges ne rient pas, parce qu'ils n'ont pas de sensations. Les animaux ne rient pas, parce qu'ils n'ont pas de raison.

Le pape Benoît XVI a également dit que la Création n'était pas achevée et a évoqué le concept de *creatio continua*. Qu'est-ce que la création continue?

La création ne peut pas continuer, car c'est un acte éternel. Est-ce que cela se manifeste par une succession? Ça, c'est autre chose. Et c'est sans doute ce que le pape a voulu dire. Dieu crée tout, dans un seul acte, toujours. S'il cessait de créer, tout disparaîtrait aussitôt. En d'autres mots, Dieu a créé le monde matériel, mais l'a étalé dans le temps.

Dieu est aussi présent au passé qu'il l'est au présent, qu'il l'est à l'avenir. C'est pourquoi il se définit par le temps présent, parce que le présent reflète l'éternité. La première définition de l'éternité vient du philosophe romain Boèce: c'est la possession entière et simultanée de l'être. Ça, c'est Dieu. Quand Moïse lui a demandé: «Quel est le nom de notre Dieu?» Dieu a répondu: «Je suis celui qui suis»; l'éternel présent. Et quand Jésus était interrogé par les pharisiens, il a dit: «Avant qu'Abraham fût, je suis.» Donc, quand on parle de Dieu dans le passé, il faut comprendre que ce temps ne s'applique pas à Dieu, mais à son œuvre par rapport à nous.

Dieu est toujours dans le présent de son éternité. Dieu ne continue pas à créer, car son acte de créer est un acte éternel, mais sa création continue à arriver dans le temps. ■

Genèse de l'humanité

Ariane Beauféray
ariané.beauferay@le-verbe.com

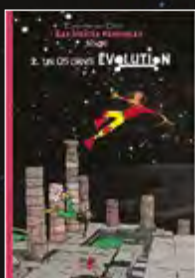
Évolution, création... Est-ce vraiment conciliable ? Mais qu'est-ce que l'évolution, et qu'est-ce que la création ? Voici différents contenus pour mieux comprendre ce que nous savons à l'heure actuelle sur nos origines du point de vue de la science, et pour comprendre aussi que cela ne peut qu'enrichir la foi.



De l'athéisme à la foi par la science

À notre époque où les découvertes en génétique, en paléontologie et en astronomie se multiplient, peut-on encore envisager une harmonie satisfaisante entre les visions scientifiques et spirituelles du monde ? Francis S. Collins, directeur du programme qui a mené au séquençage de l'entièreté de l'ADN humain, répond par un « oui ! » joyeux, argumenté et sans naïveté. Dans son livre, il témoigne de sa conversion à la foi sur la base de la raison, décrit les différents obstacles à surmonter pour que foi et raison s'accordent, et expose ce que nous savons à ce jour sur l'origine de l'Univers, la génétique humaine et l'évolution. Ce livre vulgarise avec ingéniosité des concepts complexes et rend ainsi accessibles les grandes questions de science et de foi à tous.

Collins, Francis S., *De la génétique à Dieu. La confession de foi d'un des plus grands scientifiques*, Presses de la Renaissance, 2006, 264 pages.



L'évolution est-elle un obstacle à la foi ?

Dans la série Les indices pensables, le bédéiste Brunor enquête sur l'existence de Dieu. Dans le tome 2, *Un os dans l'Évolution*, l'auteur montre comment les découvertes scientifiques en biologie, notamment celles de Darwin avec la théorie de l'évolution, ne sont pas incompatibles avec l'existence d'un Dieu créateur. Découverte des dinosaures, débats entre créationnistes et évolutionnistes athées, hasard et chaos... Brunor vulgarise avec humour des notions variées, offrant ainsi une synthèse passionnante alliant foi et raison. Pour adolescents et adultes.

Brunor, *Un os dans l'Évolution*, Brunor Éditions, 2019, 48 pages.



Visite virtuelle de la grotte de Lascaux

La grotte de Lascaux est l'une des plus grandes cavernes ornées d'art préhistorique du monde. Située en Dordogne, dans le sud-ouest de la France, cette grotte fut découverte en 1940 par des adolescents. Elle a été gravée et peinte il y a 19 000 ans, et présente plusieurs milliers de représentations d'animaux et de signes, ainsi que quelques êtres humains. Afin de préserver les œuvres, il n'est plus possible de visiter la grotte originale. Cependant, des répliques ont été fabriquées à Montignac, et il est même possible de visiter virtuellement les multiples salles de la grotte.

archeologie.culture.fr/lascaux/fr



L'évolution de l'homme en BD

Quel est l'âge de la première pierre taillée? Est-ce que les Néandertaliens ont côtoyé les premiers hommes? Quelle est la différence entre *Homo habilis* et *Homo erectus*? À quoi ressemblait la première ville? Autant de questions répondues avec simplicité dans la bande dessinée *L'évolution de l'homme*. Les auteurs montrent de façon ludique la morphologie, les déplacements et l'alimentation des différentes peuplades d'hominidés qui ont vécu sur terre, et comment nous avons pu déduire ces informations grâce aux fossiles, à la génétique et aux divers vestiges d'habitation. Seul aspect négatif: certains aspects culturels majeurs des premiers peuples, tels que les arts et les rites funéraires et spirituels, ne sont quasiment pas abordés. À partir de 8 ans.

Panafieu, Jean-Baptiste de, et Élisabeth Holleville, *L'évolution de l'homme*, Casterman, 2018, 61 pages.



Des formations en ligne sur la préhistoire

Formations en ligne gratuites, les deux MOOC (*massive open online course*, cours en ligne en libre accès) *Les origines de l'homme* (9 h) et *Préhistoire, un nouveau regard* (5 h) permettent de mieux comprendre la place de l'homme contemporain dans l'arbre du vivant, de

différencier les différents genres *Homo*, de découvrir les premiers fossiles d'hominidés datant de 8 millions d'années et d'appréhender le quotidien des chasseurs-cueilleurs qui ont vécu en Europe de 400 000 à 6000 ans avant Jésus Christ. La formation donne la parole à près de vingt scientifiques spécialisés en paléontologie, en biologie et en préhistoire.

mooc-culturels.fondation-orange.com/



Création et créationnisme

Croire en un Dieu créateur fait-il de chaque croyant un créationniste? Dans ce petit ouvrage, le théologien Jean-Michel Maldamé définit clairement les termes. L'auteur est motivé par la conviction que la science moderne et la foi chrétienne ne sont ni ennemies ni rivales, mais qu'elles participent à une même quête de vérité. Il part donc de la Bible, notamment les Psaumes et la Genèse, pour mieux explorer ce que sont la Création et l'humanité du point de vue de la foi chrétienne. Et montrer ainsi que cette Création n'est pas en opposition avec ce que nous dit la science sur notre expérience humaine.

Maldamé, Jean-Michel, *Création et créationnisme*, Éditions jésuites, 2014, 161 pages.



ESSAI

Des corps signés par l'Amour

Alex Deschênes

alex.deschenes@le-verbe.com

Texte célèbre mais méconnu, le récit de la création d'Adam et Ève contient beaucoup plus que le suggère une lecture hâtive. Ce récit aux allures mythologiques nous instruit grandement sur la signification du corps et la grandeur insoupçonnée de la sexualité humaine.

La beauté sait me transpercer. La tranquillité trompeuse des nuages, leur immensité, leurs mille détails, le jeu de la lumière sur un lac ou sur les troncs d'arbres, la vastitude silencieuse d'un paysage enneigé. Mais soyons honnêtes... rien ne me trouble plus que le visage d'une femme, aux yeux profonds, à la tendresse à peine masquée. Je m'émerveille quotidiennement de la différence, de mon épouse tant aimée et de la femme en général. De cet autre que je ne connaîtrai jamais véritablement.

Un dégât d'encre n'inspire pas la beauté. Mais il y a une certaine beauté dans la spontanéité d'un tableau de Jackson Pollock. Pourquoi? La beauté

n'est pas le résultat d'une forme abstraite, aléatoire. Si l'on peut trouver de la beauté dans l'ensemble de Mandelbrot (une représentation en image d'une formule mathématique complexe), c'est que la beauté parle à notre intelligence autant qu'elle parle à notre émotivité et à notre corps. Partout où nous la trouvons, la beauté est la trace d'une mystérieuse signification... d'une intention créatrice!

Michel-Ange, Rodin, Éluard, Chagall, ou une sculptrice contemporaine comme Solenn Hart, ont célébré les corps masculins et féminins et leur rencontre. Là où le monde regarde parfois la différence sexuelle, et plus spécifiquement le corps de l'homme et



de la femme, comme un trait biologique anodin, voire encombrant, le croyant y voit une intention, une signification. Bien que le résultat d'un long processus évolutif, le corps n'est pas le résultat du hasard seulement. Dieu a voulu le corps de l'homme et de la femme, tels qu'ils sont, et y a mis sa signature.

CONNAITRE L'AUTEUR

Un texte en particulier nous parle du dessein que Dieu avait en créant l'homme et la femme. Texte célèbre mais méconnu, celui de la Genèse, en particulier les premiers chapitres racontant la Création du monde. Fait-il encore sens au 21^e siècle de lire ce mythe ? De toute évidence, personne n'aurait lu le roman *La peste* dans le but de trouver un remède à la pandémie de laquelle nous peinons à sortir, mais nous le lisons pour comprendre la pensée de l'auteur, et mieux comprendre peut-être notre monde. De même, on ne lit pas le récit de la Création dans l'espoir d'y trouver un traité cosmologique actuel, mais pour connaître l'Auteur qui a inspiré ses auteurs, pour rencontrer la pensée du Créateur lui-même.

Après près de 2000 ans d'histoire de l'Église, Jean-Paul II a offert à l'humanité une lecture renouvelée et encore percutante de ce récit de la Genèse, dans ce qu'il a appelé la « théologie du corps », qu'il conviendrait même d'appeler, selon le pape, « une théologie des sexes ». L'Église elle-même n'a pas encore absorbé cette théologie qui devait enfin nous libérer du manichéisme et de tout soupçon par rapport à la grandeur et à la beauté du corps et de la sexualité.

La première chose sur laquelle Jean-Paul II porte notre attention est la solitude du premier être humain. Que signifie cette solitude pour nous ? L'expérience d'un seul homme exprime en fait celle de l'humanité entière. L'humanité, jusqu'à preuve du contraire, est seule face au cosmos, seule à se poser des questions, à se tenir debout comme un point d'interrogation et à scruter l'univers pour des réponses.

Il est facile d'oublier, entourés que nous sommes par les technologies et les constructions humaines, notre rapport originaire à la nature. Quoi qu'il en soit de la sensibilité ou de l'intelligence animales, seul l'être humain a la capacité de réfléchir à son destin et la liberté de le modifier. Surtout, l'homme est le seul à pouvoir entrer en relation avec Dieu, seul capable d'amour. Toute la création apparaît comme un don fait au premier être humain, alors que seul l'homme est un *don pour lui-même*.

L'ICÔNE DE LA TRINITÉ

Mais cette solitude, si elle est un passage obligé pour chacun, n'est pas la destination de l'être humain. « Il n'est pas bon que l'homme soit seul » (Gn 2,18), nous dit la Genèse, et cela nous dit beaucoup aussi sur qui est Dieu. Puisqu'il est écrit juste avant que « Dieu créa l'homme à son image » (Gn 1,27), on comprend par conséquent que Dieu n'est pas un être solitaire. Il fallut l'incarnation, la révélation de Jésus, pour nous faire comprendre que Dieu est Amour en un sens fort, insaisissable par notre seule intelligence : que Dieu en lui-même est une *communion d'amour*, une « famille » dira souvent le pape François, qu'il y a au fond en Dieu une vie, une expérience d'amour.

Or, la Genèse ne nous dit pas seulement que Dieu créa l'homme à son image, mais plus exactement : « à l'image de Dieu il le créa, *homme et femme* ». Ainsi, Dieu nous fit à son image, en nous faisant homme et femme. La personne est à l'image de Dieu dans tout son être, y compris son corps, et dans la différence sexuelle, précisément, est étampée l'image de Dieu en nous.

Depuis les premiers siècles de l'ère chrétienne, des artistes ont tenté de représenter la Trinité, avec parfois plus, parfois moins de succès. Or, Dieu nous a donné lui-même, dans le couple et la famille qui en découle, une icône, une image de ce qu'il est, un Dieu qui est communion et Amour. Ainsi, la beauté qui nous attire chez l'homme et la

femme est un reflet, différent en chaque personne, de la Beauté de Dieu.

Par notre propre intelligence, en contemplant la nature et en réfléchissant sur le temps et la causalité, il est possible d'arriver à la conclusion qu'il faut bien un Dieu, un Créateur, qui soit hors de l'Univers, hors du temps et de l'espace et donc des lois de la causalité. Une cause elle-même sans cause. Mais comment aurions-nous pu connaître l'intériorité même de ce Dieu ? Il fallait que Dieu le révèle lui-même. La Trinité (trois personnes, un seul Dieu) n'est pas une idée à laquelle l'homme pouvait logiquement parvenir par lui-même. Mathématiquement, ça ne colle pas ! Cela dit, une fois cela révélé à nous, c'est parfaitement logique. Si Dieu est amour, il ne peut être un Dieu solitaire. Et l'Amour est le principe d'unité de son être.

LE SOMMET DE LA CRÉATION

L'homme et la femme, comme l'exprime la Genèse, en devenant « une seule chair », expérimentent quelque chose de la vie de Dieu. Deux sujets qui deviennent en même temps comme un seul être, un seul sujet d'amour (*Théologie du corps* 20:4). Le couple humain apparaît alors dans la Genèse comme le sommet de la Création et comme la plus ressemblante image de Dieu dans le monde.

C'est d'ailleurs par le corps que l'homme et la femme peuvent sceller leur unité. Ainsi, le corps, nous dit Jean-Paul II, devient un signe visible de l'amour. Et Dieu a créé les corps de l'homme et de la femme dans ce but précis, afin de « rendre visible l'invisible [...] pour transférer dans la réalité visible du monde le mystère caché en Dieu de toute éternité » (19:4). Si chaque être humain porte en soi l'image de Dieu, c'est dans leur unité que l'homme et la femme reflètent le mieux cette image (9:3).

Comme d'autres récits dans la Bible, celui de la création du couple humain est raconté par deux fois : une première fois du point de vue de Dieu, de son intention, la seconde fois selon la perspective

du premier homme. Selon ce deuxième récit, Ève est créée en second, à partir de la côte d'Adam. Or, avant l'arrivée d'Ève, l'homme ne peut être désigné comme « masculin ». Il est désigné seulement comme celui qui est tiré du sol, *adamâ*. On dira aujourd'hui qu'il est « poussière d'étoiles », que l'homme surgit de la matière et est intrinsèquement lié à son univers.

Dieu a voulu le corps de l'homme et de la femme, tels qu'ils sont.

C'est uniquement lorsqu'il voit Ève, dans sa féminité, qu'il peut prendre conscience de sa masculinité. Ève vient donner sens au corps d'Adam. Non seulement il s'émerveille devant la beauté d'Ève – « voici l'os de mes os, la chair de ma chair ! » (Gn 2,24) –, mais il prend alors plus pleinement conscience de sa propre identité.

Ève apparaît comme un don fait à Adam. L'un et l'autre se voient dans leur complémentarité, ils contemplent dans leurs corps la réciprocité, la capacité de devenir un en se donnant et en accueillant le don. Jean-Paul II porte notre attention sur l'expérience de la nudité entre eux. Il ne s'agit pas d'une nudité honteuse, gênante. Mais entre eux règnent une parfaite confiance et une parfaite harmonie, parce qu'ils parviennent à se voir avec le regard même de Dieu et « la paix du regard intérieur » (13:1). Plutôt que de voir le corps comme un objet à utiliser, pour se satisfaire (expérience qui sera plus tard le résultat du regard terni par le péché), ils voient le corps comme un appel à se donner et à former une communion de personnes.

LA NUDITÉ SANS GÊNE

« Seule la nudité qui fait de la femme un "objet" pour l'homme, ou vice-versa, est source de honte » (19:1). Au lieu de cela, la capacité à se voir en pleine transparence est la source entre l'homme et la femme de la plus grande intimité. Lorsque homme et femme peuvent en effet se voir en pleine confiance et se sentir en sécurité l'un devant l'autre, seulement alors sont-ils capables d'être véritablement nus, de corps et d'âme.

Lorsque, répondant à l'appel inscrit dans leur cœur et dans leur corps, l'homme et la femme se donnent l'un à l'autre entièrement, ils expérimentent la joie. Et Dieu a voulu que l'homme et la femme puissent goûter à « la

joie du don » dans leur corps. Une joie, bien plus forte que n'importe quel plaisir physique, est celle de pouvoir se donner totalement et sans retour l'un à l'autre. Une telle extase (*ex-stasis*, qui signifie « sortie de soi ») est un infime avant-gout, selon Jean-Paul II, de l'extase qui nous attend à la résurrection, lorsque Dieu se donnera à l'homme de la manière la plus intime et personnelle, et que l'homme se donnera en retour à Dieu.

Pour Jean-Paul II, l'être humain apparaît dans le monde comme « l'expression la plus haute du don divin » parce qu'il porte en lui-même la capacité intérieure à se donner (19:3). C'est en se donnant que l'être humain réalise le plus pleinement qui il est. « Le don, dit Jean-Paul II, révèle l'essence même de la personne », et l'homme ne réalise son essence qu'en existant pour quelqu'un (14:2). Et cet appel au don est inscrit depuis « l'Origine » dans son corps. Le corps exprime la personne parce qu'il manifeste la vie et l'intériorité de la personne, et qu'il est le moyen de sa liberté, le moyen par lequel la personne peut se donner et réaliser sa vocation, son appel à l'amour.

Ainsi, les corps de l'homme et de la femme sont les *témoins* de la Bonté originelle, de l'Amour qui est la source de tout don dans le monde. Dans leurs corps est inscrit l'appel au mariage, à devenir un en donnant leur corps. En devenant un, l'homme et la femme peuvent à leur tour donner la vie, transmettre le don du monde à un nouvel être qui n'a jamais existé avant et qui existera ensuite pour l'éternité.

LES LIMITES DU CONSENTEMENT

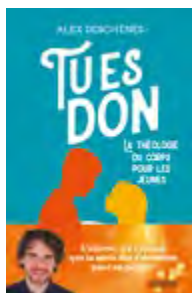
À une époque où l'on combat plus que jamais la manipulation et la violence sexuelle, il apparaît de plus en plus évident qu'une morale du consentement ne suffit pas¹. Comme l'ont remarqué certains philosophes contemporains tels qu'Anne Barnhill ou David Benatar, dans un monde où la sexualité est présentée comme une activité récréative sans réelle conséquence ou signification, il est difficile d'expliquer qu'un acte sexuel non désiré soit sérieusement grave. Mais si la sexualité est porteuse d'une signification profonde et si elle est inséparable de la personne, de sa vie intérieure et de son essence, alors il devient évident que toute offense sexuelle constitue une *violation* de la personne.

Aussi, devant la multiplication des identités de genre, qui est certainement l'expression contemporaine d'un malaise existentiel, la Genèse nous rappelle qu'appartenir à un sexe, homme ou femme, ne signifie pas être affublé d'un *genre*, d'un carcan culturel auquel il nous faut correspondre. Mais être homme ou femme signifie simplement exister en face à face, au sein d'une relation qui est la genèse de toute vie humaine. Une altérité, porteuse à la fois d'un appel et d'un mystère... un mystère divin.

✚ Jean-Paul II, *La théologie du corps*, trad. Yves Semen, Paris, Cerf, 2014, 784 p.

1. Emma Wood, *The significance of sex – can it be recovered through consent alone*, ABC (Australian Broadcasting Corporation), 16 mars 2021.

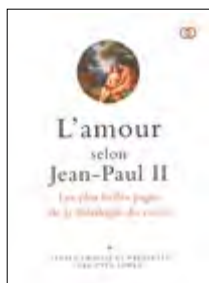
Genèse de l'amour



Tu es don - La théologie du corps pour les jeunes

Jeune papa, conférencier, youtubeur et philosophe, le collaborateur au Verbe Alex Deschênes signe ici son premier ouvrage pour transmettre aux jeunes sa passion de la théologie du corps de Jean-Paul II. De manière vivante et accessible, il tente de répondre à plusieurs questions que se posent les adolescents: «Pourquoi tous ces désirs en moi? À qui donner mon amour? Pourquoi suis-je un homme ou une femme? Comment trouver le bonheur?» Un livre à donner aussi bien aux ados qu'à leurs parents pour stimuler réflexions et discussions sur ce qu'il y a de plus important à tous les âges: aimer!

Alex Deschênes, *Tu es don, la théologie du corps pour les jeunes*, Artège, 2021, 248 pages.



L'amour selon Jean-Paul II: les plus belles pages de la théologie du corps

Pas toujours facile d'entrer dans l'œuvre monumentale et complexe de Jean-Paul II sur la théologie du corps. Afin de nous guider, le spécialiste Yves Semen présente dans ce recueil une sélection des textes les plus significatifs

parmi les 129 catéchèses données à Rome par le saint pape entre 1979 et 1984 sur les thèmes de la sexualité et du mariage. Il résume et rend ainsi plus accessible l'ensemble de cette pensée qui a renouvelé la vision de l'Église sur des questions à la fois délicates et brûlantes d'actualité.

Jean-Paul II et Yves Semen, *L'amour selon Jean-Paul II: les plus belles pages de la théologie du corps*, Mame, 2019, 218 pages.



La théologie du corps pour les débutants: une nouvelle révolution sexuelle

Cette traduction française du bestseller du célèbre conférencier catholique américain Christopher West est un admirable résumé de la théologie du corps de Jean-Paul II. Il explore avec génie le plan de Dieu sur l'amour et le corps humain. Même si cet enseignement est porteur d'une lumière puissante et novatrice sur l'amour et la sexualité, il demeure encore méconnu de nombreux chrétiens. Vendu à des centaines de milliers d'exemplaires, ce livre contribue à diffuser largement et simplement ces enseignements qui ont le pouvoir de déclencher une véritable révolution sexuelle!

Christopher West, *La théologie du corps pour les débutants, une nouvelle révolution sexuelle*, Éditions de l'Emmanuel, 2014, 192 pages.



Des maisons bâties sur le roc: douze portraits de familles (extra) ordinaires

Douze familles ont accepté humblement d'exposer à la lumière les failles, les vulnérabilités et les beautés de leur parcours de couple et de parents. Leur vie «ordinaire» fait écho jusqu'à nous aujourd'hui à la manière d'une véritable Parole de Dieu. Par leur parole partagée dans ces pages, elles ont accueilli la mission d'être sel de la terre et lampe sur le lampadaire. En outre, ouvrir ce recueil de témoignages, c'est courir la chance que la lumière reflétée par leurs visages atteigne le nôtre et le transfigure.

Des maisons bâties sur le roc: douze portraits de familles (extra)ordinaires, Éditions Le Verbe, 2020, 156 pages.

Au commencement était l'amour

Brigitte Bédard

brigitte.bedard@le-verbe.com

Photos de Ioana V. Bezman

Mélanie et Viktor auraient-ils pu prévoir que le grand amour les attendait dans une abbaye en France, alors que lui sortait d'une Hongrie à peine libérée du communisme, et elle d'un divorce qui l'avait précipitée dans une crise existentielle ?

Et Gilles ? Comment aurait-il pu deviner que, parmi toutes les femmes qu'il collectionnait, ce serait avec Thérèse, l'indépendante qui ne rampait ni devant son charme ni devant sa Ford Anglia jaune 1963, qu'il célébrerait cette année son 53^e anniversaire de mariage ?

Oh ! Et puis Geneviève, qui cherchait l'amour soir et matin, à gauche, à droite, comment aurait-elle pu imaginer trouver Maxime en pleine pandémie mondiale, sur un improbable site chrétien, et réaliser qu'il habitait à deux pas de chez elle ?

Qui peut savoir le jour ? L'heure ? Personne. Pour preuve ces trois commencements d'amour, comme trois genèses formées d'ombres et de lumières, de déserts et de vides, où le souffle de Dieu a plané et agit bien concrètement.

Thérèse et Gilles

Thérèse se remémore chaque instant de leurs débuts chaotiques. Ordinairement rieur et blagueur, Gilles demeure silencieux; ce sont les larmes, qui courent jusque dans son cou, qui parlent.

Septembre 1963. «J'accompagnais une amie au terminus de Victoriaville. On est tombé sur Gilles. Elle le connaissait et nous a présentés, mais c'est à la deuxième rencontre que j'ai su que je l'aimais.»

Gilles se souvient: «Ah! c'est son sourire qui m'a frappé. Je l'ai invitée à prendre un verre. Je suis tombé amoureux. J'ai eu peur et je ne l'ai pas rappelée!»

Thérèse, du haut de ses 17 ans, ne comprenait pas, mais a fait l'indifférente. Son amie lui avait dit que Gilles était un coureur de femmes et que ce qu'il lui fallait, c'était justement une femme comme elle: fière et indépendante! Son indépendance a dû avoir de l'effet; un an et demi plus tard, Gilles revenait. Et il est reparti. Puis est revenu encore.

«Ça, je m'en souviens très bien. C'était le 12 mars 1965. Je l'ai amenée à La Soupière à Plessisville... En sortant de l'auto... j'ai pris sa main...» Gilles ne parle plus. Ses larmes, oui.

Thérèse vole à son secours: «Je pensais que le cœur me sortirait du corps! J'avais tellement espéré! Ensuite, il venait me voir souvent, mais ne s'annonçait jamais. Moi, je refusais de l'appeler. Ça me faisait souffrir, mais mon orgueil m'empêchait de courir après lui. Faut dire que, dans ma génération, les filles ne couraient pas après les gars! Moi, ça m'allait très bien.»

Au bout de trois mois, Gilles annonce qu'il veut prendre une pause. Thérèse lui remet alors son jonc d'amitié: «Bien. C'est le temps de se quitter pendant qu'on ne s'aime pas encore. Sors avec tes filles. De mon côté, je vais faire pareil.»

Abasourdi par cette réponse, Gilles hésite: «Je vais probablement revenir.» Thérèse sourcille à peine: «Si je suis libre, ce sera avec plaisir.»

Une fois seule dans sa chambre, Thérèse s'effondre en pleurs. «Je savais que c'était l'homme de ma vie, mais jamais je n'aurais pleuré devant lui! Trop orgueilleuse!»

Au bout de trois semaines, une offre d'emploi survient pour Thérèse. «Je devais aller remplacer ma cousine à Montréal. Honnêtement, je ne comprends pas comment mon père a pu

permettre ça. Sa fille à la grande ville! Aujourd'hui, j'y vois l'action de Dieu. C'est là que j'ai reçu une lettre de Gilles dans laquelle il avouait sa grande faiblesse: les femmes. Il disait qu'il avait trouvé en moi la perle et demandait: «Veux-tu de moi, malgré cette faiblesse, et m'aider?» J'ai retenu que ce gars-là était sincère et qu'il m'aimait. Le reste n'avait pas d'importance.»

Thérèse voulait se marier, mais Gilles n'y voyait pas d'avantages. «Je lui ai dit que, si on ne se mariait pas, on arrêtrait ça là! J'étais prête à le quitter, même si je l'aimais comme une folle! Si je me mariais, c'était pour la vie. “Dans le meilleur, comme dans le pire”; c'est ça qui m'a tenue pendant toutes ces années de mariage. “Tout concourt au bien de celui qui aime Dieu” (Rm 8,28), alors, dans le pire? Prier. Patienter. Le Seigneur me disait qu'il me promettait de grandes choses.»

— C'est ce qui est arrivé?

Gilles acquiesce en pleurant. «Le Seigneur n'était pas présent dans nos vies comme il l'est maintenant; nous avons fait sa rencontre quelques années plus tard, mais il nous a tricoté solide dès le commencement. Il nous voulait l'un pour l'autre. Et nous, on s'est aidés l'un l'autre.»



Mélanie et Viktor



Partie de Montréal pour aller travailler en Angleterre comme catéchète, Mélanie se marie pour «être en règle» et divorce au bout de quatre ans. Cet échec cuisant et le décès subit de sa grand-mère l'amènent à crier vers Dieu, et Dieu lui répondra.

«Il s'est manifesté très fortement! Je me suis rendue à une retraite pour jeunes offerte par la Communauté du Chemin neuf (CCN) en France. J'en suis sortie avec un seul désir: devenir religieuse! Je ne voulais surtout pas me marier! Ma blessure était encore vive.»

La CCN lui propose un été de formation à son abbaye de Hautecombe. Celui qui l'accueille à la porte est nul autre que Viktor.

— Tu es tombée sous le charme de son accent hongrois?

«Pas du tout! Il avait les cheveux en bataille, de grosses lunettes!» Viktor s'esclaffe: «Moi, je trouvais qu'elle marchait comme le vilain petit canard!»

En 1996, la CCN avait offert à Viktor six mois de formation. Dix ans plus tard, il y était toujours!

Après la chute du mur de Berlin (9 novembre 1989), il était à la mode de retourner à l'église, explique-t-il: «Je suis devenu enfant de chœur et, en 1997, nous sommes partis pour les JMJ de Paris. Notre diocèse était accueilli par la CCN, laquelle offrait une école de langue. Comme je ne parlais que le hongrois, j'ai appelé et, chose incroyable – mais pas pour Dieu! –, la personne qui se trouvait à la réception ce jour-là était Hongroise! Peux-tu croire ça? Les chances que je tombe, en France, sur une personne qui parle le hongrois étaient tout à fait improbables!»

Mélanie poursuit: «Je n'avais pas porté attention à Viktor; j'étais certaine qu'il était religieux, genre célibataire consacré. Donc, j'étais à l'atelier de la roseraie, et c'était lui qui enseignait. Il expliquait les choses avec une telle bonté et une telle douceur. Ça m'a saisi. Et là, quelqu'un m'a dit qu'il attendait la femme de sa vie depuis 10 ans. Mon cœur a chaviré. Tout d'un coup, je n'étais plus si certaine de vouloir être religieuse!»

Chaque jour, Mélanie «testait» Viktor. Chaque fois qu'elle lui proposait de prier le chapelet, il disait oui. «Je voyais que je pourrais vivre dans une communauté religieuse, tout en étant mariée. J'étais bouleversée.»

Comme elle ne voulait pas refaire les erreurs du passé, elle retourne au Québec pour prendre un temps de discernement. «Dieu m'a donné le texte de David et Abigaël (1 S 25). Je comprenais que David appréciait Abigaël; elle avait un passé qui lui donnait une sagesse. Je suis retournée à Hautecombe et je l'ai “testé” avec une vingtaine de chapelets!»

Viktor prend la balle au bond: «Un jour, elle a fait toute la relecture de notre amitié et m'a demandé si on pouvait faire un bout de chemin ensemble. Ce qu'elle ignorait, c'est que deux semaines plus tôt, après une confession, le prêtre avait reçu une image pour moi: quatre chemins qui se croisent à un carrefour; le Seigneur dit que quoi que je choisisse, il sera avec moi. Crois-le ou non, Mélanie était la quatrième fille en l'espace de deux semaines qui me faisait sa proposition! Rien pendant dix ans, et quatre en deux semaines? Dieu agissait!»

«Quand j'ai su qu'il avait eu trois autres demandes, je n'en revenais pas! Il m'a dit qu'il avait besoin de prier cinq minutes avant de me répondre. Je peux te dire que ç'a été les cinq minutes les plus longues de ma vie!»

— Comment as-tu fait ton choix?

«J'ai dit: Seigneur, je fais mon choix dans le grand mystère de la liberté que tu me donnes. Si je fais le bon choix, confirme-moi. Puis, dans mon cœur, j'ai choisi Mélanie. Tout de suite, j'ai ressenti une grande paix.»

En donnant son «oui» à Mélanie, Viktor se retrouvait à donner trois «non». Ensemble, ils sont allés annoncer la nouvelle aux trois femmes. «On a prié pour elles, et elles pour nous. Les amitiés ont été préservées. Ça aussi, c'était l'œuvre du Seigneur.»



Geneviève et Maxime

Geneviève tournait autour de Jésus depuis belle lurette, mais elle s'était embourbée dans une religiosité qui la rendait malheureuse.

«Je ne sais plus combien de chapelets j'ai faits et combien de lampions j'ai allumés! Bref. À cause de la Covid, j'ai dû arrêter mon stage de palefrenière. J'avais beaucoup de temps pour moi et je voulais le prendre pour approfondir ma spiritualité. Je me sentais vraiment esclave de toutes mes pratiques religieuses. En fait, il me restait une chose à voir: la Bible. Je me suis dit qu'il me faudrait un guide pour la comprendre – je n'y comprenais rien! J'ai demandé à Jésus de m'envoyer un guide et il m'est venu l'idée d'aller sur un site de rencontres. J'ai vu le profil de Maxime, et sais-tu ce qui m'a séduite? Il avait écrit: "J'aimerais que ma femme aime Dieu plus que moi." Eh! C'est de ça que j'avais besoin! Je lui ai envoyé un message en lui disant que je voulais en savoir plus sur la Bible, mais qu'on n'était pas *obligés* de sortir ensemble.»

Maxime, qui la trouvait de son gout et qui voyait toute sa ferveur, l'invite au parc Maizerets, à Québec, lequel allait devenir leur point de rencontre préféré, toujours à deux mètres de distance, et bien masqués. Ils y sont retournés d'ailleurs pour prendre les photos de ce reportage.

«Ça faisait une dizaine d'années que j'étais converti, raconte Maxime, alors je lui disais tout ce que je savais. Je voyais qu'elle faisait beaucoup de pratiques rituelles, mais tout ça sans avoir fait la rencontre personnelle de Jésus, sans savoir que Jésus l'avait rachetée et qu'elle pouvait vivre en ressuscitée dès maintenant!»

Pour Geneviève, c'était une révélation. «Ces longues discussions demeurent pour moi mémorables. Maxime m'apportait quelque chose que je n'avais jamais compris! Je réalisais que je ne connaissais pas Jésus, son amour... Je n'avais jamais saisi qu'il était venu pour nous sauver! Nos conversations ont totalement délié les chaînes qui me gardaient esclave d'un paquet de scrupules!

Maxime a la foi du cœur, pas juste de la tête. Je ne le savais pas, mais c'est de ça que j'avais besoin. Le Seigneur le savait, lui!»

Cette rencontre arrivait dans un drôle de moment pour Maxime. Il connaissait enfin le grand amour, tout en accompagnant dans la mort son meilleur ami en phase terminale.

«C'était pénible. Je perdais mon ami et je tombais amoureux en même temps. Je voyais que Geneviève voulait mettre toute sa foi dans l'Évangile, je voyais son âme renaître, et puis j'accompagnais mon ami qui mourait. Je me demandais: est-ce que c'est le Seigneur qui fait ça? Je veux dire, mon ami meurt, le seul avec qui j'avais une vraie proximité, une complicité unique... et voilà que Geneviève arrive dans ma vie!»

C'était la profonde bienveillance de Dieu pour lui. Maxime le sait maintenant. Le 22 août 2020, soit 22 jours après sa première rencontre avec Geneviève, Éric est retourné vers le Père après avoir

béni leur union. «Je me trouvais seule avec Éric, raconte Geneviève. Il m'a dit: «Gen... Je pense que tu vas te marier avec Maxime. Je suis content de le laisser entre tes mains. Prends soin de lui.»

C'est ce qu'elle a promis devant Dieu et seulement 25 personnes, neuf mois plus tard.

Au commencement était l'amour... et «c'est par lui que tout est venu à l'existence, et rien de ce qui s'est fait ne s'est fait sans lui» (Jn 1,3).

*

Thérèse Allard et Gilles Delisle sont mariés depuis le 13 juillet 1968. Ils ont trois enfants et deux petits-enfants.

Mélanie Séguin et Viktor Koo sont mariés depuis le 6 septembre 2008 et ont cinq enfants.

Geneviève Dufour et Maxime Bertrand sont mariés depuis le 29 mai 2021. ■





REPORTAGE

BÉBÉ « NAPRO », **BÉBÉ MIRACLE**

Marie-Jeanne Fontaine
marie-jeanne.fontaine@le-verbe.com

Illustrations de Marie-Pier LaRose



On connaît bien la recette pour concevoir un bébé. Pourtant, ce ne sont pas tous les couples qui voient leur rêve d'enfant se réaliser aussi simplement. En 2021, l'infertilité touche environ 300 000 couples au Canada. Marie-Christine et Jean-Philippe ont vécu un parcours d'espérance d'enfant parfois douloureux, cachant dans ses retranchements un sentiment de solitude et de désert à traverser. Leur expérience les a menés vers la naprotechnologie, et ils espèrent que le chemin qu'ils ont ouvert servira à d'autres couples.

L'infertilité toucherait près de 40 à 45 % des couples dans le monde. Devant cette condition de plus en plus répandue au 21^e siècle, la science et la médecine s'efforcent d'offrir des solutions pour ceux qui voudraient voir un jour se réaliser leur rêve de famille.

Parmi celles-ci, on retrouve la naprotechnologie (Natural Procreative Technology), très peu connue au Québec et au Canada. Cette méthode offre une solution de rechange pour les couples aux prises avec des problèmes d'infertilité et qui ne désirent pas se tourner vers la procréation médicalement assistée (PMA). Conçue par le docteur Hilgers il y a plus d'une trentaine d'années aux États-Unis, la naprotechnologie s'est perfectionnée de plus en plus au fil d'études scientifiques et continue à progresser.

Un cycle sans fin

Après quelques mois à essayer de concevoir un enfant, Marie-Christine et Jean-Philippe commencent à se questionner, sans toutefois vouloir s'inquiéter outre mesure. Mais le temps passe et toujours pas de signe d'une vie dans le ventre de Marie-Christine: «À ce moment a commencé l'espèce de cycle qui se répète. On est rendu à la fin du cycle menstruel. Est-ce que les règles de Marie-Christine vont être en retard de quelques jours? C'est un cycle d'espoir puis de déceptions.» Plus ils se rapprochent du «un an normal», plus l'inquiétude qu'il y ait «quelque chose» les ronge.

Ils décident de se tourner vers un professionnel de la santé. S'ensuit alors un manège interminable, de liste d'attente en liste d'attente, pour rencontrer différents spécialistes. Et les mois passent, s'envolent. Pendant ce temps, le couple continue «d'essayer». Montagnes russes d'émotions. «À un moment donné, ça fait un an et demi qu'on est mariés, ça fait deux ans qu'on est mariés, ça fait trois ans qu'on est mariés. Tu vois tes amis ou tes frères, tes sœurs, qui sont mariés depuis moins longtemps que toi, qui ont un bébé. Puis, leur bébé a un an, leur bébé marche, leur bébé parle. Ils arrivent à un deuxième, puis là tu te dis: j'ai même pas encore mes rendez-vous pour mes examens!»

Finalement, Marie-Christine reçoit un diagnostic d'endométrieose – comme elle le soupçonnait depuis longtemps, mais n'ayant jamais réellement été prise au sérieux et diagnostiquée – et se fait opérer. Après cela, normalement, plus d'entraves à l'horizon.

Pourtant, l'enfant espéré ne vient pas.

Évidemment, lorsqu'on les prend en charge médicalement, ils sont tout de suite envoyés «en *in vitro*». Mais cette méthode ne répond pas du tout à leurs valeurs ni à leurs désirs. Ils ont souvent l'impression d'être peu écoutés et considérés ou mal compris. Peu ou pas d'options ne leur sont offertes. «On était dans le néant, on ne savait plus où se diriger.» Ils essayent de consulter les cinq ou six autres couples de leur entourage qui sont eux aussi touchés par «l'épidémie de l'infertilité».

C'est presque «par hasard» qu'ils apprennent que la naprotechnologie est possible au Canada. Ils font les démarches et sont pris en charge. Après un long processus et beaucoup d'efforts et d'ajustements, le couple a la joie de découvrir qu'un petit bébé allait voir le jour en août 2021. Ce qui est effectivement arrivé. Grâce à la «napro» ou pas? «C'est un mystère...» Mais dans tous les cas, c'est un petit miracle!





La naproquoi ?

Brigitte Diemand, instructrice en naprotechnologie depuis 18 ans et responsable du centre Cherish FertilityCare en Colombie-Britannique, suit des couples partout dans le monde par visioconférence. « Je fais ce travail parce que ça m'a aidée personnellement à avoir ma petite famille et parce que je vois tellement de gens que ça aide. C'est vraiment quelque chose de formidable qui doit être mieux connu. »

En tant qu'instructrice, elle accompagne les couples de manière très précise, leur expliquant comment s'observer et remplir eux-mêmes des tableaux. Il faut au moins deux cycles féminins avant que Brigitte ne puisse envoyer le couple vers un médecin formé en « napro » qui lira ces tableaux et s'en servira comme « point de départ » pour créer un plan de traitement. Ces tableaux sont extrêmement précis et sont le fruit d'une observation rigoureuse et de tests et de prises de sang échelonnés.

Dans la démarche, on s'intéresse particulièrement aux indices du corps de la femme, car, contrairement à l'homme, elle n'est pas toujours fertile. Toutefois, c'est la santé globale des deux partenaires qui est prise en charge, rappellent Marie-Christine et Jean-Philippe. « L'idée, c'est qu'on enlève le plus d'obstacles possible. » On veut régler un problème et non pas uniquement « mettre une *patch* ».

Un coup de pouce dans la courbe des naissances

Brigitte Diemand est surprise que la méthode de la naprotechnologie soit si peu connue, « parce que c'est simple », dit-elle en souriant. « Ça ne coûte pas cher. »

Les traitements sont variés et uniques à chaque couple et situation, car ils « suivent le rythme du corps de la femme et de l'homme », explique Brigitte. « Des fois, c'est aussi simple qu'un complément alimentaire ! »

Par exemple, une femme qui aurait un cycle de 70 jours, plus long que celui des femmes en général, n'ovulera pas nécessairement au 14^e jour, mais beaucoup plus tard dans le cycle. Ainsi, le couple qui se concentrerait sur les deux premières semaines du cycle va totalement rater la période de fertilité. Cela illustre la complexité et la variété des corps et des physiologies qu'on tente de comprendre et de mettre en lumière grâce à la naprotechnologie, pour donner un petit coup de pouce.

Les traitements peuvent aussi être des chirurgies ou des médicaments prescrits pour aider une ovulation ou pour aider à garder certains taux hormonaux :

« Avec la naprotechnologie, on sait à chaque semaine d'une grossesse où devrait se situer le taux de progestérone, et s'il n'est pas suffisant, on peut en donner un peu pour que la femme reste enceinte. Alors, les taux de fausses-couches sont très bas avec cette méthode », dit Brigitte. « C'est du soutien là où on en a besoin, pas avant. On suit le couple jusqu'à ce qu'il ait une grossesse ou que le désordre gynécologique soit résolu. »

Suivre la nature, simplement

Évidemment, la naprotechnologie n'est pas une méthode 100 % efficace. Parfois, on ne peut rien faire « naturellement ». Dans ces cas, Brigitte tente d'orienter vers l'adoption ou autres. « Mais l'infertilité, c'est un parcours très difficile pour les couples. » Elle accompagne également des femmes qui ont des soucis gynécologiques.

La force de la méthode réside dans son rythme et sa dynamique avec la physiologie. « J'accompagne des couples de toutes religions, ou sans religion aussi, peu m'importe. Parce que, pour les gens qui veulent quelque chose de naturel, qui fonctionne avec le corps, la naprotechnologie est vraiment adaptée. »

« Dans la napro, on n'est pas dans une dynamique de contrôle des choses, mais dans le respect », expriment Marie-Christine et Jean-Philippe.

Une oasis dans le désert de l'infertilité

Selon différentes études scientifiques, simplement grâce à l'utilisation du tableau d'observation quotidienne, des taux de succès de 20 à 40 % sont observés chez les couples. Avec les traitements médicaux et la collaboration de médecins spécialisés, les taux de succès grimpent à 80 %, mais sur une période de 8 à 12 mois d'utilisation : « Parce que le traitement, ça prend du temps. Le corps a besoin de guérir. » Parfois d'un mal qui dure depuis longtemps, rappelle Brigitte.

La démarche de la naprotechnologie est toutefois exigeante et demande beaucoup au couple. « Ça prend du temps. Et habituellement, le temps que le couple trouve la naprotechnologie, il a déjà vécu un parcours très long. »

Parfois, les couples n'ont pas le soutien émotionnel nécessaire autour d'eux. Brigitte essaye surtout de les écouter et d'offrir des ressources comme des groupes de soutien, malheureusement peu présents physiquement au Canada, mais accessibles virtuellement.

Ils vécurent heureux et...

Marie-Christine et Jean-Philippe ont réalisé au cours de leur chemin que l'ouverture à la vie, ce n'est pas uniquement accueillir des enfants, mais accepter qu'il pourrait ne jamais y en avoir. Dans cette perspective, un enfant est un don, surtout pas un dû. Ils ont appris à s'abandonner et à accepter les limites de leur corps. Mais dans l'incertitude, passer à autre chose n'est pas si simple : « C'est très difficile, l'espèce d'équilibre entre garder l'espoir et faire un deuil », exprime Jean-Philippe. « Il n'y a pas de moment marqué, ajoute Marie-Christine. Ton désir est toujours présent... »

Pour la suite, ils verront. « C'était une longue période de désert que de passer à travers tout ça, mais là, on sait mieux quoi faire. » Ils ont trouvé une oasis pour continuer leur route... à trois! ■

✚ Brigitte Diemand (offre 20 minutes d'informations gratuitement via Cherishfertilitycare.com)

Naprotechnology.com

Pour trouver une instructrice : Fertilitycare.fr

Claire S2C illustre son parcours avec la naprotechnologie sous forme de bande dessinée sur son blogue claires2c.wordpress.com/2015/09/07/confessions-ou-lhistoire-banale-mais-originale-dun-parcours-du-combattant/

Genèse d'une vie



Concevoir un enfant : le guide de la naprotechnologie

Voici un guide concret et accessible pour accompagner les couples qui désirent concevoir un enfant. Écrit avec l'aide de spécialistes français en naprotechnologie, il aborde les causes de l'infertilité et explique les remèdes éthiques et naturels proposés par cette méthode révolutionnaire américaine de restauration de la fertilité. Grâce à ses données scientifiques, ses conseils et ses informations pratiques et ses témoignages de couples qui ont traversé les mêmes épreuves et questionnements, ce livre saura insuffler l'espoir dans la vie de nombreux couples !

FertilityCare France avec Marie Beaussant, *Concevoir un enfant : le guide de la naprotechnologie*, Mame, 2020, 160 pages.



Éclats de vie

Avec justesse et sensibilité, Blanche Streb nous raconte l'histoire de sa vie qui a volé en éclats à la suite d'une erreur médicale. Un témoignage écrit avec une plume magnifique qui nous fait

pénétrer dans le cœur d'une femme éprouvée par le deuil, les angoisses et la stérilité, mais qui réussit à trouver la force, malgré tout, de vivre, de rire et de croire. Un véritable hymne à la vie et à la fécondité des épreuves.

Blanche Streb, *Éclats de vie*, Édition Emmanuel, 2019, 288 pages.



Attendre et espérer. Itinéraire d'un couple sans enfant

Mariés depuis 2012, Olivier et Joséphine ont connu l'épreuve de l'infertilité et ont décidé de raconter avec délicatesse et pudeur l'histoire douloureuse de « cette absence qui devient trop présente ». Au fil de leur cheminement, ils ont appris à passer d'une vie subie où la souffrance prend toute la place, à une vie consentie où le réel peut paradoxalement apporter paix et joie. Un récit rare et précieux qui porte une grande leçon d'espérance !

Olivier Mathonat, *Attendre et espérer. Itinéraire d'un couple sans enfant*, Édition Emmanuel, 2019, 160 pages.



Le manuel le plus complet sur toutes les thématiques de bioéthique

Avec une approche scientifique et factuelle, le *Manuel bioéthique des jeunes*, présenté par la Fondation Jérôme Lejeune et Généthique, propose des pistes de réflexion pour donner aux jeunes (et moins jeunes !) les clés d'un discernement libre et éclairé. Jusqu'où peut-on aller dans la maîtrise de la vie, commençante ou finissante ? Est-ce qu'un embryon est un être humain ? De quoi parle-t-on quand on suggère à une femme une réduction embryonnaire ou un diagnostic préimplantatoire ? Présenté par thèmes (l'embryon, l'avortement, la fécondation *in vitro*, le diagnostic prénatal et préimplantatoire, la recherche utilisant les cellules souches embryonnaires, l'euthanasie, le don d'organe), cet ouvrage adopte un ton résolument scientifique, clair et factuel en développant à la fin de chaque chapitre une approche éthique. Le manuel à mettre entre toutes les mains à une époque où règne une grande confusion sur toutes ces questions ! On peut en obtenir des exemplaires gratuits en format papier ou numérique en s'adressant directement à la fondation Lejeune.

+ fondationlejeune.org/le-manuel-le-plus-complet-sur-toutes-les-thematiques-de-bioethique/

FÉCONDS...

AUTREMENT

Au-delà de la souffrance de l'infertilité

Selon l'Organisation mondiale de la santé, il y aurait dans le monde environ 48 millions de couples qui souffrent d'infertilité. Ce drame intime touche également des époux catholiques. Fidèles à l'enseignement de l'Église en matière de procréation, ils avancent sur un chemin sinueux et rugueux qui les mène vers des oasis de grâces et de joies profondes. Le Verbe s'est entretenu avec Mathilde et Enguerrand, qui ont accepté de témoigner de leur parcours et avec le père André Gauthier, sulpicien.

Yves Casgrain

yves.casgrain@le-verbe.com

Mathilde et Enguerrand sont mariés depuis cinq ans. Ils habitent Paris. Tous deux travaillent dans des domaines qui les passionnent. Ils ont des amis qu'ils fréquentent régulièrement. Leur relation avec leur famille et leur belle-famille est chaleureuse. À les voir, rien ne peut dévoiler ce drame qu'ils vivent au quotidien. Un drame que ni l'un ni l'autre n'a vu venir.

«Après un certain temps de vie commune, nous avons constaté que nous n'étions pas encore parents. Nous nous sommes dit que cela n'était pas normal. Nous sommes allés consulter un premier médecin, qui nous a confirmé qu'à priori, il fallait juste attendre.

Nous avons donc attendu. Au bout d'un moment, nous nous sommes dit que cela commençait vraiment à être long», témoigne Mathilde.

Les médecins consultés avancent qu'il ne semble pas y avoir d'empêchements à la procréation naturelle. «Le corps humain est mystérieux et le mécanisme de la procréation l'est tout autant», lance Enguerrand.

«Nous n'avons pas voulu entrer dans un parcours médical classique comme la procréation médicale assistée (PMA), car cela ne répondait pas à nos valeurs», explique-t-il.

Une route difficile

Comme Mathilde et Enguerrand, les couples catholiques qui veulent suivre l'enseignement de l'Église en matière de procréation se heurtent à la question de l'éthique. «Tout ce qui est techniquement et médicalement possible n'est pas nécessairement éthique. C'est un principe fondamental», souligne le père André Gauthier, qui donne le cours *Vie chrétienne et sexualité* et le cours de bioéthique au Grand Séminaire de Montréal.

Pour respecter cette dignité, le couple décide donc de s'en remettre à la nanotechnologie (voir l'article de Marie-Jeanne Fontaine, en page 36).

«Cela nous a demandé beaucoup d'investissements, du temps, des visites chez les médecins, des médicaments, etc. Un jour, nous nous sommes demandé: «Jusqu'à quand devons-nous continuer?» relate Mathilde. Après trois ans et demi de tentatives, ils décident de mettre un terme à ce suivi médical. «Maintenant, nous nous disons: adienne que pourra!» lance-t-elle.

Cette décision n'a pas été prise à la légère. « Nous avons fait tout un chemin! » souligne Enguerrand.

Sur ce chemin, le couple a rencontré la communauté de l'Emmanuel, qui offre le parcours *Amour et Vérité* pour les personnes «en espérance d'enfant». Cette retraite et d'autres échanges avec des personnes ont permis au couple de mieux comprendre l'enseignement de l'Église catholique en matière de procréation naturelle.

Le père André Gauthier explique que l'Église considère que l'infertilité est une souffrance et un deuil. C'est pourquoi le chemin proposé passe d'abord par l'écoute et la compassion. «Il ne faut pas leur dire: "Que voulez-vous, c'est la volonté de Dieu!" Ensuite, il faut faire preuve de discernement», explique-t-il.

«La route qui est proposée par l'Église n'est pas facile. Malgré tout, elle est un

chemin de vie dans lequel on peut énormément grandir. Nous pensons que nous avons appris à nous connaître davantage que si nous n'étions pas passés par cette épreuve», selon Enguerrand.

«On le dit de manière très posée, mais cela n'a pas toujours été facile. Nous avons rencontré beaucoup de difficultés au sein de notre couple», avoue-t-il.

Dans un couple infertile, ou en espérance d'enfant, catholique de surcroît, vient un temps où la question de l'apport à la société se pose de manière intense. Le père Gauthier souligne que les membres d'un couple qui est infertile peuvent devenir des «parents spirituels», prêts à donner leur amour pour les autres.

«Notre fécondité passe par beaucoup de choses», dit Mathilde. «Nous voulons être féconds. À nous donc de travailler sur cette autre forme de fécondité qui peut bénéficier à notre conjoint, à notre famille, à nos amis et à nos collègues de travail.»

Briser la solitude

Le couple a décidé de s'investir dans l'association Esperanza, créée en 2017 par Olivier et Joséphine Mathonat. Alors en espérance d'enfant, Olivier et Joséphine voulaient offrir à des couples dans la même situation une session où s'entremêleraient le libre partage, les réflexions profondes, la joie et le bon vin. Les Mathonat ont animé les sessions jusqu'en 2019 où, surprise! ils ont donné naissance à un bébé. Mathilde et Enguerrand, avec un autre couple, ont pris la relève.

«Les fins de semaine se vivent dans des maisons privées qui nous sont prêtées», explique Enguerrand. «Nous y tenons, car nous souhaitons que cela garde un caractère familial et chaleureux. Nous ne souhaitons pas que cela soit dans des maisons de retraite.»

«En fait, les sessions sont très joyeuses, vraiment!» avance Mathilde. «Nous sommes contents de ne pas être seuls

à vivre cela. On fait des blagues. On rigole tout le temps. C'est très simple et très joyeux. Et pourtant, on va parler en profondeur.»

La dimension spirituelle, voire culturelle, est également bien présente au sein d'Esperanza. «Chaque matin, nous prions. Ce n'est pas obligatoire d'être catholique pour participer aux fins de semaine. En revanche, on dit aux couples que nous souhaitons qu'ils participent à l'intégralité de la fin de semaine. Y compris l'eucharistie», explique Enguerrand.

Foi, Esperanza et charité

La prière est aussi au cœur de la vie du couple. «C'est la pierre angulaire de tout cela. Sans la vie de prière, sans la foi, nous n'aurions pas toutes ces grâces», partage Enguerrand.

Pour sa part, Mathilde a découvert la puissance de la louange dans l'épreuve. «Quand cela va mal, louez! Cela transforme le cœur! Cela change la disposition intérieure. C'est un bon remède aussi!»

Toutefois, la souffrance est toujours bien présente. «Je pense que la souffrance ne peut pas être niée. Nous pouvons cependant l'accepter et la dépasser. Nous souffrons toujours, mais nous savons que nous ne sommes pas seuls. Et pour permettre au Christ de s'approcher de nous et de lui donner la possibilité de nous rejoindre là où nous sommes dans nos joies et dans nos difficultés, il faut lui parler et le louer. Il faut avoir une relation qui soit vivante!» lance avec conviction Enguerrand.

À l'évidence, la vie d'un couple en espérance d'enfant n'est pas simple, mais elle peut engendrer des grâces qui bénéficient à toute la société et à l'Église. ■

L'ENFANT

UNE PUISSANCE DESTITUANTE

Martin Steffens

martin.steffens@le-verbe.com



«Entre ouverture et projet, la différence est absolue.»

Henri Maldiney, *Penser l'homme et la folie*

Les vrais mystères, ceux qui ouvrent notre vie sur plus qu'elle-même, ne sont pas réservés aux seuls initiés. Ils sont notre lot commun. Le mystère de la paternité, et plus généralement de la parentalité, tout le monde ne l'éprouvera pas directement. Mais chacun de nous en provient, puisque nul ne s'est engendré lui-même.

On pourrait formuler ce mystère ainsi: nous naissons par celui qui naît de nous. Ce n'est pas la mère qui donne naissance à l'enfant. Car la mère, comme mère, ne préexiste pas à son enfant. Elle advient par lui. L'enfant, en voyant le jour, le donne à ses parents.

Par quoi l'on constate que la parentalité n'est pas une affaire de puissance, mais de relation. La relation est ouverture l'un à l'autre des termes qu'elle relie. Le père naît de l'enfant, et réciproquement. La puissance, au contraire, culmine dans l'indifférence où elle se tient des effets qu'elle produit. Un océan déchainé ne sait rien des dégâts matériels et humains qu'il est en train de causer. Cette indifférence ajoute à sa terrible puissance. À son plus fort, la puissance n'est pas même altérée par ce sur quoi elle s'applique. Qui domine parfaitement le combat en ressort sans aucune blessure...

Rien de cela dans la parentalité où il m'est donné d'être ce que je suis, père ou mère, par celle ou celui à qui je donne d'être. Pourtant, on le sait, la paternité a longtemps été associée à la puissance. Cela se nomme le patriarcat. En régime patriarcal, on n'existe que par la permission du père. La puissance patriarcale croit ainsi trouver dans une nombreuse progéniture sa propre confirmation.

Or, une fois l'enfant apparu, la puissance déjà se fait souci. Charge incombe au père de protéger les siens. La puissance cède d'autant plus à la relation que le père se laissera plus pleinement affecter par l'advenue de l'enfant. Qu'on s'en afflige ou qu'on s'en réjouisse, les papas d'aujourd'hui prennent leur part du soin de leur enfant. On constate ainsi que la paternité non seulement survit au patriarcat, mais ne s'en trouve pas forcément plus mal.

PRINCIPES ET ENFANTS

J'entends certains parents dire, avec un sourire un peu désabusé qui laisse apparaître quelques rides de fatigue aux commissures des yeux: «Avant, j'avais des principes. Maintenant, j'ai des enfants.» Ce qui signifie: avant, j'étais assuré de ma puissance, à cheval sur des principes que je montais pour faire la guerre au monde; depuis, je suis tombé mille fois. Tombé sur elle, d'abord, un beau jour et par hasard; puis tombé amoureux d'elle. *Première destitution*. Je suis ensuite tombé enceinte, en même temps qu'elle, ajoutant à ses vertiges physiques celui, métaphysique, de donner la vie. Puis je suis tombé des nues quand celle ou celui qu'elle portait a pointé le bout de son petit nez. *Deuxième destitution*. Enfin, à cause de cet enfant, parce qu'il s'agit moins de le formater que d'apprendre avec lui à être son père, je suis tombé mille fois de mes principes. *Troisième destitution* qui, parce qu'il s'agit désormais de marcher d'un autre pas que le nôtre, ne cessera plus de nous faire avancer.

L'enfant est en ce sens une «puissance destituante¹»: une puissance qui, comme le Christ dans sa Passion, fait trembler les puissances mondaines². L'enfant est une puissance faible. Son petit corps force ma force, sa vulnérabilité m'incline à des gestes pleins de douceur et de tact. Mais, comme l'amour du Christ dans sa fragile proposition, cette puissance est d'autant plus renversante qu'elle ne cherche pas à l'être.

AVENIR ET FUTUR

Le signe de la puissance, avons-nous dit, est de n'être pas affectée par ses effets. Les enfants sont au contraire une invitation continue à se laisser toucher, atteindre, interroger... Bref, à se dépouiller du pouvoir qu'on avait sur sa propre vie. L'enfant est une question dont nous n'avons pas la réponse, à laquelle nos silences, incrédules ou contemplatifs, sont parfois la seule réponse possible. Nous

1. J'emprunte l'expression au philosophe Giorgio Agamben, qui l'a lui-même trouvée chez Reiner Schürmann.

2. Saint Paul, Col 2,15.



destituant comme maître et possesseur de notre petite vie, l'enfant transforme le futur en avenir. Le futur est la continuation de notre présent dans un temps qui n'est pas encore. Le futur est la somme de nos projets et de nos projections. On le trouve consigné dans notre agenda. *Agenda*, en latin, littéralement: «les choses que nous devons faire». L'avenir, c'est au contraire ce que les enfants apportent avec eux, à savoir: le bouleversement de tous nos plans. C'est le rebondissement, quand la planification de notre vie avait bien pris soin de tout aplanir... Car même voulus, désirés, attendus, les enfants demeurent inattendus, irréductibles à l'image que nous nous sommes faite d'eux. Aussi font-ils de notre agenda un *patienda*: ils y introduisent toutes ces choses que nous n'avions pas prévues, qu'il faudra bien accueillir et souffrir – ce que signifie, en latin, le mot *patienda* avec lequel je joue.

Nos députés, pour satisfaire les desideratas des adultes et programmer les naissances, ne parlent plus d'enfants ni même de bébés, mais sans cesse seulement de «projet parental». Il n'empêche: l'enfant n'est pas un projet ni même une projection de nous-même. Il est un projectile. Ainsi le fils, en grandissant, trahira les espoirs que je me plaisais à projeter sur lui. De moins en moins lisse, il déjouera mes plans. Ce faisant, il dépassera peut-être mes espérances. Tous les pères diront un jour, silencieusement et avec amour, ce que Jules César vociférait dans un effroi: «*Tu quoque mi fili.*»

Mon fils sera le mien (*mi fili*) le jour où je consentirai à le laisser aller vers sa vocation propre.

LE SACRIFICE D'ABRAHAM

Pensons à Abraham, qui se vit promettre par Dieu des descendants aussi nombreux que les étoiles du ciel. Puissance. Mais, d'une part, un seul de tous ces enfants lui est donné, dans son vieil âge. Son futur tient au fil d'une fragile vie. Abraham est donc moins conforté dans sa puissance par la promesse divine qu'humblement confié à elle. D'autre part, cet enfant, il devra le perdre. À peine établi dans ses droits de patriarche, Abraham doit y renoncer et offrir son fils en sacrifice à Dieu.

Or, au moment du sacrifice, quand donc Abraham croit perdre son fils, celui-ci lui est rendu, restitué. Il lui fallait perdre jusqu'au bout pour recevoir pleinement. Ce n'est pas Isaac qui est sacrifié, mais Abraham lui-même, en tant que patriarche. Aussi n'est-ce pas, comme on aurait pu s'y attendre, un agneau qui sera immolé à la place d'Isaac, mais un bouc: non pas le fils (l'agneau), mais le père (un bouc).

Avoir un enfant, c'est, pour les parents, le délier de leur propre pouvoir afin que l'accueil prime l'emprise, et la relation passe avant toute domination.

Cela ne signifie certes pas renoncer à toute autorité, mais entendre celle-ci comme un service qu'on rend à l'enfant. Exercer une juste autorité, sans violence et sans renoncer pour autant à ses charges d'éducateur, c'est comprendre que, si l'enfant est *par* ses parents, il n'est pas *pour* eux. Il appartient non à sa famille ou à son clan, mais à sa vocation propre. Il appartient à Dieu parce qu'il est une libre réponse à son appel.

DÉRANGÉ

Un beau soir d'été, un proche me disait, considérant ma famille: «Toi, Martin, tu as choisi de te ranger... ce que, personnellement, je ne ferai jamais. Je tiens trop à ma liberté!» La nuit qui suivit, je devais prendre la décision d'emmener ma fille de deux mois aux urgences pour une méchante bronchiolite. Ma liberté, je l'exerçais. Devenu père, je lâchais cette liberté à laquelle «on tient trop» pour embrasser celle qui devine dans la détresse respiratoire d'un bébé la décision qu'il faut prendre. Cette liberté est avant tout un art d'être bousculé – liberté grâce à laquelle, à quarante ans passés, il nous arrive de quitter le sérieux des adultes et de jouer aux petites autos.

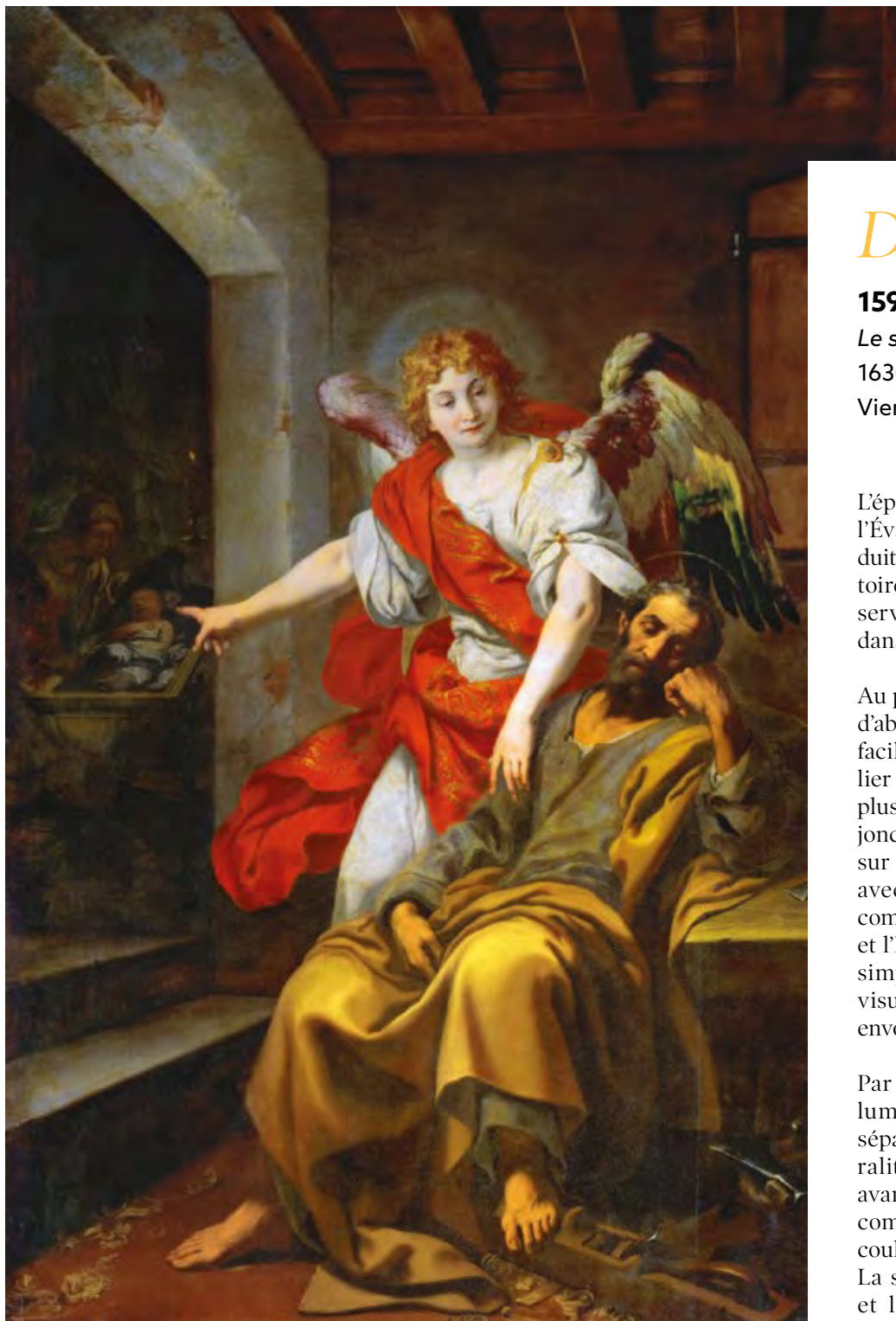
Non, je ne m'étais pas «rangé». En ayant un enfant, j'avais accepté par avance, pour le meilleur et le restant de mes jours, de me laisser déranger. ■

JOSEPH, *icône* DU PÈRE

Emmanuel Lamontagne

emmanuel.lamontagne@le-verbe.com

Père adoptif du Christ, époux de la Vierge, charpentier infatigable, patron des travailleurs, saint Joseph est l'une des principales figures des récits entourant l'enfance du Christ. Pourtant, Joseph était peu représenté dans l'art des débuts du christianisme et du Moyen Âge. Il était presque toujours intégré à des thèmes autres, comme la Nativité, la Sainte Famille ou la fuite en Égypte. Ce n'est qu'à partir du 16^e siècle, avec la Contre-Réforme, que Joseph commença à être représenté comme un personnage entièrement autonome. Nous vous proposons donc de découvrir, à l'aide de cinq œuvres, les principaux épisodes de la vie de cette figure paternelle par excellence.



Daniele Crespi

1598-1630

Le songe de saint Joseph, vers 1620-1630, huile sur toile, 297 × 203 cm, Vienne, Kunsthistorisches Museum.

L'épisode du songe qui est décrit dans l'Évangile de Matthieu (1,18-25) introduit le personnage de Joseph dans l'histoire chrétienne. Ces quelques versets serviront de canevas à Daniele Crespi dans la réalisation de son tableau.

Au premier plan, nous remarquons tout d'abord un Joseph assoupi dans un lieu facilement identifiable comme son atelier de charpentier par la présence de plusieurs outils et de copeaux de bois jonchant le sol. L'ange pose une main sur l'épaule de Joseph tout en pointant avec l'autre vers l'arrière-plan de la composition, où l'on aperçoit la Vierge et l'Enfant Jésus. C'est par ce geste tout simple que le peintre lombard livre visuellement au spectateur le message envoyé par Dieu.

Par l'utilisation de la couleur et de la lumière pour structurer l'œuvre, il sépare la composition en deux temporalités. La première nous montre en avant-plan le moment présent : elle est composée de Joseph et de l'ange aux couleurs vives baignant dans la lumière. La seconde, représentée par la Vierge et l'Enfant, qui sont encore dans la pénombre et figurés dans des tons beaucoup plus ternes, indique ce qui attend Joseph dans un avenir proche.

Guido
Reni

1575-1642

*Saint Joseph et l'Enfant
Jésus, 1640, huile sur toile,
89 × 73 cm, Houston,
The Museum of Fine Arts.*



Très célèbre de son vivant, grandement collectionné après sa mort, Guido Reni est une figure incontournable de l'art de la Contre-Réforme. Le style de l'artiste italien a grandement contribué à rendre accessibles les personnages de l'histoire chrétienne en les humanisant.

Le *Saint Joseph et l'Enfant Jésus* nous présente un père aux traits vieillissants tenant tendrement son fils. Les regards que les deux personnages portent l'un

sur l'autre sont emplis d'amour et de bienveillance. Le vêtement orange de Joseph, qui entoure les deux personnages, fait en sorte qu'il se dégage une impression de protection paternelle dans la composition. Le tissu permet également de centrer le sujet en créant une coupure colorée s'opposant à un arrière-plan uni. L'auréole de Joseph est présente, mais à peine visible, ce qui vient renforcer l'humanité du personnage.

Mais plus que les personnages, c'est le fruit que tient l'enfant dans ses mains qui livre le message de l'œuvre. Ce dernier évoque le fruit défendu ayant été consommé par Adam et Ève au moment de la Chute du paradis terrestre. Il s'agit également d'un discret rappel de la miséricorde divine, la naissance du Christ apportant comme fruit la possibilité pour les hommes d'accéder à la rédemption.



Gerard van Honthorst

1592-1656

L'enfance du Christ, vers 1620,
huile sur toile, 137 × 185 cm, Saint-
Pétersbourg, Musée de l'Ermitage.

La manière dont Honthorst représente Joseph dans cette composition se réfère à la fois à l'Évangile de Matthieu (13,55), qui nous indique le métier du père du Christ, et aux textes apocryphes du *Protévangile de Jacques* et de l'*Histoire de l'enfance de Jésus* (ou *Évangile du Pseudo-Thomas*), qui racontent que la seule présence du Christ dans l'atelier de Joseph suffit à corriger toutes les erreurs dans le travail du charpentier.

L'œil avisé notera immédiatement l'influence du Caravage dans l'ouvrage du peintre hollandais. Honthorst mise, à

l'instar de son confrère italien, sur un puissant contraste entre les ténèbres entourant les personnages et la lumière émanant de la bougie tenue par l'Enfant Jésus. Il s'agit d'une allégorie se référant à l'Évangile de Jean (8,12), qui parle de Jésus comme la lumière du monde. Cette utilisation de la lumière crée une ambiance mystérieuse nous dévoilant un instant d'intimité familiale et un Christ portant un regard tendre sur son père. Les deux anges en arrière-plan nous rappellent que Dieu le Père veille à la fois sur son Fils et sur son père adoptif.



Pierre Jacques Cazes

1676-1754

La mort de saint Joseph, 1706,
huile sur toile, 83 × 72 cm,
Québec, Augustines de l'Hôtel-
Dieu de Québec.

Membre de l'Académie royale de peinture et de sculpture dès 1703, Cazes fait carrière presque uniquement en tant que peintre de scènes mythologiques et religieuses. Plusieurs églises paroissiales importantes de Paris possèdent des tableaux de l'artiste, notamment Notre-Dame-de-Paris et Saint-Germain-des-Prés. Le petit format de *La mort de saint Joseph* nous donne cependant à penser que, dans son contexte d'origine, il s'agit d'un tableau de dévotion privé et non d'un tableau d'autel. Ce n'est qu'au 19^e siècle que l'œuvre arrive en sol québécois en même temps que plusieurs dizaines de tableaux religieux issus de la collection des abbés Desjardins.

Le texte apocryphe de *L'histoire de Joseph le charpentier* fournit la façon dont l'épisode de la mort du père du Christ est ici représenté. Le personnage de Joseph, qui est figuré sous les traits d'un vieillard alité, aurait eu 111 ans au moment de son décès, selon la tradition. L'apocryphe mentionne également que Joseph serait mort avant l'entrée du Christ dans la vie publique. C'est ce qui explique la présence dans la composition d'un Christ adolescent ne portant pas la barbe. La Vierge soutenant la main de Joseph au moment du trépas, en conformité avec les récits apocryphes et les évangiles, paraît beaucoup plus jeune que son époux.

Michaelina Wautier

1604-1689

Saint Joseph, 1650-1656, huile sur toile, 76 × 66 cm, Vienne, Kunsthistorisches Museum.



Dans le contexte de l'époque, il est exceptionnel, pour une femme comme Wautier, d'avoir été en mesure de produire une œuvre aussi vaste et diversifiée que la sienne. Sa production comprend à la fois des natures mortes, des scènes historiques et religieuses ainsi que de nombreux portraits.

L'artiste hollandaise nous livre ici un saint Joseph, bien que vêtu à l'antique, qui rappelle énormément les portraits bourgeois en vogue au 17^e siècle. La posture et le regard portant au loin du modèle, qui est représenté de profil, dégagent à la fois hauteur et droiture. L'arrière-plan uniforme au ton de brun foncé contraste avec la lumière qui se

dégage du visage du personnage. Tous ces éléments participant à la construction picturale viennent sans conteste anoblir le sujet représenté.

De plus, Joseph est figuré en concordance avec les codes iconographiques étant dévolus à sa représentation par l'Église. Le portrait nous montre un homme d'âge mûr, au front ridé et affublé d'une barbe et de cheveux grisonnants. Le personnage tient également en main un bouquet de lis blancs, l'emblème floral associé à Joseph. C'est la fusion entre cette iconographie classique représentant Joseph et les codes du portrait hollandais du 17^e siècle qui rend cette œuvre particulièrement intéressante. ■

ESSAI

Engendrer à la vie divine

La paternité surnaturelle de saint Joseph

Simon Lessard

simon.lessard@le-verbe.com

« Le monde a besoin de pères, [...] il refuse ceux qui confondent autorité avec autoritarisme, service avec servilité, confrontation avec oppression, charité avec assistanat, force avec destruction. » Ces paroles du pape François, tirées de sa lettre apostolique *Avec un cœur de père* publiée en décembre dernier pour l'ouverture de l'année spéciale dédiée à saint Joseph, nous invitent à nous tourner vers l'époux de Marie pour retrouver une saine et sainte vision de la paternité. Contempler saint Joseph, c'est dévoiler l'une des plus hautes missions qui ait été données aux pères : celle d'engendrer à la vie divine.

Regarder saint Joseph comme archétype de paternité soulève immédiatement une objection : comment saint Joseph peut-il être un modèle de père, alors qu'il n'a jamais eu de relation sexuelle avec son épouse, qu'il n'est même pas père biologique de Jésus et qu'il est père putatif d'un seul enfant en plus ? Saint Joseph n'est-il pas très loin de la réalité des pères de grandes familles ?

Pourtant, les Saintes Écritures nous disent le contraire. Deux fois au temple de Jérusalem, Joseph est nommé père de Jésus. D'abord à la Présentation, quand saint Luc rapporte que « le père et la mère de l'enfant s'étonnaient de ce qui était dit de lui » (Lc 2,33). Puis au Recouvrement, quand la Vierge Marie elle-même reconnaît que Joseph est le père de Jésus : « Vois comme ton père et moi, nous avons souffert en te cherchant ! » (Lc 2,48). Nul doute donc que Joseph est père de Jésus, même s'il est manifestement père d'une manière différente de celle que nous concevons d'ordinaire.

Joseph premièrement père

Car après tout, la mission première, pour ne pas dire l'unique mission, de saint Joseph, ce fut d'être le père de Jésus, le père du fils de Dieu sauveur du monde. Saint Joseph est donc non seulement père, mais il est principalement père. Tout ce qu'est et fait saint Joseph est lié à son rôle de père de Jésus. Tous les dons de Dieu en Joseph sont en vue de sa paternité, comme tous les dons en Marie sont en vue de sa maternité. Dieu n'a pas choisi un homme bon pour être son père sur terre. Dieu a créé un homme extraordinairement vertueux explicitement pour être son père sur terre. Autrement dit, sa vocation ne lui est pas tombée dessus quand Jésus est arrivé dans sa vie ; elle était dans le plan de Dieu alors même qu'il était tissé dans le sein de sa mère.

Et c'est probablement la première leçon que peut nous donner Joseph : celle de prendre au sérieux sa mission de père, d'en faire une priorité sur toutes nos autres missions politiques, sociales, culturelles, etc. La carrière première de tout homme marié, c'est d'être un bon père de famille. Le travail d'un père doit servir sa paternité, et jamais l'inverse. L'homme ne peut pas avoir plusieurs missions parallèles ; s'il a plusieurs missions, elles doivent toutes être ordonnées les unes aux autres, et l'une d'elles doit être au sommet.

Paternité surnaturelle

En regardant Joseph si simple et discret, il y a toujours le risque de s'arrêter à une conception trop humaine et naturelle de la paternité. Ce qu'il importe de voir avant tout, c'est comment la paternité de notre saint est une paternité éminemment surnaturelle. En ce monde, toute paternité est ultimement surnaturelle.

Pourquoi ? Car Dieu a créé ce monde et tous les hommes avant tout pour recevoir sa vie divine. La vie divine, la vie de Dieu même, est une vie infinie de pure intelligence et volonté. Recevoir la vie divine, c'est donc, pour nous, connaître et aimer Dieu comme il se connaît et s'aime lui-même. Et sur terre, nous commençons cette vie par les vertus théologiques de foi, d'espérance et de charité.

Dans le plan de Dieu, l'humanité n'a pas premièrement un but humain à son niveau auquel se surajouterait un but divin qui la dépasse. Dieu ne veut pas que l'homme se réalise humainement d'abord pour ensuite se surpasser dans une vie plus qu'humaine, surhumaine. Il y a une seule vocation, un seul but, un seul bonheur pour l'homme, c'est qu'il soit entièrement livré comme une hostie à Dieu. Du coup, les parents sont appelés à engendrer des enfants non pas seulement à la vie naturelle, mais, d'une certaine manière, à la vie surnaturelle.

L'homme de l'offertoire

Mais comment cela va-t-il se faire? Principalement en présentant ses enfants, en les offrant, au salut qui vient de Dieu par le baptême, et ensuite en les élevant à cette vie surnaturelle par toute l'éducation chrétienne. Ainsi, la vocation d'un père est avant tout de donner Dieu à ses enfants... en les donnant lui-même à Dieu. Le père est donc, comme saint Joseph, *l'homme de l'offertoire*.

Comme à l'eucharistie où le pain est offert en vue de la transsubstantiation, l'engendrement physique dans la paternité est en vue de l'engendrement spirituel. Voilà pourquoi saint Joseph n'est pas moins père parce qu'il n'est pas le père biologique de Jésus. Voilà aussi pourquoi les prêtres, qui n'ont pas d'enfants, sont éminemment des pères. Voilà enfin pourquoi nul homme n'a été plus père que Jésus! Parce qu'être père, c'est toujours ultimement engendrer à la vie divine.

Pour mieux voir comment tout père est l'homme de l'offertoire, en quoi toute paternité doit être surnaturelle, nous pouvons méditer sur quatre titres de saint Joseph que nous retrouvons dans ses litanies :

1. Chef de la Sainte Famille
2. Époux de la Mère de Dieu
3. Nourricier du fils de Dieu
4. Vigilant défenseur du Christ

Chef de la Sainte Famille

La vocation de père consiste à engendrer, protéger, nourrir, éduquer et diriger sa famille. On est époux de sa femme seulement, mais on est père de toute sa famille. Être père, c'est être chef (tête) de famille. Le chef gouverne. Le gouvernement consiste à conduire à son but, à sa destination finale, ceux qui nous sont confiés. Le roi ou le chef d'État doit conduire son peuple à «la bonne vie humaine selon la vertu», enseigne saint Thomas d'Aquin. De même, le chef de famille doit conduire tous les membres de sa famille à leur but ultime. Or, quel est le but ultime de l'homme? C'est Dieu! C'est la participation à la vie divine! Un bon père n'est pas celui qui fait de ses enfants de bons citoyens ou même de bons hommes. Un bon père est un père qui dirige, conduit toute sa famille dans la vie divine, la vie de la grâce sur terre et de la gloire au ciel.

Cela dit, un père humain ne peut certainement pas donner la vie divine à ses protégés, pas plus qu'un bon roi ne peut la donner à tous ses sujets,

d'ailleurs, et pas même un évêque à toutes ses brebis. Quel homme aurait la puissance de diviniser d'autres hommes? Néanmoins, un père peut disposer toutes choses au mieux pour que sa famille soit divinisée par Dieu lui-même. Le père doit en quelque sorte offrir toute sa famille sur l'autel où le miracle de la divinisation aura lieu.

Bref, on peut dire que le père est *l'homme de l'offertoire*. Il ne garde pas pour lui-même sa famille. Il dispose toute chose pour l'offrir à Dieu afin que, dans son amour miséricordieux, Dieu l'invite dans sa maison, Dieu l'élève dans son Royaume.

Et comment saint Joseph gouverne-t-il sa famille? En obéissant et en servant.

En obéissant d'abord. Car de même qu'on n'est père qu'en étant d'abord fils, de même on apprend à commander en obéissant. Si Joseph est un si bon chef de famille, c'est parce qu'il est très obéissant à Dieu. Joseph obéit à Dieu en étant d'une docilité exemplaire aux ordres que ses messagers les anges lui transmettent en songe. «Quand Joseph se réveilla, il fit ce que l'ange du Seigneur lui avait prescrit: il prit chez lui son épouse» (Lc 1,24; cf. Lc 2,14.21). Joseph obéit aussi aux autorités politiques lorsqu'il suit l'ordre de Quirinius, gouverneur de Syrie, et se rend à Bethléem pour le recensement (Lc 2,1-5).

En servant ensuite. Joseph nous apprend que l'autorité est service... et un service très lourd! Le pape n'est-il pas appelé le serviteur des serviteurs? Jésus le rappela lui-même à Jacques et Jean, qui aspiraient aux plus hauts postes d'autorité: «Vous le savez: ceux que l'on regarde comme chefs des nations les commandent en maîtres; les grands leur font sentir leur pouvoir. Parmi vous, il ne doit pas en être ainsi. Celui qui veut devenir grand parmi vous sera votre serviteur. Celui qui veut être parmi vous le premier sera l'esclave de tous: car le Fils de l'homme n'est pas venu pour être servi, mais pour servir, et donner sa vie en rançon pour la multitude» (Mc 10,42-45).

Époux de la Mère de Dieu

Mais un père ne gouverne pas seul sa famille. Il peut toujours compter sur son bras droit... ou plutôt sa côte droite, sa tendre épouse qui est sa plus fidèle associée dans le gouvernement familial. Sans elle, il ne peut pratiquement rien faire.

Être époux est donc constituant de la paternité. Car on est père non pas seulement de ses enfants, mais de toute sa famille. Et le cœur de la famille, ce sont les époux, unis dans le mariage, donnés totalement et pour toujours l'un à l'autre.

Saint Joseph est d'abord père de famille en étant l'époux de Marie. Toute l'Écriture ne fait que nous répéter que la vocation de Joseph est d'être l'époux de Marie: «Jacob engendra Joseph, l'époux de Marie, de laquelle fut engendré Jésus, que l'on appelle Christ» (Mt 1,16; cf. Mt 1,18.19.24; Lc 1,26-27).

Et si l'époux donne des enfants à son épouse et vice-versa, il faut voir que, d'un autre point de vue, le père donne une mère à ses enfants comme la mère donne un père à ses enfants. Le premier rôle d'un père, au moins chronologiquement, est de choisir une mère pour ses enfants. Donner une mère à

l'enfant, c'est un des aspects les plus grands du rôle de père. Le père selon la chair le fait par son union conjugale et par l'œuvre de la génération.

Or, Joseph, à sa manière, a donné à Jésus sa mère. Et voilà une autre raison pour laquelle Joseph est encore plus père que tous les autres pères terrestres. De telle sorte que, même si Joseph n'a pas donné sa mère à Jésus par l'union conjugale, le don qu'il a fait à sa manière est incomparablement supérieur au don que peut faire n'importe quel père en donnant la mère à son fils. Joseph est le plus grand des pères parce qu'il donne la plus grande des mères ! Joseph a choisi librement d'épouser Marie, et en faisant ce choix, il choisissait la plus sublime de toutes les mères pour son fils Jésus.

Nous n'y pensons pas souvent, mais il y a un *fiat* de Joseph aussi. C'est le *oui* de Joseph à épouser Marie en sachant très bien qu'elle avait donné sa virginité et toute sa vie à Dieu. Et Dieu voulant une mère sur terre, une femme vivant dans un foyer sous l'aimante protection d'un homme, Dieu voulait donc aussi le *oui* libre de cet homme à épouser cette femme.

Être père, c'est être un époux comme Joseph, un époux qui aime et protège sa femme. On appelle aussi Joseph le *chaste gardien de la Vierge*. L'enfant a d'ailleurs plus besoin que son père aime et protège sa mère qu'il l'aime et le protège lui-même ! Le père ne doit certes pas toujours et sous tous les rapports aimer plus sa femme que son enfant, sinon saint Joseph aurait dû aimer plus Marie que Jésus, mais, en règle générale, l'enfant a psychologiquement et même physiquement plus besoin que son père prenne soin de sa mère que de lui-même. Le plus souvent, surtout dans la petite enfance, c'est la mère qui s'occupe de la plupart des besoins immédiats de l'enfant, jusqu'à le nourrir au sein. Le père, lui, s'occupe indirectement de l'enfant en portant principalement attention à son épouse, en lui assurant tous les biens physiques, psychologiques, affectifs et spirituels dont elle a besoin pour être une bonne mère.

Être père, c'est être encore une fois *l'homme de l'offertoire* en se faisant le plus proche collaborateur de son épouse, en lui apportant tout ce dont elle peut avoir besoin pour qu'elle prenne soin de ses enfants. Car l'offertoire, c'est donner à l'Église ce dont elle a besoin pour nourrir ses enfants.

Nourricier du fils de Dieu

Saint Joseph, par son humble et difficile travail d'ingénieur, a nourri la chair de Jésus. Il l'a nourrie premièrement en nourrissant Marie qui, dans l'enfance et l'allaitement, a donné sa propre chair à Jésus. Puis, Joseph a continué à nourrir Jésus en apportant le pain de la terre à celui qui était le Pain du Ciel. Ce n'est pas rien que de nourrir la chair physique du Christ ! Car c'est par cette chair que Dieu a voulu sauver et nourrir toute l'humanité.

On peut d'ailleurs à merveille lui attribuer cette béatitude proclamée par son fils : « Que dire du serviteur fidèle et sensé à qui le maître a confié la charge des gens de sa maison, pour leur donner la nourriture en temps voulu ? Heureux ce serviteur que son maître, en arrivant, trouvera en train d'agir ainsi ! » (Mt 24,45-46).

Joseph se sacrifiait quotidiennement par son pénible labeur pour préparer l'offrande du Saint Sacrifice de son Fils. « C'est à la sueur de ton visage que tu mangeras ton pain » (Gn 3,19). Joseph savait, en acceptant les peines

réparatrices de son travail, qu'il contribuait à l'œuvre de la Rédemption. Il savait qu'en nourrissant cet enfant, il engraisait la « Victime de propitiation pour nos péchés » (1 Jn 2,2; 4,10). Joseph soignait son Agneau pour la boucherie. Comme Marie, il savait que son fils était le serviteur souffrant annoncé par Isaïe, qui terminerait ses jours comme un agneau conduit à l'abattoir (Is 53,7). Comme nourricier, il n'a fait que cela pendant toute sa vie: préparer l'Hostie.

Voilà aussi pourquoi Joseph était *l'homme de l'offertoire*, offrant au monde le pain de Vie. Voilà pourquoi tout père doit nourrir sa famille dans l'espoir que chacun de ses membres se donne en toute liberté au monde comme une nourriture de vie éternelle.

Vigilant défenseur du Christ

Le père ne doit donc pas protéger ses enfants de la mort, de toute mort absolument, mais il doit les protéger pour qu'ils puissent mourir de la meilleure manière pour Dieu. Voilà une manière plus profonde de comprendre comment saint Joseph est le patron de la bonne mort!

Joseph protégea le Christ du martyre des saints innocents en vue du martyre du Calvaire. Lorsqu'il fuit en Égypte, Joseph sait que sa protection a pour but uniquement de réserver le Christ à l'abandon le plus total pour l'heure que Dieu a choisie. Cette protection n'a pas d'abord pour but d'éviter des souffrances au Christ; cette protection a pour but ultime de conduire le Christ, au travers de toutes les humiliations qu'il voudra supporter, jusqu'à l'oblation entière, la plus ignominieuse comme la plus douloureuse, du Calvaire.

Le père doit apprendre à son fils à mourir, à bien mourir, à mourir pour Dieu. Le père doit apprendre à son fils à devenir un homme de sacrifice. Tout père est en ce sens un prêtre, un homme du sacrifice.

Il se sacrifie lui-même pour ses enfants de mille manières par son travail et une foule de renoncement à vivre pour lui-même égoïstement. Mais comme Abraham, le père de tous les croyants, un père se sacrifie encore plus en sacrifiant ses enfants. Et il enseigne à ses enfants à se sacrifier eux-mêmes à leur tour!

Tout père est donc comme le directeur du grand séminaire qu'est sa famille. Toute famille chrétienne doit engendrer des prêtres selon le sacerdoce baptismal. Voilà encore comment le père est *l'homme de l'offertoire*, comme tous les prêtres sont les hommes de l'offertoire, offrant l'humanité à Dieu sur l'autel du sacrifice.

TROPAIRE À SAINT JOSEPH

Joseph de Nazareth,

Toi le juste et le saint dans la foi d'Abraham,

Tu portas dans tes bras l'Époux de l'alliance.

Père silencieux, à l'image du Père qui est aux cieux,

Tu nourris du pain de la terre

Celui qui est pain du ciel.

Joseph qui protégeas la Vierge immaculée,

Protège en notre temps l'Église immaculée,

Intercède aujourd'hui pour ton peuple Israël

Demeure le gardien de nos communautés

Et de leurs bergers,

Toi qui es berger de l'Agneau.

Tout tourner vers Dieu

Tout en Joseph est tourné vers Dieu. Bossuet a dit de Joseph: «Joseph, homme simple, a cherché Dieu; Joseph, homme détaché, a trouvé Dieu; Joseph, homme retiré, a joui de Dieu.»

Mais même si Joseph est entièrement consacré à Dieu, il n'est pas désincarné pour autant. Saint Joseph est aussi *l'homme du réel*: remède à tous les gnosticismes, manichéismes et intellectualismes de notre temps. On prie d'ailleurs saint Joseph pour des choses très concrètes et matérielles: une maison, de la nourriture, des meubles, la vente d'une voiture ou la recherche d'un travail.

Ainsi, saint Joseph nous rappelle que, pour les chrétiens, rien n'est profane: tout vient de Dieu et tout doit donc aussi être pour Dieu. Et c'est justement cette incarnation, cette alliance ou plutôt *alliage* entre le divin et l'humain, entre le naturel et le surnaturel, qui fait de saint Joseph un modèle incomparable pour tous les pères.

Il ne s'agit donc pas pour les pères de parler toujours de Dieu à leurs enfants ni d'amener leur famille le plus d'heures possible à l'église. Il s'agit de tout choisir et ordonner selon Dieu, prochainement ou lointainement... la messe comme la crème glacée offerte en sortant de l'église. Et d'une certaine manière, surtout la crème glacée!

La paternité de saint Joseph est d'une excellence inégalée précisément parce qu'elle est profondément surnaturelle. Quoi de plus humain de prime abord, animal même, que la paternité? Après tout, aucun ange n'est le père d'un autre ange! Et voilà que saint Joseph nous montre que la paternité humaine est une œuvre divine, qu'elle s'appuie sur la nature humaine seulement comme sur un tremplin ou, mieux, comme sur un autel, pour accueillir la grâce et la gloire!

Serviteur de l'Incarnation Rédemptrice

La caractéristique de saint Joseph, a dit Paul VI, est «d'avoir fait de sa vie un service, un sacrifice au mystère de l'incarnation et à la mission rédemptrice qui lui est jointe; d'avoir utilisé l'autorité juridique, qui lui appartenait sur la famille, pour lui faire un don total de lui-même, de sa vie, de son travail; d'avoir transformé sa vocation humaine à l'amour en une oblation surhumaine de lui-même, de son cœur et de sa capacité, dans l'amour au service du Messie né dans sa maison» (Paul VI, 19 mars 1966).

Réflexion faite, en tant qu'homme de l'offertoire, saint Joseph est le serviteur de l'Incarnation Rédemptrice. Serviteur de l'union entre ces deux choses si éloignées que sont l'humain et le divin. Et à son exemple, tout père doit être un serviteur de ce mystère d'alliance, à savoir un prêtre présidant des noces mystiques. ■

✚ Daniel-Joseph Lallement, *Le mystère de la paternité de saint Joseph*, Paris, Téqui, 2008, 366 pages.

Genèse d'un père



Tu seras un père

Alors que la figure du père est aujourd'hui souvent critiquée, l'évêque de Fréjus-Toulon en France s'adresse aux hommes pour les inviter à devenir des pères humbles et courageux au service de leur famille et de la société. Un essai vif et personnel qui contient un émouvant hommage de l'auteur à son propre père et qui met en valeur la figure de saint Joseph pour inspirer les hommes de notre temps.

M^{gr} Dominique Rey, *Tu seras un père*, Éditions de l'Emmanuel, 2021, 120 pages.



Le nouvel âge des pères

En relisant l'histoire, deux philosophes, un homme et une femme, entrent en dialogue et s'interrogent sur l'avènement de l'égalité des sexes, la persistance du machisme et l'apparition du féminisme, à la lumière de la

tradition chrétienne. L'abolition justifiée du patriarcat légitime-t-elle un rejet de la paternité? N'est-il pas temps, au contraire, que débute un nouvel âge des pères? Un livre pour explorer la crise actuelle de l'identité et de la différence sexuelle pour dépasser autant les stéréotypes d'antan que les idéologies de l'heure.

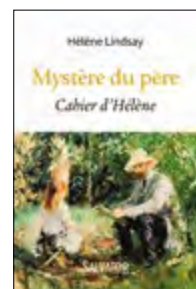
Chantal Delsol et Martin Steffens, *Le nouvel âge des pères*, Cerf, 2015, 272 pages.



Soyez forts pour vos filles

Enfin un livre sur la spécificité de la relation père-fille! Médecin spécialiste des adolescents ayant plus de trente ans de pratique, Meg Meeker nous livre ses dix secrets que tout père doit connaître pour le bonheur de ses filles. À l'opposé du laisser-faire sans exigence ni limites, elle croit au contraire en des pères solides et fermes sur les valeurs essentielles pour aider les jeunes femmes à s'épanouir et à se préparer à affronter les épreuves de la vie.

Meg Meeker, *Soyez forts pour vos filles*, Artège, 2018, 280 pages.



Mystère du père

Née en 1977, Hélène Lindsay, qui a grandi sans père, le rencontre pour la première fois à l'âge de 32 ans. Une rencontre à la fois bouleversante et guérissante. Cette autobiographie écrite comme un roman reproduit le cahier intime d'une jeune femme, d'une épouse et d'une mère qui se sent revivre à mesure qu'elle retrouve sa filiation. Des pages d'une rare authenticité qui dévoilent le sens de la paternité dans ses dimensions psychologiques, affectives et spirituelles.

Hélène Lindsay, *Mystère du père. Cahier d'Hélène*, Salvator, 2017, 224 pages.

PHOTOREPORTAGE

Comme un potier

**SYMPHONIE SILENCIEUSE
DANS LA FORÊT**

Ioana V. Bezman

ioana-v.bezman@le-verbe.com

Photos de Maxime Boisvert et Ioana V. Bezman

La route qui mène chez elles est sinueuse, parfois longue.
On ne les trouve pas tout de suite, on les cherche, et puis,
au tournant de la dernière côte, on aperçoit l'église au
loin. Sommet de la montagne, forêts à perte de vue,
une petite église en pierre vit là. Il y fait doux.

À la fin de juillet, Maxime et moi-même recevions le
cadeau d'un séjour chez les moniales de Bethléem,
à Chertsey. Ceci est notre humble témoignage.





Tout de suite, on perçoit chez elles une liberté sans bornes, celle du voyage intérieur, de la lumière en tous lieux, de la modestie qui accompagne le choix de l'Absolu. Elles vivent sous son regard, loin du monde, cachées sous le voile du silence, dans un éternel (re)commencement. On y célèbre la vie du Christ, on reprend et on répète encore. Incarnation vivante des métaphores, on l'appelle et on l'adore, jour après jour, après jour, après jour. Le temps s'allonge, il s'étire. Le silence est fort et enivrant. Elles vivent de poésie.

Quelle étrange mouvance, celle d'aller à la rencontre de..., cette expansion vers ce qui est autre, au-delà, pour finalement retrouver le soi. La plus belle des balades. N'est-ce pas, d'ailleurs, l'unique raison de tout voyage?

Leur monastère est lourd, simple, majestueux, tellement lumineux toutefois. Elles sont leur et ne vivent que pour Dieu, submergées dans sa clarté. Au bout de longs corridors blancs, elles habitent des cellules, isolées, sous d'énormes puits de lumière. Elles font famille, mais leurs vies se dessinent telles des chorégraphies solitaires. On se veut seule, autonome et près de Dieu, avec lui pour unique compagnon. Chaque espace, de la composition des pièces jusqu'à la forme de ses lignes architecturales, est conçu et investi par la prière, de manière à appeler l'intériorité.





Leur travail est long, leurs respirations prières. Elles prient pour nous, à notre insu. Elles font du beau, travaillent la terre, ce qui rapproche de la matière et les attache au réel. Elles se plient aux exigences, perpétuent leur savoir-faire et accueillent chaque pièce à l'existence. Elles créent à Son image, s'harmonisent à Sa beauté. « Cela ouvre et dilate les cœurs », chuchotent-elles discrètement. On habite avec les sons : la rencontre de l'argile, la caresse des pièces brutes, les bruits du four chauffant, la gravure au clou et l'acharnement de sa poussière. Tout cela leur est chanson. Elles apprennent à discerner Sa voix et s'ancrent au monde terrestre, en s'en éloignant doucement. Marie veille sur elles, toujours.

On sonne la cloche, on s'unifie. De l'extérieur, rien ne bouge, il règne un air de parfaite immobilité. Inertie apparente, puisqu'à l'intérieur, on vit intensément. Vent de fraîcheur. Les couloirs s'activent. Elles alternent petit office en solitude et ensemble au chœur. L'église prend vie. On se prépare, tranquillement. Une à une, on allume les bougies. Les lumières vivifient. Tout doit être parfait. Avec l'ardeur des enfants, elles s'enthousiasment à Son arrivée. Le son augmente, se multiplie. Les pas s'enchainent, elles vénèrent les icônes, elles répondent à Son appel. Elles sont prêtes, elles chantent, elles voyagent.



Elles vivent au désert, légères, petites et seules, elles passent presque inaperçues. Attentives à la lumière changeante, au détour d'un nuage grand, ombres basses sur leurs murs blancs, le temps s'arrête ici. Le silence leur est vital. Infini, il invite aux jeux sensibles de l'ouïe. Violences auditives: le bois qui craque nous secoue. Petit tremblement, elles deviennent musique maintenant. Leur ton est calme, elles n'émettent qu'une seule voix. Elles sont en équilibre, paradoxe à la fois, succession de l'immense au tout petit, alternance des solitudes, on répète, on continue, de l'intérieur vers le hors de soi, communion profonde, mouvance d'expansion, tout a un sens, simple et élégant. Elles sont ici pleinement seules et jamais entièrement.

Je ne peux m'empêcher de penser qu'elles entendent ce qui est étranger à mes oreilles, elles entendent leurs jardins pousser et leurs printemps fleurir, ou qu'elles perçoivent les pas leur arrivant de loin. Tout est silence: silence attentif, souffle coupé, oreille aiguïée, silence lourd, surdité envahissante et ensuite essoufflement. Silence vertigineux, enveloppant, sentiment de vagues, silence libre, très fort et vaste, et parfois, ou même souvent, tout cela au même moment. Elles vivent dans l'Absolu, leurs yeux attentifs et assoiffés de Dieu.









J'y vais pour accueillir cet Amour qu'elles incarnent, tels des contenants fragiles, et qu'elles offrent en cadeau. Entrevoir la vie des profondeurs, pour un bref instant. Les cycles des jours, et puis des saisons, défilent éternellement à travers ces fenêtres et l'immense voute du ciel. Elles se tiennent droites, tels des phares, s'écroulant à Ses pieds. Elles travaillent dans l'ombre, je ne les vois pas, je ne les entends plus. Aucun éloge, aucun applaudissement. Elles insufflent toute cette Vie, doux éveil des sens, grand séjour dans l'oubli.

*Comment parler d'une vie vouée au silence? D'elles, qui ne veulent pas être nommées?
Comment décrire en peu de mots cet infini dont elles témoignent?*

Elles sont entières. On est si pleins ici.



Les moniales de Bethléem vivent «au désert». Leur vocation est de communier dans le silence à la vie de la Vierge Marie, Mère de Dieu, présente au cœur de la Sainte Trinité, dans une vie d'adoration du Père, en Esprit et en Vérité. En 1950, lors de la promulgation du dogme de l'Assomption à Rome, quelques pèlerins français reçoivent l'intuition initiale de leur fondation. Leur famille monastique comprend aujourd'hui 570 membres, répandus en vingt-neuf monastères à travers l'Europe, les Amériques et le Proche-Orient, plus trois monastères de moines qui vivent eux aussi dans la tradition de saint Bruno, le «patriarche des moines solitaires d'Occident».

Les sœurs s'installent au Québec en 1993 et érigent leur monastère à Chertsey, sur une terre qui leur est donnée, un énorme terrain solitaire et silencieux au cœur de la forêt, tout près du sanctuaire Marie Reine des Cœurs. En 2008, on y célèbre la consécration de l'Église, avec les habitants de la région, une construction à laquelle certains ont œuvré de leurs propres mains. Elles vivent de leur artisanat de vaisselle de grès rustique et de l'hospitalité de leurs ermitages dans la forêt. Elles y travaillent dans le silence et la solitude propices à la prière. Une partie de leur monastère est encore à bâtir. ■

✚ **Monastère de Bethléem**, 3095, chemin Marie-Reine-des-Cœurs, Chertsey (Québec) J0K 3K0, 450 882-3907 | monasteredebethleem.ca





ENTREVUE

JONATHAN PAGEAU

Participer à la
recréation du monde

James Langlois

james.langlois@le-verbe.com

Jonathan Pageau est un auteur et conférencier québécois qui s'est surtout fait connaître dans le monde anglophone par sa chaîne YouTube *The Symbolic World* (maintenant accessible sous le nom *La vie symbolique*), dans laquelle il décortique le monde contemporain dans le prisme du symbolisme chrétien. Mais il est avant tout un passionné de l'art, un sculpteur et un iconographe professionnel. *Le Verbe* l'a questionné sur la place de l'inspiration chez l'artiste chrétien.



D'où vient ton intérêt pour l'art et l'iconographie plus spécifiquement ? Comment est née cette vocation ?

J'aime le dessin depuis que je suis très jeune ; je pensais devenir bédéiste. Ensuite, au cégep, je me suis inscrit en arts visuels. À l'université, j'étais certain de devenir peintre, que j'allais être impliqué dans le monde de l'art d'une façon ou d'une autre. Mais je vivais certains conflits internes.

Le premier était causé par le fait que je viens d'un milieu évangélique baptiste où il y a une certaine suspicion implicite à l'égard des images ou de l'art dans la vie de l'Église (iconoclasme). Le deuxième conflit interne était simplement lié au fait d'être un chrétien dans le monde de l'art contemporain, dont le propos est ironique, élitiste et tourné vers lui-même.

Je voulais au contraire, comme croyant, créer quelque chose qui était vrai, qui connectait les différents aspects du monde ensemble plutôt que d'alimenter cette espèce d'aliénation par rapport à la réalité, à la culture, à l'histoire. J'y ai fait mon chemin tant bien que mal, mais j'ai réalisé à un certain moment que ce n'était pas ma place. Un jour, j'ai renoncé à l'art d'une certaine manière : j'ai détruit mes œuvres et fermé mon atelier. C'était une sorte de libération.

Tranquillement, j'ai découvert l'art traditionnel chrétien, les Pères de l'Église, l'architecture sacrée, la liturgie, notamment l'iconographie traditionnelle que l'Église a développée dans le premier millénaire de son histoire. Je suis tombé amoureux de ce langage ; j'y ai trouvé une manière de connecter les plus hautes réflexions sur les images et une façon de l'intégrer dans

mon quotidien, dans ma foi, dans la vie de l'Église. En raison de plusieurs détours trop longs à raconter ici, je suis finalement arrivé à devenir iconographe, sculpteur d'icônes.

Peux-tu expliquer davantage en quoi l'imagerie chrétienne traditionnelle a répondu pleinement à tes aspirations artistiques et spirituelles ?

J'ai toujours aimé la Bible et les histoires bibliques, puis une chose que j'ai découverte, c'est que ces histoires ne nous racontent pas seulement des moments importants ou ce qui est arrivé dans le passé, mais elles ont aussi un côté structurel, c'est-à-dire qu'elles sont comme une sorte de carte de la réalité avec laquelle on peut saisir la façon dont le monde se déploie.

Puis, c'est ce que j'ai trouvé dans l'iconographie : c'est une version visuelle de ce qu'il y a dans la Bible. Non seulement dans la manière dont les histoires sont représentées, mais aussi dans la façon dont les images sont construites en lien avec l'architecture dans les anciennes églises : les images sont situées à différents endroits dans l'espace sacré, il se crée donc une espèce de danse entre ces images, l'espace et les Écritures.

C'était la solution à mon problème d'aliénation par rapport à la culture contemporaine, ma foi et l'impossibilité de connecter les deux ensemble. Je trouvais tout d'un coup une vision du monde, une structure du monde dans laquelle je pouvais habiter. C'est lié aussi avec l'année liturgique, les marques de la temporalité, la marque de l'espace, tout ça est contenu dans le Christ à travers l'imagerie qui a été développée. Puis moi aussi, en tant qu'artiste, c'est une façon de participer au monde, d'entrer dans la grande danse cosmique du Christ et de faire mon travail au service de la communauté, de l'Église et de Dieu.

Comment se passe concrètement ton processus de production ?

Ce sont surtout des commandes et c'est une des joies de faire ce que je fais : c'est vraiment

différent de l'artiste contemporain ou romantique qui fait en fonction de son imagination ou de ce qui l'intéresse. Moi, on me demande de faire des scènes. C'est incroyable parce que, quand je fais une image, je sais déjà que je vais participer à la vie de quelqu'un ou d'une église.

Alors, ce n'est pas parce que ça me tente. De temps en temps, je vais faire des expérimentations ou travailler sur des sujets qui m'intéressent, mais 90 % de ce que je produis, ce sont des commandes qui viennent d'individus ou d'églises, et c'est le patron qui décide ce qu'il veut : s'il veut une image de la Nativité ou de tel saint parce que c'est son saint de baptême ou parce qu'il est important pour telle paroisse.

Est-ce que tu sens parfois que l'Esprit Saint te pousse à travailler sur telle scène ou tel saint ?

Disons que je ne le vis pas nécessairement comme ça. Je me mets au service de l'Église, du Christ. Ce n'est pas nécessairement une sorte d'inspiration personnelle. L'idée un peu charismatique d'être poussé par l'Esprit de faire telle chose, ce n'est pas vraiment le genre de parcours spirituel qui m'intéresse.

J'ai des moments de grâce, ça, c'est certain, surtout dans la fabrication de l'image, par exemple quand on révèle le visage du saint ou quand le visage du Christ nous apparaît. J'ai souvent des moments où je suis transporté et où j'ai l'impression que la limite entre les deux mondes est plus mince – si c'est la bonne manière de le décrire.

Ce n'est pas toujours le cas, malheureusement. On aimerait que ce soit plus souvent. On a tous nos vagues dans nos vies spirituelles. Il y a des moments où c'est plus sec. Mais c'est intéressant de voir comment Dieu nous utilise malgré nos fautes. J'ai eu des moments où des gens m'ont dit comment ils avaient été touchés par certaines de mes icônes, mais s'ils avaient su à travers quoi je passais quand je les ai conçues : je m'engueulais avec ma femme ou mes enfants m'énervaient, par



exemple. Peu importe nos épreuves ou nos errances spirituelles, parfois c'est drôle de voir que Dieu nous utilise malgré nos faiblesses.

C'est vrai par contre qu'il y a certaines images pour lesquelles j'ai un attachement particulier, qui ont une sorte de connexion spirituelle avec ma vie, certains saints avec lesquels j'ai une histoire personnelle, et si je vais faire une image sans commande, je vais avoir tendance à aller vers ces images ou bien d'autres que je n'ai jamais faites.

Est-ce que tu considères qu'il y a un espace de créativité, ou tout est-il déterminé à l'avance ?

Quand on aime le langage sacré, l'Écriture, les traditions de l'Église, on ne les vit pas comme des choses extérieures à nous. Pour moi, les

canons iconographiques, je ne les vis pas comme des limites extérieures ou des impositions. Au contraire, je les vois comme la vie elle-même qui jaillit en moi, c'est-à-dire comme quelque chose qui m'anime, qui me donne un feu.

L'idée de la créativité comme une sorte d'exploration de mes petites pensées et particularités, est une chose qui ne m'intéresse absolument pas. Dans la fabrication des images, c'est certain qu'il y a une variabilité, il y a une possibilité de faire certaines choses différemment, d'ajuster l'image pour mettre l'accent sur différents aspects de l'image (le nombre de saints dans l'image, par exemple), mais ces décisions sont soumises à la beauté, au Christ, au désir de faire briller cette image le plus possible. Elles ne sont pas du tout reliées à mon désir de créativité, de m'exprimer ou de faire quelque chose qui est individuel à moi.

L'idée de la créativité comme une sorte d'exploration de mes petites pensées et particularités est une chose qui ne m'intéresse absolument pas.

Je sais que ça peut être difficile à comprendre pour nous, les modernes. Nous avons été tellement séduits par ces idées d'expression de soi, mais c'est vraiment quelque chose dont je me suis détourné, pas avec animosité, mais avec une joie de participer à ces images qui m'ont été données par mes ancêtres, par les saints, les grands de la Tradition chrétienne.

Cette idée de l'expression de soi est un piège. Ce que je veux exprimer, c'est le Christ, c'est la communion d'amour qui existe dans l'Église. C'est certain qu'il va y avoir une partie de moi dans l'œuvre, ça va arriver malgré tout, c'est inévitable. Tu vas être capable d'identifier mes images, mes sculptures, mais ce n'est pas mon but, je ne mise pas là-dessus et je ne le considère pas.

Il y a un commencement dans la création. Comment est-ce que la Genèse fait écho dans ta vie d'artiste ?

La Genèse, surtout les deux ou trois premiers chapitres du livre, est vraiment l'une des choses que je préfère dans tout l'univers. Ce sont des textes qui contiennent des mystères qu'on ne peut jamais épuiser.

Quand on regarde la Bible comme une seule grande histoire, on voit l'image du Jardin au début qui revient à la fin dans l'Apocalypse; c'est vraiment comme un cheminement qui passe du jardin à la ville, la ville qui contient l'arbre et la source de la vie à l'intérieur, mais qui est aussi une sorte de récupération de tout ce qui est arrivé.

Dans les premiers chapitres de la Genèse, après la chute, on voit Caïn qui tue Abel, il s'éloigne du Jardin, et en s'éloignant, il crée la ville, les armes, la technologie, la musique, etc. Tout l'art est dans la lignée de Caïn. Tout l'art et toutes les activités humaines sont en fait une réaction à la chute. Il y a quelque chose de vraiment négatif. Mais quand tu arrives à la fin, dans l'Apocalypse, toute cette chute qui se manifeste dans cette création de compensation pour notre faiblesse, se protéger de la mort, etc., toutes ces choses sont glorifiées dans l'image de la nouvelle Jérusalem. Pour moi, méditer sur cette image du début jusqu'à la fin et comment la fin englobe le début puis le rend glorieux, tout ce que j'interprète (un film, les événements politiques, etc.) est toujours dans cette trame.

D'où l'idée, pour boucler la boucle, que l'art doit aussi être glorifié...

Exactement, on voit depuis le début que Dieu récupère tout, il est constamment en train de changer la mort en gloire. C'est ce qui est révélé sur la croix ultimement, mais qui se fait concrètement à travers toute l'histoire et l'œuvre humaines. ■

➕ www.pageaucarvings.com

Genèse d'une œuvre d'art



L'Évangile et l'art

Prêtre, évêque et pape, Jean-Paul II est toujours demeuré poète, acteur et créateur. Pour lui, si l'homme est créé à l'image de Dieu, l'artiste en tant que créateur est privilégié pour comprendre et toucher profondément ce que signifie être humain. Ce recueil rassemble des textes inédits d'une retraite prêchée à Cracovie par le futur pape à des artistes en 1962, ainsi que sa très belle *Lettre aux artistes*, publiée à Rome en 1999. Une ode à la vocation d'artiste et à la beauté comme splendeur de la vérité.

Jean-Paul II, *L'Évangile et l'art*, Salvator, 2012, 144 pages.



Du spirituel dans l'art et dans la peinture en particulier

Rédigé en 1910, alors que le peintre russe Kandinsky venait de terminer son premier tableau abstrait, ce traité a eu un retentissement majeur sur le développement de l'art moderne. Kandinsky y défend entre autres le droit de tout oser dans la création artistique, à la seule condition de respecter son « principe de nécessité intérieure », qui

consiste à substituer à la figuration et à l'imitation de la réalité extérieure du monde matériel une création pure et de nature spirituelle, qui ne procède que de la seule nécessité intérieure de l'artiste lui-même.

Wassily Kandinsky, *Du spirituel dans l'art et dans la peinture en particulier*, Gallimard, 1989 (1910), 216 pages.



La théologie au risque de la création artistique

Cet ouvrage collectif rassemble les contributions de 17 penseurs lors d'un grand colloque international et œcuménique tenu en 2017 sur les relations mutuelles entre l'art et la théologie. On y découvre par exemple l'articulation féconde entre la figure de l'oiseau telle qu'elle se manifeste dans les arts et la recherche théologique à propos de l'Esprit Saint, ou encore l'influence de la Réforme sur la création artistique en Occident.

Denis Hétiér et Jérôme Cottin, *La théologie au risque de la création artistique*, Cerf, 2018, 328 pages.



Le mystère de la création artistique

Le dramaturge, journaliste et biographe autrichien Stefan Zweig nous livre ce qu'il croit être le secret de la création artistique

à travers divers exemples puisés dans la peinture, la littérature et la musique. Fasciné par cette question, l'écrivain juif consacra une partie de son existence à collectionner des manuscrits, esquisses et premières ébauches d'œuvres célèbres, dans l'espoir d'en élucider le mystère, une collection perdue au moment de son exil forcé par la montée du nazisme en 1934.

Stefan Zweig, *Le mystère de la création artistique*, Pagine Arte, 2017, 64 pages.



La Genèse de la Genèse

Ce livre d'art ne propose rien de moins qu'une expérience spirituelle ! Méditez les onze premiers chapitres de la Genèse dans la nouvelle traduction de Marc-Alain Ouaknin et contemplez les œuvres d'arts abstraites de soixante-dix artistes modernes qui les accompagnent. Une aventure poétique et picturale qui vous fera découvrir l'actualité et l'universalité du récit de la création du monde, du jardin d'Éden, d'Adam et Ève, d'Abel et Caïn, du déluge, de la colombe ou encore de la tour de Babel.

Marc-Alain Ouaknin, *La Genèse de la Genèse*, Éditions Diane De Selliers, 2019, 369 pages.

NOUS SOMMES TOUJOURS DES COMMENÇANTS

« Par lui tout demeure en genèse,
Nos jours dans leur vieillissement
Se dressent
À leur éveil vers sa jeunesse,
Car il se lève à l'Orient. »

— Patrice de La Tour du Pin

Jacques Gauthier

jacques.gauthier@le-verbe.com

La prière est un élément constitutif de l'être humain. Présente dans les différentes civilisations, elle provoque une parole qui exprime les croyances et les désirs, souvent de manière poétique et symbolique. Elle révèle notre aspiration profonde à entrer en relation avec un être transcendant qu'on appelle Dieu.

DES PRIÈRES À LA PRIÈRE

Quelle a été la première prière de l'humanité ? Demande ou louange, personnelle ou communautaire, autour du feu ou au moment de la mort ? Nous ne le savons pas. Les prières traversent les siècles et les cultures qui les influencent. Elles retentissent dans l'immense cathédrale du temps et de l'espace.

Mais la prière n'a pas toujours besoin de paroles pour se dire, elle résonne aussi dans le silence. On passe des prières à « la » prière, des mots convenus au regard amoureux d'une présence intérieure. Telle est l'oraison, appelée aussi prière intérieure ou prière contemplative, qui se vit au lieu sans fond du cœur, où Dieu demeure.

Thérèse d'Avila parle de l'oraison comme d'un échange d'amitié, où l'on s'entretient seul à seul avec Dieu dont on se sait aimé. Il ne s'agit pas ici de penser beaucoup, précise-t-elle, mais de beaucoup aimer. Nous nous tournons vers le Père, le Fils ou l'Esprit, et nous prenons la décision de vivre un temps d'oraison chaque jour, quoi qu'il arrive. Je la commence toujours par un acte de foi : « Seigneur, tu es là, présent en moi. Que ma prière soit comme tu veux. Je te l'offre avec tout mon amour et ma confiance. »

Le but de l'oraison est l'union à Dieu, sans rechercher les belles pensées et les consolations. Les méthodes qui apaisent le corps, qui fixent l'esprit par un mot-prière peuvent nous rendre plus attentifs au

Seigneur, mais ce ne sont que des moyens. Même le silence et le recueillement ne sont pas des fins en soi, puisque Dieu est au-delà de toute pensée, de tout sentiment et de toute méthode. L'important est de vouloir orienter notre liberté vers le Seigneur en l'aimant, d'y rassembler tout notre être et de persévérer. Le Seigneur regarde plus l'intention de notre cœur que l'attention à son mystère, qui varie selon les jours.

L'INTENTION DU CŒUR

L'essentiel de l'oraison réside dans l'intention fondamentale du cœur de vouloir ce que Dieu veut, d'engager notre volonté à le prier en silence, malgré l'ennui et les sècheresses, le découragement et les distractions. Il ne s'agit pas de faire le vide, mais de communier au Christ dans la foi, en réponse à sa parole : « Comme le Père m'a aimé, moi aussi je vous ai aimés. Demeurez dans mon amour » (Jn 15,9). Jésus est le centre, l'unificateur, l'ami fidèle. Il prolonge en nous sa prière filiale au Père : « Notre Père... »

Nous sommes toujours des commençants dans cette étonnante aventure de l'oraison. Elle demeure en genèse au fond de nous, en gestation de l'Esprit, comme d'une œuvre d'art en devenir. Nous n'avons jamais fini de naître à l'amour du Christ. Sa lumière monte au plus secret de nos corps baptisés. ■

Jacques Gauthier a publié récemment aux Éditions Emmanuel et Novalis : *Devenir saint. En présence des anges. Thérèse de Lisieux, l'entrevue. Les défis de la soixantaine, nouvelle édition augmentée. Saint Charles de Foucauld, passionné de Dieu.* Vient de paraître aux éditions des Béatitudes : *Thérèse de Lisieux, parole d'espérance pour les familles.*

✚ jacquesgauthier.com.

TÉMOIGNAGE

Quitter l'islam pour le Christ

**LE PARCOURS
D'HASSAN**

Lamphone Phonevilay
lamphone.phonevilay@le-verbe.com

Son désir de devenir chrétien, Hassan le porte depuis l'Algérie, où il a vécu presque toute sa vie. Musulman depuis sa naissance, il a commencé depuis quelques années une quête spirituelle plus approfondie qui l'a progressivement amené à s'ouvrir au christianisme. Un parcours semé d'embûches, l'islam interdisant formellement aux musulmans de changer de religion. Dans certains pays, un tel « délit » est même passible de la peine de mort.

Durant notre entretien, Hassan tient à ce que je l'appelle Antoine¹. Trentenaire, il s'est installé au Québec en 2019 avec sa femme et ses enfants. Depuis qu'il a reçu le baptême et la confirmation à la Veillée pascale 2020, il tient à se faire appeler par son nom chrétien².

Lors du décès d'un parent il y a près de dix ans, Hassan éprouve un grand vide intérieur. Afin de pallier ce vide, il se met à lire plus assidument le Coran³.

Certains passages l'interrogent. «Je me suis demandé: comment un Dieu miséricordieux peut-il juger aussi rapidement? J'ai alors demandé à Dieu: "Est-ce vraiment toi qui as prononcé ces paroles et qui as dit de couper la main du voleur et de lapider la femme adultère?"»

Un soir, alors que sa prière se fait particulièrement intense, il supplie Dieu de lui montrer la voie à suivre: «"S'il te plait, montre-moi le vrai chemin! Si je suis dans le bon chemin avec l'islam, aide-moi!" J'ai beaucoup pleuré.» Il sent que Dieu a entendu sa prière: «C'est comme si Dieu me disait: "Ce n'est pas moi qui ai dit ces versets. Vous êtes mes enfants. Comment pourrais-je vous bruler en enfer avec toute cette miséricorde que j'ai?"»

Un songe « mystique »

Une nuit, il fait un songe inoubliable. «Dans un rêve, j'ai vu quelqu'un me donner un livre rouge. Cette expérience, je ne la raconte à personne, car les scientifiques aujourd'hui ne croient pas aux visions.» Plus tard, lors d'un voyage aux États-Unis, il rencontre des évangélistes de rue. L'un d'eux lui tend un livre... Hassan reconnaît l'homme et le livre rouge de son rêve! «J'ai alors pensé à la prière où j'avais demandé à Dieu de me montrer le chemin et je me suis dit que c'était peut-être ça, le chemin qu'il voulait me montrer.»

1. «Hassan» et «Antoine» sont des pseudonymes. Afin de protéger son identité, certains détails de son histoire ne seront pas divulgués ou ne seront évoqués que sommairement dans cet article. Par souci d'uniformité, nous utiliserons le pseudonyme «Hassan».

2. Dans le processus de formation des catéchumènes, conformément au Rituel de l'initiation chrétienne des adultes (RICA), il est effectivement possible pour les candidats qui le souhaitent de recevoir un nom chrétien.

3. L'islam considère que le Coran a été dicté par Dieu par l'entremise de l'ange Gabriel. Le texte coranique est donc perçu par les musulmans comme étant la parole de Dieu «mot à mot», sans erreur.



Ce livre, intitulé *Les versets de la Bible*, Hassan n'a toutefois pas pu en bénéficier longtemps: l'hôte musulman chez qui il résidait aux États-Unis, enragé à la vue de ce livre, le brule dans sa cour. Hassan demeure médusé: pourquoi la foi chrétienne dérange-t-elle tant ?

« Je me disais que les versets bibliques étaient sataniques »

À son retour en Algérie, son attrait pour la foi chrétienne grandit, mais Hassan n'est pas prêt à faire le grand saut. « Je voulais changer de religion, mais j'ai pensé aux problèmes que ça me causerait. » Il craint de perdre sa femme et ses enfants. Voyant dans son intérêt pour le christianisme une tentation, il tente de renouer avec ses racines religieuses musulmanes: « Je suis allé en voyage à La Mecque, le berceau de l'islam, pour renforcer ma foi, pour me débarrasser de toutes mes pensées de conversion. Je me disais que les versets bibliques étaient des versets sataniques. »

Toutefois, ce pèlerinage à La Mecque n'a pas les effets escomptés et amplifie plutôt sa critique de l'islam: « J'ai demandé à Dieu: "Pourquoi as-tu besoin que nous tournions autour de ces pierres? Pourquoi as-tu besoin que nous dépensions beaucoup d'argent pour venir ici?" (Voir l'encadré « **Le pèlerinage à La Mecque** ».) Après avoir demandé à Dieu de me montrer le bon chemin, les choses sont devenues de plus en plus claires à mes yeux, et j'ai commencé à être très critique envers l'islam. Surtout après ce que j'ai vu en Arabie saoudite: la pauvreté et l'esclavage. »

Son expérience en Arabie saoudite lui porte le coup de grâce: « Lorsque je suis revenu de La Mecque, au lieu d'avoir une foi musulmane renforcée, je l'ai perdue. Ça y est. C'est comme si quelqu'un m'arrachait la peau. C'était une période très difficile parce que j'ai grandi musulman. Je me demandais: "Est-ce que je veux vraiment quitter l'islam?" Mon cœur battait fort. J'étais comme un bébé à qui on retire le lait. »

« Devant ma famille, je faisais seulement semblant »

« À mon retour de La Mecque, j'ai cessé de faire les cinq prières et de faire le jeûne (voir l'encadré « **Les cinq piliers** »). Devant ma famille, je faisais seulement semblant. » Ne se sentant plus musulman et ne sachant pas à qui s'adresser, il décide de contacter par courriel un diocèse canadien afin de

Le pèlerinage à La Mecque

Le pèlerinage à La Mecque, qui fait partie des cinq piliers de l'islam et qui est obligatoire au moins une fois dans une vie pour les musulmans qui en ont les moyens, se caractérise notamment par le fait que les pèlerins doivent tourner sept fois autour de la Kaaba, un édifice qui, selon la tradition islamique, contiendrait une « pierre noire » datant de l'époque d'Adam et Ève. La Kaaba est considérée comme le lieu le plus sacré de la religion musulmane.

Les cinq piliers

Le pèlerinage à La Mecque, faire l'aumône, professer sa foi, prier cinq fois par jour et jeuner durant le ramadan sont les cinq piliers de l'islam, c'est-à-dire des cinq pratiques centrales de la foi musulmane.

poser ses questions sur la foi chrétienne. Plus il en apprend, plus son désir augmente.

Hassan accède à une Bible en langue arabe sur Internet et se sent interpellé par la figure de Jésus. « J'ai commencé à bien étudier la Bible. Mais c'est surtout la personnalité de Jésus qui m'a attiré. »

Par la suite, lors d'un voyage qu'il fait au Québec, il en profite pour entrer dans une église pour la première fois, chose qui lui était interdite en Algérie, les églises étant réservées aux étrangers et ne pouvant être fréquentées par les musulmans. Entrer dans une église est un désir qui germe dans son



**« Jamais je
n'aurais pensé
devoir recourir
à une banque
alimentaire
pour nourrir
mes enfants. »**

cœur depuis longtemps. Lorsqu'il le fait enfin, l'émotion est à son comble : ses larmes coulent abondamment.

Une fois revenu en Algérie, Hassan commet « l'imprudence » de confier à certains amis proches qu'il songe à devenir chrétien. Il commence alors à recevoir des menaces puis, un jour, sa maison est saccagée par des individus masqués. Voyant que sa sécurité et celle de sa famille sont menacées, en 2019, il prend la décision de s'envoler vers le Québec pour y demander l'asile. Il occupe maintenant un emploi à faible revenu. Sa femme est sans emploi. Leurs enfants, d'âge scolaire, fréquentent l'école primaire.

Sa décision de quitter l'Algérie constitue pour sa famille et lui une expérience de déclassement social et économique majeure :

« En Algérie, j'avais un bon travail, j'étais capable de soutenir seul ma famille. Maintenant, je travaille au salaire minimum. Ça suffit à peine pour payer le loyer. Jamais je n'aurais pensé devoir recourir à une banque alimentaire pour nourrir mes enfants. Mais je le fais ici au Canada. »

Le prix à payer

Son choix de devenir chrétien s'accompagne aussi d'un prix à payer sur le plan des relations humaines. Au Québec, il évite de fréquenter la communauté musulmane pour éviter les situations embarrassantes.

Un jour, un collègue musulman au travail est choqué de voir qu'il mange pendant le ramadan et ne lui adresse plus la parole depuis. Mais ce qui lui fait le plus mal, c'est de constater que sa conversion a des répercussions sur ses enfants. Car eux aussi, pendant le mois de ramadan, se font regarder de travers par des camarades de classe musulmans, si bien qu'un de ses fils demandera à ses parents de ne plus lui préparer de lunch. Se forçant à ne plus manger le midi, ce dernier revient affamé à la maison après l'école.

Une autre chose qu'Hassan trouve difficile est de devoir cacher à sa famille élargie, dont certains membres vivent au Canada, qu'il est devenu chrétien. «Présentement, je vis comme une double vie!» Cette double vie, Hassan la trouve de plus en plus lourde à assumer. Ce n'est pas tant qu'il craint pour sa vie qu'il veut éviter de devoir blesser les membres de sa famille élargie si ces derniers venaient à apprendre sa conversion.

Seuls son épouse et ses enfants savent qu'il est devenu chrétien. Son épouse, d'ailleurs, envisage également de commencer bientôt un parcours vers le baptême, elle qui a récemment avoué à Hassan avoir toujours aimé Jésus en secret, même à l'époque où elle était musulmane.

« C'est comme une nouvelle naissance »

Hassan a reçu le baptême et la confirmation à la Veillée pascale 2020. Comment s'est-il senti à ce moment-là? «J'ai ressenti une joie que je ne peux pas expliquer. Ce n'est pas une joie simple, mais une joie différente, divine. J'ai senti que j'étais près de Dieu. C'était comme une nouvelle naissance, comme si j'étais né de nouveau. J'avais de la joie dans le cœur, une joie merveilleuse.»

Malgré toutes les épreuves liées à sa conversion, Hassan n'a pas de regrets.

«Jamais je ne regretterai d'être devenu chrétien. Je n'ai jamais regretté de changer de religion. Le pays, le travail, ça oui, parfois, j'ai des regrets. Mais je pense alors à la parole de Jésus: "Celui qui a quitté à cause de moi son pays, sa famille, sa maison va recevoir la vie éternelle." Donc, si je vais recevoir la vie éternelle, ça veut dire que j'ai fait le bon choix. Ce n'est pas un problème pour moi de commencer une nouvelle vie si c'est pour Dieu.

«C'est ça qui me donne de la joie, malgré la souffrance.» ■

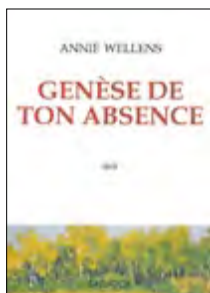
Genèse d'une relation à Dieu



La conversion d'un franc-maçon : comment Dieu m'a arraché aux ténèbres des loges

Né dans une famille anticléricale, Serge Abad-Gallardo a intégré la franc-maçonnerie par désir d'ascension sociale. Il a gravi les échelons jusqu'à atteindre le haut grade de Vénérable maître de cette société secrète. Puis le doute commence à s'installer dans son esprit à la suite de la découverte d'incohérences et de manigances financières dans l'organisation. Sa quête de vérité et son cheminement spirituel l'amènent à se convertir au catholicisme en 2012. Il trouve enfin la paix qu'il avait toujours désirée malgré le fait qu'il soit atteint d'une maladie incurable. Un témoignage de vie franc et fort qui nous fait passer des ténèbres à la lumière.

Serge Abad-Gallardo, *La conversion d'un franc-maçon : comment Dieu m'a arraché aux ténèbres des loges*, Artège, 2021, 256 pages.



Genèse de ton absence

Avec la foi, la mort peut être perçue autrement. Plus qu'une simple disparition, elle se

découvre comme l'ouverture à une absence. C'est sous cet angle lumineux qu'Annie Wellens nous raconte les sept derniers jours sur terre de son mari, le poète Serge Wellens, après des années de fragilité. Sans voyeurisme, on revit les derniers moments de tendresse du couple, où se mêlent larmes de joie et larmes de tristesse. À travers le quotidien de tous leurs derniers moments se révèle un cheminement spirituel qui fera certainement écho auprès de tous ceux qui ont déjà perdu un être cher.

Annie Wellens, *Genèse de ton absence*, Salvator, 2015, 160 pages.



Conversion

L'écrivain et critique littéraire français Romaric Sangars nous livre le récit autobiographique de sa conversion au catholicisme. Épris de poésie et de mystique, il est aux prises avec une crise existentielle dans sa soif d'absolu. « Si elle est poursuivie assez loin, l'aventure intérieure mène à l'une ou l'autre de ces trois issues : la folie, la conversion ou la mort. » Un témoignage contemporain qui saura rejoindre tous ceux qui sont déçus par le monde actuel et qui n'ont pas désespéré de trouver la réponse à l'énigme de la vie.

Romaric Sangars, *Conversion*, Éditions Léo Scheer, 2018, 180 pages.



Rencontrer le Christ

« Rencontrer le Christ » est une formule que l'on entend constamment dans les milieux d'Église. On fait de la réalité qu'elle recouvre, non sans raison, le cœur de la vie de foi.

Mais à y regarder de plus près, l'expression fait sourciller : on ne peut certes pas prétendre rencontrer Dieu comme on rencontre des gens dans la rue. Qu'entend-on alors par « rencontrer » ?

Le présent collectif regroupe les textes d'évêques, de religieux, de laïques québécois [NDLR dont notre journaliste Sarah-Christine Bourihane] qui proposent une partie de la réponse, à la lumière de leur expérience personnelle. Certains ont vécu cette rencontre comme un événement éblouissant et décisif ; d'autres témoignent plutôt de son caractère diffus et progressif, difficile à cerner. (Présentation de l'éditeur)

Rencontrer le Christ, Novalis, 2021, 104 pages.

ENTRETIEN

REMONTER À LA SOURCE

Sarah-Christine Bourihane
sarah-christine.bourihane@le-verbe.com

Alexia Vidot



Photo : Stéphane Grangier

Alexia Vidot est l'auteur de *Comme des cœurs brûlants*, sorti au printemps 2021 aux éditions Artège et Novalis. Elle y partage le récit de sa conversion fulgurante en plus de dresser le portrait rafraichissant de sept contemporains aussi foudroyés par l'amour de Dieu. Qu'est-ce que son expérience comme auteure, journaliste et chrétienne convaincue peut nous apprendre sur la genèse de la relation à Dieu ?

Pourquoi avez-vous écrit un livre sur le sujet de la conversion ?

Tout simplement parce que c'est une expérience que j'ai faite il y a 14 ans maintenant et que je continue à vivre chaque jour. Car la conversion, c'est-à-dire le choc de la rencontre avec Dieu, est le point de départ, et non d'arrivée, d'une aventure humaine et spirituelle jamais achevée. Et c'est de cela, de ce chemin de liberté, que j'ai voulu témoigner dans mon livre. La force du témoignage tient au fait que l'on se place sur le terrain du vécu, du partage d'expérience, et non pas de la morale ou de l'argumentaire. Il me semble nécessaire aujourd'hui de parler sous cet angle de la foi, cette réalité que nos contemporains ont tant mal à appréhender. D'en parler avec la même simplicité dont fit preuve Bernadette de Lourdes : « Je ne suis pas chargée de vous le faire croire. Je suis chargée de vous le dire. » Les mots seront toujours trop petits pour restituer le mystère d'un Dieu qui fait irruption dans une vie, mais il nous incombe d'annoncer cet Amour dont le monde a soif.

Trouvez-vous des points communs aux récits de conversions que vous recueillez ?

Il y a autant de chemins vers Dieu qu'il y a d'êtres humains, rappelle Benoît XVI. Les sept itinéraires que je retrace dans mon livre sont ainsi absolument uniques. Par exemple, le Japonais Takashi Nagaï, alors étudiant en médecine, athée convaincu car acquis au matérialisme scientiste, commence un chemin de foi quand, dans le regard de sa mère à l'agonie, il a l'intuition de l'existence de l'âme, de l'éternité, de Dieu. Pour la caricaturiste Marcelle Gallois, c'est par la beauté de la liturgie. Quant au rwandais Cyprien Rugamba, il doit sa conversion à la prière et à la fidélité sans faille de son épouse Daphrose.

Aucune conversion ne ressemble à une autre, mais chacune s'opère lorsque l'homme se découvre infiniment aimé et aimable, malgré tout. Lorsqu'il prend conscience de l'amour singulier et personnel de Dieu pour lui. « À l'origine du fait d'être chrétien, il n'y a pas une décision éthique ou une grande idée, mais la rencontre avec un événement, avec une Personne », dit encore Benoît XVI.

Quand j'ai demandé le baptême à l'âge de 20 ans, je n'ai pas signé au bas d'une longue liste de préceptes et d'interdits, de droits et de devoirs. J'ai bien plutôt choisi de m'engager dans une relation sérieuse avec Dieu, l'Amour en Personne qui s'était révélé à moi, personnellement.

Selon vous, quelles sont les conditions pour faire une rencontre avec Dieu ou, à l'inverse, qu'est-ce qui l'en empêche ?

Ici, je vais surtout parler de mon histoire. À 20 ans, j'étais une parfaite enfant de mon siècle, jalouse de ma « liberté » et centrée sur mon petit moi que je voulais émancipé. Je n'étais pas dans une recherche de sens ni de spiritualité, et pourtant, le Seigneur m'a saisie. Dieu est plus fort que tous nos endurcissements.

En revanche, j'avais besoin de silence, de m'extraire de la jungle de notre société hyperconnectée. Je suis donc partie dans un monastère. Et c'est par le silence que le Seigneur est venu, c'est par cette petite brèche qu'il a pu s'engouffrer dans mon cœur.

« Voici je me tiens à la porte et je frappe. Si quelqu'un entend ma voix et m'ouvre la porte, j'entrerai chez lui » (Ap 3,20). Dieu frappe depuis des siècles à la porte de la liberté humaine. S'il n'entre pas, c'est que nous n'avons pas encore entendu sa voix ou que nous refusons de lui ouvrir. Lui continue à frapper discrètement, fidèlement.

De quoi la relation à Dieu nous libère-t-elle profondément, à quoi nous fait-elle naître ou mourir ?

Elle nous fait mourir à nos idéaux, à nos idoles, à nos idées fausses sur nous-mêmes, sur le monde et sur Dieu. Elle nous libère de tout ce qui nous empêche d'être vraiment nous-mêmes et de retrouver notre vrai visage.

Grégoire de Naziance, théologien du 4^e siècle, disait : « Ne restons pas ce que nous sommes, devenons qui nous étions. » Qui nous étions dans le cœur de Dieu, qui nous a créés de toute éternité.

Une conversion passe-t-elle toujours par une médiation ?

Au départ, je pensais que Dieu m'était tombé dessus, comme de nulle part. Puis, j'ai compris que ma conversion avait été le fruit d'un long travail souterrain de la grâce. Mes parents m'ont aimée d'un amour sincère, ils m'ont transmis de belles valeurs, et rien que cela, c'est déjà un terreau favorable à une rencontre avec le Christ.

Dans l'histoire sainte, qui est la nôtre aussi, Dieu utilise toujours des médiations. Au premier rang, pour moi, se tient Marie. Nous sommes tous appelés à être des témoins de l'amour pour les autres. La foi se propage par attraction, par osmose.

Comme des cœurs brûlants a reçu une bonne critique dans la presse généraliste. Est-ce que vous avez fait le pari que les témoignages de foi intéresseraient le monde séculier ?

Ce fut une belle surprise ! La crise du Covid n'y est pas pour rien, me semble-t-il. Nombre de nos contemporains ont fait l'expérience d'un manque, d'une soif, d'un sentiment de perte que rien ne pouvait combler. La réalité ne se limite pas à ce que l'on voit, et notre âme a autant besoin d'être nourrie que notre corps.

Mon espoir, c'est que les non-croyants – mais aussi les chrétiens endormis ou de façade – aient le courage d'une certaine profondeur. Qu'ils n'aient pas peur de descendre dans leur cœur profond pour écouter cette inquiétude métaphysique et religieuse qui sommeille en chacun et que notre société essaie d'étouffer. Dans son essai *La France contre les robots*, Bernanos accusait la civilisation moderne « d'être une conspiration universelle contre toute espèce de vie intérieure ». Le temps est résolument venu de déjouer cette conspiration en commençant, peut-être, par s'émerveiller comme des enfants devant le mystère de la vie. ■



Alexia Vidot est journaliste française au magazine chrétien *La Vie*, responsable du cahier *Les Essentiels*, qui retrace l'itinéraire spirituel de témoins de la foi. Aussi auteure, elle a publié deux ouvrages sur Maximilien Kolbe en plus de son récent livre *Comme des cœurs brûlants*.

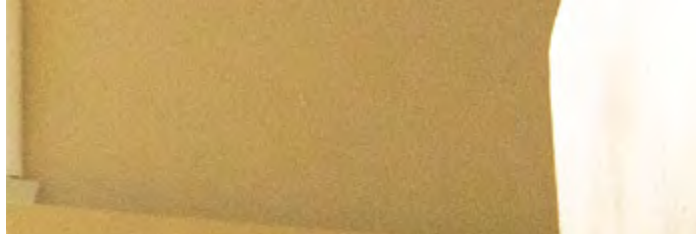
DE GÉNÉRATION EN RÉGÉNÉRATION

TÉMOIGNAGE

Sarah-Christine Bourihane

sarah-christine.bourihane@le-verbe.com





La rencontre avec Dieu relève d'un mystère: les mots peinent à décrire la relation avec plus grand que soi. Pour certains, c'est un point de bascule qui fait chavirer l'existence. Pour d'autres, elle se déroule subrepticement dans une lente maturation. Mais chacun, avec le recul, perçoit en filigrane un Dieu qui n'avait cessé de l'attirer. Toujours, la voie semblait tracée d'avance, pavée par le témoignage d'autres croyants. Jonathan, Youna et Philippe, chercheurs de Dieu dans un monde sans Dieu, racontent l'inédit du commencement de la foi dans leur vie.

YOUNA

«C'était tout ou rien!»

«J'ai été baptisée en 2016. Ça sort d'où, ça?» me dit tout de suite Youna (photo) avec le sourire.

En effet, la jeune philosophe et mère de 30 ans ne se destinait pas à devenir catholique. Ses parents voulaient la laisser choisir sa spiritualité, adviennne que pourra. Cohérents avec eux-mêmes, dans le vent de la Révolution tranquille, ils refusaient de suivre le clergé.

Avant de faire son certificat sur les œuvres marquantes de la culture occidentale, Youna n'avait jamais ouvert une Bible. L'étude de cette œuvre littéraire était au programme. Les Évangiles et plusieurs livres de l'Ancien Testament étaient lus dans leur intégralité.

«Parmi les auteurs plus anciens et contemporains, la Bible est l'œuvre que j'ai le plus appréciée. Sur le plan culturel, ça me faisait reconnecter avec mes racines chrétiennes. Mais je considérais le christianisme à la manière de Nietzsche: une religion pour les faibles. Je regardais ça un peu de haut.»

QUAND DÉRAPENT LES PLANS

Entamant un nouveau programme, cette fois en philosophie, Youna se dit plus soucieuse de mener une brillante carrière que de chercher la vérité. «J'étais très angoissée par le fait de me placer dans le monde de la philosophie pour enseigner. J'étais en quête de bonnes notes et de bourses. Par carriérisme, je savais que c'était bon de faire une session à l'étranger.»

Dès son envol pour un séjour à l'Institut catholique de Paris, «c'est là que tout part en vrille». Assise à côté de celui qui deviendra son époux, elle discute passionnément durant tout le trajet d'avion. «Olivier était aussi en philosophie. On était inscrits aux mêmes cours. Mais je fréquentais un autre garçon à l'époque. Je pensais aller

en appartement avec quatre autres gars et qu'il n'y aurait aucun problème.»

Un logement spacieux les attend, avec vue sur l'église néogothique du quartier. Ses portes sont toujours ouvertes et le son du carillon ne passe pas inaperçu. Les colocataires ne doutent pas qu'ils seront bientôt attirés à y entrer. «Kevin n'avait pas du tout la foi, Maxime était du genre bouddhiste avec de gros tatouages de cobras. Ça a été un bouillonnement. Nos conversions ont commencé là.»

EXPÉRIENCE D'HUMILITÉ

«Nous avons trois cours avec une jeune professeure très croyante qui allait à la messe tous les jours. Dans les cours que j'avais reçus auparavant, il y avait les Anciens ou les Modernes, mais le passage entre les deux, c'est comme si ça n'existait pas, ça refaisait les ponts qui me manquaient. C'était la première fois que je lisais saint Thomas d'Aquin.»

Assister aux cours d'une professeure qu'elle juge brillante et qui affiche sa foi sans complexe lui fait vivre une expérience d'humilité intellectuelle. Elle réalise qu'elle s'est coupée d'un pan de l'histoire de la pensée, sous prétexte d'un préjugé défavorable. Elle découvre de grands génies croyants. La foi et la raison sont conciliables.

Son expérience d'humilité intellectuelle se transforme rapidement en expérience personnelle. «J'étais avec un autre copain et il se passait visiblement quelque chose avec Olivier. Je l'avais déjà trompé deux fois. Là c'était une troisième fois. Ce que j'avais lu sur le péché – le mal que je ne veux pas faire et que je connais être le mal –, je voyais que ce n'était pas juste pour les autres, finalement. J'ai commencé à comprendre que j'avais besoin d'être sauvée.»

VIE FÉCONDE

Comme philosophe, Youna est frappée par le désir de l'éternité. Soit ce désir est absurde et nous sommes mal faits, soit il correspond à quelque chose de bien réel et aspire à être comblé. Youna

choisit la deuxième option. Une option qui se consolide de plus en plus.

À son retour au Québec, elle côtoie la communauté du Chemin néocatéchuménal. Les familles nombreuses qu'elle rencontre l'interrogent. «Il y avait quelque chose de l'ordre soit de la folie, soit de la sainteté. C'était l'un ou l'autre. Mes parents n'étaient pas mariés, mais je savais que, s'il existait un vrai amour, il y avait un don total. Quelque chose en moi aspirait à cela.»

À son baptême, Youna pense à son grand-père, un homme très croyant. «Je n'ai presque pas connu mon grand-père. Quand j'ai été baptisée, c'est comme si je sentais que je m'enracinais, que je revenais à la maison. J'avais senti que j'avais été artificiellement déconnectée de la foi par une génération, je refaisais un pont. Et mon père a mis le manteau chic de mon grand-père pour la célébration. À notre mariage quelques mois plus tard, mon oncle m'a donné une petite icône appartenant à mon grand-père.»

Un clin d'œil qui montre à Youna qu'elle est précédée, et elle souhaite aussi le transmettre à ses enfants à son tour.

JONATHAN

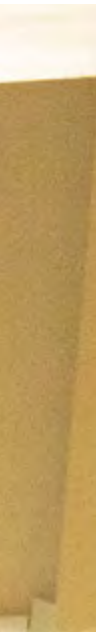
«Quand je suis sorti
de mon abri,
j'étais catholique.»

Je rencontre Jonathan à L'Ancienne-Lorette, là où il a grandi. «Ici, on trouve le premier sanctuaire dédié à Notre-Dame de Lorette. À l'époque de ma conversion, j'ai lu la vie des missionnaires et ça m'a bouleversé. Avec la foi, ça prenait un autre sens. Mais à 16 ans, j'étais athée. Quand je voyais une église, c'était comme voir un supermarché. Maintenant, j'y reviens prier.»

Les parents de Jonathan se sont rencontrés dans le syndicalisme. En bons marxistes, ils décident

de ne pas le baptiser, ayant eux-mêmes rejeté la foi. Jonathan se souvient toutefois de l'influence marquante de ses grands-parents dans son cheminement: «La générosité et l'accueil qu'il y avait dans leur maison... c'était très clair que leur amour venait de Jésus.»

Inscrit tout de même au cours d'enseignement religieux, Jonathan demande le baptême à 9 ans. Même s'il en garde un bon souvenir, l'adolescence l'emmène ailleurs. Le sport, la guitare, les partys et Internet naissant l'occupent pleinement. La spiritualité ne fait plus partie du décor.



« Ces jours-là,
après des années
déceptions devant
ce que la société
offre comme vision
du bonheur, j'ai
été frappé par
l'amour de Jésus,
simplement. »

DE NIETZSCHE AUX MAYAS

«Vers la fin du secondaire, je commence à lire des philosophes comme Nietzsche et Camus. Je me demande pourquoi je fais tout ce que je fais. Quand j'arrive au cégep, ces questions prennent de l'ampleur, au point où je ne dors plus. Je vais dans la bibliothèque lire durant des heures pour comprendre quelle est ma place dans le cosmos.»

Parallèlement à sa quête, il s'implique dans le comité mobilisation de son école. Abolir le capitalisme, lutter contre la zone de libre-échange des Amériques, organiser des universités populaires, faire des midis-conférences: Jonathan milite avec acharnement pour défendre les droits bafoués.

Alors athée, jugeant l'Église comme archaïque, il s'ouvre pourtant de plus en plus à la dimension spirituelle de l'être humain. «J'ai commencé à lire le livre de Carl Gustav Jung *L'homme à la découverte de son âme*. Tu trouves que le matérialisme, c'est mauvais et tu vois ce livre qui est une porte ouverte sur la spiritualité. Jung était la figure du rejet de l'institution, de l'exaltation de l'expérience spirituelle personnelle. Je suis parti au Guatemala, je faisais des recherches sur les Mayas et les Aztèques, leurs pensées, leur symbolisme, l'astrologie, j'observais les pyramides et je faisais des liens avec tout.»

LA COMMUNE

À son retour, Jonathan part vivre en autarcie avec des amis à L'Anse-Saint-Jean, jadis un carrefour de spiritualité important. Élevage de cochons, construction d'un caveau à l'ancienne, *jam* de musique le soir, joints à profusion. «J'étais présent, mais je m'isolais seul dans la forêt pour méditer sur ma respiration. J'étais bouleversé intérieurement. Mes lectures me troublaient. L'hiver venu, on s'est loué une maison au village. Le Seigneur m'y attendait au détour.»

Un soir, son amoureuse de longue date le quitte pour un de ses bons amis qui vit dans la même maison. Jonathan est placé devant sa vie: il n'a pas d'argent, est loin de sa famille, se sent perdu. Spontanément, il se met à genoux, dessine une croix. Dans les derniers mois, il avait réfléchi à la figure de Jésus.

«Dans toutes ses œuvres, Jung parle du Christ. Le Christ dont il parle n'est pas le fils de Dieu fait homme, mais l'archétype de la réalisation de ta personne. J'en avais beaucoup entendu parler, mais je n'avais jamais pris le temps de lire un évangile.»

LE QUINZHEE

Puisqu'il n'a plus rien à perdre, il fait ses bagages et part se construire un quinzhee, un immense abri de neige en forme d'iglou. Seul face à lui-même, il commence à prier Dieu. Dans son sac, il trouve l'Évangile qu'il dévore à la lueur de sa bougie.

«Ce n'était pas la parole de Dieu utilisée dans telle psychologie ou telle philosophie. C'était l'histoire

de Jésus qui pardonne, qui relève, qui guérit un paralytique, qui ressuscite Lazare, qui est crucifié et qui meurt. J'étais bouleversé.

«Ces jours-là, dans mon abri, après une rupture, des années de recherche sur le sens de la vie, le désir de justice, la déception devant ce que la société offre comme vision du bonheur, j'avais de fortes réponses venant de la bouche de Jésus lui-même. J'ai été frappé par son amour simplement, son pardon.»

«J'ai commencé à demander pardon pour le mal que j'avais fait aux autres et à moi-même. J'ai pardonné à mon ex-copine. La rancune et la colère quittaient mon cœur. Quand je suis sorti de cet abri, je me suis dit disciple de Jésus et je voulais le suivre.»

PHILIPPE

«Je n'ai jamais pas cru.»

«La conversion est rarement quelque chose d'individuel. Quand tu lis le Nouveau Testament, tu vois que ça se transmet de génération en génération. Moi, j'ai grandi dans une famille chrétienne», me partage d'emblée Philippe, 27 ans.

Fervents catholiques, ses parents se sont rencontrés au Liban dans une communauté charismatique comptant une dizaine de milliers de membres dans le monde. Son père a été témoin de l'extraordinaire croissance de ce groupe : il avait fait partie des douze premiers membres dans les années 1960.

Frappés par la guerre civile, ses parents choisissent de quitter le Liban dans les années 1980. Arrivés au Canada, leurs convictions demeurent fortes, mais la situation spirituelle est tout autre. Un sondage sur le christianisme en Amérique du Nord révèle que leur ville d'accueil, Laval, présente le plus bas taux de pratique religieuse.

ÉLAN COMMUNAUTAIRE

Malgré tout, ses parents souhaitent transmettre à leurs cinq enfants ce qui les fait vivre. «Quand ils se sont mariés, mes parents ont confié la future

famille à Dieu. Il y avait un but divin dans leur relation, ils voulaient créer quelque chose qui n'était pas juste pour eux, mais pour Dieu lui-même.»

La prière en famille est incontournable : rite dominical, chapelet le soir, soirée de prière charismatique occasionnelle et une porte toujours grande ouverte.

«Quand mes parents entraient dans l'église, ils allaient vers les personnes seules. Il n'était pas étonnant de les revoir 30 minutes plus tard dans notre salon avec une tasse de café. C'était comme ça chaque semaine. La famille était importante, mais on n'était pas le centre du monde. Il y avait une mission évangélique familiale au-dessus de tout.»

TÉMOIN LUI AUSSI

Cette vision du monde communautaire chrétien n'est pas la norme pour un Lavallois des années 2000. Philippe se heurte à la différence d'autrui, sans rester indifférent au témoignage de ses parents et à ses lectures bibliques. «Soit c'est une révolution, Jésus est important et ce qu'il a fait est fantastique ; soit c'est un genre de mirage que je vis avec ma famille. Mais est-ce que j'ai une relation avec Dieu ? Je ne le sais pas encore. J'ai envie de jouer dehors au hockey. J'ai 10 ans.»

Comme tous les ans, Philippe participe à une retraite dans la communauté d'appartenance de ses parents aux États-Unis. Mais à 13 ans, quelque chose de nouveau se produit lorsqu'il participe à une prière de groupe pour lui. «Il y a quelque chose de non humain qui s'est passé. Ce n'était ni émotif ni intellectuel. Une certitude que Dieu existe. Et une paix, parce que ce qu'on te dit depuis que tu es enfant, ça fait sens pour toi.»

À son retour, la grâce reçue s'enracine. Un livre du même nom qu'une chanson de son groupe rock préféré attire son attention. On y parle des 40 martyrs de Sébaste. Il est touché.

«C'est une histoire où une fraternité vit ensemble le sacrifice pour Dieu. Cette histoire-là m'a particulièrement marqué, moi qui ai vécu dans une famille où la mort n'était pas taboue, à cause de mon frère décédé avant moi. J'ai senti que le Seigneur me disait : "Je suis mort pour toi ; maintenant, est-ce que tu veux faire un petit sacrifice pour moi ?" Et dans les mois qui ont suivi, j'ai accepté de donner ma vie au Seigneur.» ■



PAS DE PHOTOCOPIES : DES ORIGINAUX !

Catherine Aubin

catherine.aubin@le-verbe.com

« Je sais d'où je viens, et je me le rappelle souvent », me confie cette jeune stagiaire à qui je demandais de me dire son secret quant à sa délicate serviabilité pour chaque tâche demandée dans la rédaction du journal.

Savoir et reconnaître le lieu de son origine, tant sur le plan familial, professionnel, culturel, mais surtout existentiel et spirituel, est signe de grande humilité et de maturité humaine. Revenir souvent et nous souvenir du lieu de notre origine, c'est retourner dans notre mémoire vive pour y reconnaître que nous sommes précédés et que nous ne tirons pas de nous-mêmes l'existence. Cultiver et travailler la mémoire permet d'accueillir et de confronter notre quotidien pour y découvrir la profondeur insoupçonnée du mystère de notre existence.

TOUS IRREMPLAÇABLES

Car nous sommes des êtres humains uniques, spécifiques et irremplaçables. L'enfant qui vient au monde reçoit une empreinte originale que personne d'autre avant lui et après lui ne portera.

« Nous naissons tous originaux, mais trop de personnes meurent comme des photocopies », disait Carlo Acutis. Ce jeune Italien mort en 2006 à l'âge de 15 ans a été traversé de façon fulgurante par l'amour de Jésus à la manière d'un rayon laser. Dès l'âge de 7 ans, il allait à la messe chaque jour, seul, sans ses parents, quasiment incroyants à

l'époque. En 2004, il met en ligne un site Internet sur les miracles eucharistiques, qui deviendra plus tard une exposition présentée en des milliers d'endroits différents.

S'interroger sur son origine comme cette jeune stagiaire, ou répondre à sa vocation propre comme Carlo Acutis conduit à se déployer et à s'ouvrir à toutes ses potentialités cachées et sacrées. C'est chaque fois un acte de création et de récréation. Cet agir dynamique et vivant s'opère dans l'engagement et dans la traversée de multiples ruptures, échecs et séparations. Car vivre en conformité à son appel est un acte de séparation. Cela se retrouve dans le geste créateur de Dieu au livre de la Genèse (Gn 1) lorsqu'il sépare les éléments et les astres, les vivants selon leur ordre végétal, animal et humain. Le Dieu Créateur sépare pour faire advenir la vie. Cette séparation est de l'ordre d'une mise en ordre, d'un tri et d'un choix pour une harmonie lumineuse qui engendre la croissance et la fécondité.

COMME L'ARGILE

Pour advenir à ce que nous sommes, il est vital de sortir de la confusion intérieure, du chaos des pensées ou du désordre des sollicitations. Le travail du potier en est l'image concrète : de même que l'artisan ôte, enlève et modèle l'argile de sa poterie pour en faire un objet unique, de même nous aussi, nous sommes pour ainsi dire travaillés, façonnés et recréés

par les événements, les rencontres et les épreuves.

Or, souvent, c'est au milieu de nos complexités et de nos résistances que le moment favorable advient pour enfin saisir cette Parole créatrice : « Que la Lumière soit. » Grâce à cette Lumière, source de la mission unique dont nous sommes dépositaires, chacun peut affirmer avec assurance : « Je suis exactement là où Dieu veut que je sois, à accomplir ce que lui veut, avec ce que je suis dans mes ombres et mes lumières, pour mon bien, celui des autres et le sien. » ■



ENTREVUE

Dire ou médire Dieu

Simon Lessard

simon.lessard@le-verbe.com

Photos de Judith Renaud

«Au commencement était la Parole» (Jean 1). Dieu est Parole et crée toute chose par celle-ci. Mais nous, pouvons-nous parler de la Parole divine par nos pauvres paroles humaines? Comment notre langage peut-il nous aider (ou nous contrarier) dans notre désir de communiquer Dieu? Patrick Duffley, professeur de linguistique à l'Université Laval (Québec), s'intéresse depuis des années à ces questions au carrefour des sciences du langage, de la philosophie et de la théologie. Nous l'avons rencontré pour échanger quelques mots sur celui que saint Grégoire de Nazianze nommait «l'au-delà de tout».

Bien des mystiques ont dit de Dieu qu'il dépassait tout ce que l'on pouvait dire de lui. Est-ce à dire qu'il est indicible et que tous les discours théologiques sont à jeter aux poubelles?

Je ne suis pas d'accord pour dire que Dieu est indicible. Il n'est pas parfaitement dicible certes, mais ce n'est pas une négation absolue. Il y a une analogie entre Dieu et ses créatures. Comme cause créatrice, il se reflète nécessairement dans ses créatures. On est donc capable de capter une certaine partie de ce qu'il est et de l'exprimer.

Avez-vous un exemple?

Je pense spontanément à la découverte de l'ADN. On voit que la vie est fondée sur de l'information, à tel point que les scientifiques sont en train d'étudier s'ils ne pourraient pas utiliser l'ADN pour stocker de l'information qui se trouve sur nos ordinateurs. Il faudrait que ce soit dans des tissus vivants, mais il semblerait qu'on pourrait mettre toutes les données des serveurs du monde entier dans la caisse d'un *pick-up* si c'était codé en ADN. C'est tellement puissant comme moyen de codage!

Or, la seule origine connue de l'information, c'est l'intelligence. Donc, à partir de la connaissance du réel, on peut arriver à la conclusion qu'il y a une intelligence suprême à l'origine de cette information extrêmement complexe qu'on retrouve dans l'ADN, et ainsi connaître quelque chose de Dieu.

On peut donc dire que Dieu est intelligent, si je vous suis bien.

Exact. Et ce, même s'il est vrai que son intelligence est infiniment supérieure à notre pauvre intelligence humaine à laquelle on la compare. Car il y a quelque chose de semblable entre les deux. C'est pour ça que le langage humain peut exprimer quelque chose de ce que Dieu est, même si c'est loin d'exprimer totalement tout ce qu'il est.

C'est une connaissance somme toute très limitée.

Je pense à une image. Imaginez que vous êtes dans une pièce complètement noire, mais avec une petite bougie. Est-ce que vous préféreriez être dans une pièce avec une seule pointe de lumière ou dans l'obscurité totale? Il ne faut pas mépriser cette petite lumière, mais au contraire la chérir et en profiter au maximum.

Aristote a dit que la plus petite connaissance au sujet d'une personne aimée vaut mieux que toutes les connaissances sur l'univers physique. Et cela vaut bien plus encore pour la connaissance des personnes divines!

«Même si nous atteignons fort peu les êtres éternels, les connaître nous réjouit pourtant davantage, à cause de leur noblesse, que de connaître tout ce qui nous entoure, comme le peu qu'on s'adonne à entrevoir des êtres qu'on aime nous réjouit davantage que de voir avec exactitude n'importe quels autres, aussi grands et nombreux soient-ils» (Aristote, *Les parties des animaux* 1, 5, 644).

Pour connaître Dieu, nous avons aussi accès aux Saintes Écritures, où il se révèle lui-même. Mais encore faut-il savoir les lire! Sans interprétation, on risque de tomber dans le fanatisme, mais en interprétant, ne risque-t-on pas de sombrer dans le relativisme?

Non, sauf si chacun se croit également autorisé à interpréter. L'interprétation a pour but d'arriver à l'intention de communication du locuteur. Quand vous m'écoutez, vous ne voulez pas arriver à comprendre n'importe quoi. Vous cherchez à comprendre mon intention.

C'est pour ça qu'on a besoin de l'Église pour guider les traductions des Écritures saintes. Un catholique devrait toujours vérifier la traduction de la Bible qu'il lit pour être sûr que ça correspond à l'intention du locuteur divin. Les exégètes et les théologiens ont certes leur rôle à jouer, mais en fin de compte,

c'est le Magistère guidé par le Saint-Esprit qui détient l'autorité ultime d'interprétation.

Puisque les mots acceptent diverses significations, devons-nous conclure que l'interprétation de la Bible est subjective ?

Il y a une part de subjectivité, sans nier toutefois l'objectivité. Il faut tenir compte du fait que Dieu a laissé une ouverture dans la Bible. Ce n'est pas un manuel d'électronique. Il y a plusieurs interprétations possibles et vraies. On distingue traditionnellement quatre sens des Écritures : littéral, analogique, mystique et spirituel. On peut toujours découvrir de nouvelles choses. Cela reflète la nature de la communication humaine, où il y a toujours de l'implicite.

Cela fait aussi partie de la nature des textes qui ont un caractère littéraire. Cette ouverture les rend intelligents et intéressants. Il y a des choses que tout le monde capte, mais il y a en plus des choses que seules certaines personnes vont capter. L'attrait de la littérature vient justement de cette pluralité d'interprétations possibles, même s'il y a des choses très claires dont on ne peut pas discuter. On ne peut pas dire, par exemple, que Macbeth n'est pas mort dans la pièce de Shakespeare.

Le sens des mots peut aussi varier selon les cultures et les époques. Par exemple, le mot « miséricorde », très populaire aujourd'hui, évoquait au 19^e siècle une forme péjorative de pitié condescendante. Si le sens des mots est relatif, est-ce que l'interprétation de la parole de Dieu est, elle aussi, relative ?

L'objection est intéressante, mais la réponse est non. Oui, la langue évolue. Oui, le mot « miséricorde » ne veut pas dire la même chose aujourd'hui. On change donc parfois les mots justement parce que le message, lui, ne change pas. L'intention de Dieu ne change jamais, mais les moyens de l'exprimer sont changeants. Et c'est pour ça que l'Église actualise les traductions de la Bible.

Je pense au mot « prosélytisme ». Aujourd'hui, c'est négatif, mais à l'époque des premiers chrétiens, les prosélytes, c'étaient tout simplement des convertis au judaïsme (cf. Mt 23,15 ; Jn 12,20 ; Ac 2,10 ; 6,5 ; 13,43). Il n'y avait pas de connotation négative. Aujourd'hui, il convient moins d'utiliser ce mot ; on le remplace alors par un autre comme « converti ». Parfois, c'est l'inverse aussi : un mot est aujourd'hui positif, alors qu'il ne l'était pas avant. « Il disperse les superbes », lit-on dans le *Magnificat* de Marie (Lc 1,51). « Superbe », ça veut dire « très beau ou bon » de nos jours, alors que ça voulait dire « orgueilleux » à l'époque. Même chose avec « formidable », qui autrefois voulait dire « terrifiant » et aujourd'hui « admirable ».

Voilà pourquoi la tradition se doit d'être toujours vivante. Mais parce que le véhicule est relatif, cela ne veut pas dire que le

message de Dieu, lui, est relatif. Les gens qui disent ça sont des prisonniers du texte. Ils pensent que le texte est un absolu. C'est faux. Le texte est un moyen pour communiquer le message d'un locuteur. Dans ce cas-ci, un locuteur divin à des auditeurs du 21^e siècle. Il convient que le texte soit dans un langage du 21^e siècle si c'est une personne du 21^e siècle qui doit le lire.

Il faut donc retraduire sans cesse les Écritures saintes. Mais ne dit-on pas que traduire, c'est trahir ?

Oui, traduire, ça peut être trahir, mais ce n'est pas nécessairement trahir. Lorsqu'on traduit, on capte le message et on l'exprime dans une autre langue avec d'autres mots tout en conservant le même message. Mais le message n'est pas dans les mots ! Le traducteur doit bien comprendre le message et essayer ensuite de l'exprimer dans d'autres mots. Il faut donc nécessairement bien interpréter pour bien traduire. Ce n'est pas un simple processus de substitution de mots. On le voit avec les traductions automatiques de Google, par exemple. Comme il ne comprend pas le message, il est sujet à des erreurs parfois loufoques.

D'où vient cette idée qu'on peut interpréter un texte seulement à partir des mots ?

C'est un mouvement qu'on appelle la « sémantique formelle » et qui prétend qu'on peut comprendre le sens d'un énoncé sans tenir compte des circonstances où il a été dit, de qui l'a dit et de ses intentions. Ce courant s'apparente au structuralisme du linguiste suisse Ferdinand de Saussure. Pour lui, la langue est un système où tout se tient à l'intérieur, mais coupé de l'extérieur. Son idée a ensuite été développée par le philosophe français Jacques Derrida, qui disait : « Il n'y a pas de hors-texte. » Puis, le critique littéraire Roland Barthes a proclamé « la mort de l'auteur ». Il détachait ainsi le texte non seulement de son contexte, mais même de son auteur. Avec ces théories, on en arrive à pouvoir faire dire ce que l'on veut à un texte. Avec Jacques Derrida, on est même allé jusqu'à vider le texte du sens par des renvois absurdes à l'infini d'un mot qui renvoie à un autre mot qui renvoie à un autre mot, etc.

C'est une approche immanentiste qui a pour résultat de vider le texte de tout sens. Il n'y a plus que le texte et ma réaction au texte. Mais pour un linguiste, c'est clair que le langage ne fonctionne pas comme ça. Si l'on isole le texte, on peut certes arriver à la conclusion que celui-ci n'a pas de sens. Mais on ne peut pas détacher abstraitement les choses, les arracher à leur contexte historique, et penser pouvoir les comprendre. Car aucun texte n'est quelque chose d'autonome. Il a toujours été écrit par quelqu'un dans une situation particulière avec une intention de communication à un auditoire précis.

Sans contexte, le texte ne devient-il pas un prétexte à dire ce que moi j'ai le goût de dire ? Est-ce une forme de relativisme ?



Cela aboutit au relativisme, oui, mais cela commence au contraire par une absolutisation du texte. Un texte n'est jamais autonome, il est toujours relatif à plein de choses! C'est souvent ce qui arrive quand on absolutise un relatif. Cela finit par devenir de l'arbitraire.

La sémantique formelle traite arbitrairement les phrases presque comme des formules mathématiques. Comme si les phrases pouvaient être vraies ou fausses en dehors de tout contexte. Je vous donne un exemple: «L'homme est mortel.» On pourrait penser que ça exprime une seule chose vraie...

... Je vois déjà un sens où ce n'est pas vrai: les hommes dans l'au-delà ne sont plus mortels.

Voilà, c'est ça. Pour ma part, j'ai trouvé «l'homme est mortel» sous la plume d'un sculpteur: «L'homme est mortel, la femme immortelle.» Dans ce contexte-là, «l'homme est mortel» ne veut pas du tout dire la même chose qu'en philosophie de la nature. Comme sujet de sculpture, la femme est beaucoup plus belle, voilà ce que l'artiste voulait exprimer.

Prenons un autre exemple. Si je dis: «Il pleut» et qu'on est dehors en train de regarder au loin les Laurentides, alors mon intention, c'est de me référer à la pluie là-bas. Ça peut être vrai même s'il ne pleut pas ici. On ne peut donc pas déterminer la vérité d'une phrase détachée de son contexte.

Pour savoir si une phrase correspond à la réalité ou non, il faut savoir qui l'a dit, avec quelle intention et à quelle réalité il se référerait.

Et c'est la même chose avec les textes sacrés?

Oui, et c'est pourquoi l'Église utilise l'étude des genres littéraires, de l'histoire et de la géographie, des langues et des cultures anciennes dans l'interprétation de la Bible. Cette exégèse critique est bonne tant qu'elle n'est pas réductrice, qu'elle n'oublie pas par exemple qu'on a affaire à un locuteur divin qui est toujours avec nous. Souvent, les auteurs que nous lisons sont morts. Mais l'auteur divin des Écritures saintes, lui, est toujours vivant! On peut donc lui demander de nous éclairer sur ses textes, et cela se passe à travers l'Église.

En linguistique, on ne peut jamais faire abstraction des personnes. La langue n'existe pas abstraitement. C'est pour ça qu'on dit que, quand il n'y a plus de locuteur, la langue est morte, comme le latin. Le latin comme abstraction existe toujours, mais en tant que langue incarnée dans des personnes, elle n'est plus vivante.

Pourrions-nous dire par analogie qu'il y a des religions mortes et des religions vivantes, comme la mythologie grecque par exemple?

Oui. Et si on arrêta de vivre le christianisme, ça pourrait devenir une religion morte aussi. ■

✚ Lisez la suite de cet entretien avec le professeur Duffley sur le-verbe.com/entrevue/la-revelation-cest-une-personne/.



Félix-Antoine Savard

Un devoir de **survivance**

Pascale Bélanger
pascale.belanger@le-verbe.com

Lire Félix-Antoine Savard, c'est approfondir
nos racines, mieux comprendre le combat de
nos ancêtres. Leur combat de la foi et leur
combat pour mener une vie plus libre.

Lire Félix-Antoine Savard, c'est plonger
dans une œuvre d'une grande poésie et
nous laisser transformer par elle. Ses mots
nous changent, nous attirent vers le haut.

Lire Félix-Antoine Savard,
c'est nous régaler de son legs d'une richesse inouïe.

Ancien professeur et doyen de la Faculté des lettres à l'Université Laval, Savard (1896-1982) maniait la langue française et les régionalismes québécois pour les faire chanter, et aussi pour dire la vie, à la fois dure et riche, menée par nos aïeux : la vie des travailleurs saisonniers ponctuée de souffrance physique et traversée par une quête profonde de sens.

Né à Québec puis déménagé à Chicoutimi pour suivre sa formation classique au Grand Séminaire, Savard est ordonné prêtre à la mi-vingtaine. Il manifeste un goût précoce pour l'enseignement, mais son ministère l'emmènera en plein cœur de plusieurs régions éloignées, où il deviendra curé de campagne. Vicaire notamment à La Malbaie, et plus tard curé fondateur de Clermont, puis envoyé en mission en Abitibi, Savard sera immergé dans un monde où la vie et le travail sont synonymes de hardiesse. Il en demeurera profondément marqué.

Son célèbre roman *Menaud, maître-draveur* naîtra justement après que Savard a vu, de ses propres yeux, la misère quotidienne vécue par ses paroissiens, qui étaient pour la plupart des travailleurs saisonniers. Considéré comme un classique du roman canadien-français traditionnel, *Menaud* n'a d'ailleurs pas fini d'ébranler l'imaginaire québécois.

LE CRI DE NOS AÏEUX

Alors que, d'un côté, de grandes compagnies anglaises s'appropriaient le commerce du bois, au Lac-Saint-Jean notamment, et que, de l'autre côté, des gens d'ici risquaient leur vie deux fois plutôt qu'une au travail, le moral des troupes canadiennes-françaises était à son plus bas. *Menaud, maître-draveur*, publié en 1937, permet à tout un peuple de s'identifier dans la quête de justice de son protagoniste. Il lève un étendard important pour se défendre contre la dépossession de la « Montagne », contre la dépossession de notre pays : « Nous sommes venus il y a trois cents ans et nous sommes restés [...]. Autour de nous, des étrangers sont venus qu'il nous plait d'appeler des barbares ! Ils ont acquis presque tout l'argent... » (Louis Hémon, *Maria Chapdelaine*).

Ce sont d'ailleurs ces paroles de Louis Hémon qui réveilleront Menaud au début du récit et qui retentiront tout au long de celui-ci, comme des tintements réguliers qu'on ne peut plus faire taire. Avec son lyrisme criant et son aspect tragique, *Menaud* éveille les consciences. Comment taire l'engloutissement de Joson, le fils de Menaud, dans la rivière, comment ne pas enrager après avoir été témoin d'un spectacle aussi odieux ?

**Joson, sur la queue de l'embâcle,
était emporté, là-bas...**

Il n'avait pu sauter à temps.

**Menaud se leva. Devant lui hurlait
la rivière en bête qui veut tuer.**

**Mais il ne put qu'étreindre du regard
l'enfant qui s'en allait, contre lequel
tout se dressait haineusement,
comme des loups quand ils cernent
le chevreuil enneigé.**

(Savard, *Menaud, maître-draveur*)

Si Menaud sombre dans la folie à la suite de l'accident qui s'est avéré fatal pour son fils, il aura tout de même transmis à sa fille et à son fils spirituel, Le Lucon, sa mission, son devoir de résistance devant la dépossession de leur terre.

Malgré toutes les injustices vécues par les différents protagonistes à qui Savard a donné vie dans son œuvre, on y voit toujours poindre une lueur, une Espérance. Celle-ci se matérialise notamment dans la nature, la beauté des terres et particulièrement en Charlevoix, une région à laquelle Savard est resté profondément attaché.

**Mais voici qu'au pied
Des côtes de Misère,
Un timide soleil
Griffonne un brouillon
De printemps.**

(Savard, *Aux marges du silence*)

Même si Misère renvoie ici à un rang des Éboulements, c'est tout le jeu du poète qui se trame dans cet extrait du recueil *Aux marges du silence*, publié en 1975. La réalité misérable qui se fait éclairer par le « timide soleil » de printemps. Mais d'où vient-elle cette lumière, au juste ?

DE LA JUSTICE

Cette lumière, on la voit plus aisément dans le second roman de Savard, *La Minuit*. Dans cette histoire des plus touchantes, un doute profond quant à la justice divine habite le personnage principal, Geneviève. Pourquoi vit-on si pauvrement à Saint-Basque ? Un déserteur du vallon, Corneau, est venu brouiller la paix qui régnait dans l'esprit de ses compatriotes : « Et, tout naïvement, Geneviève écoutait cela : l'évocation des villes splendides, sises par-delà ce bois qu'elle n'avait

jamais dépassé; l'appel de ces royaumes qui brillaient la nuit plus que tous les astres ensemble.»

Plus qu'un manifeste social, *La Minuit* pose de grandes questions existentielles: Dieu est-il vraiment « toujours là »? Remplie de réalisme et de poésie, cette œuvre de Savard se lit lentement. Plonger dans *La Minuit*, c'est écouter les plus profondes questions surgir de son âme.

Dans ce roman, Savard nous montre, et ce, toujours sans moralisme, quelles sont les conséquences des doutes qui nous habitent quant à l'existence de Dieu. Ces doutes naissent insidieusement chez Geneviève, qui porte de grandes croix: être injustement payée, mener une vie terrestre bien austère et, surtout, savoir son époux et son fils en danger par leur travail physique si rude.

Malgré les doutes et la confusion qui l'habitent, Geneviève mène le bon combat: celui de la foi. Et devant la mort, elle voit le Christ qui est toujours là: « Et le Verbe s'est fait chair, et il a habité parmi nous... » (Jn 1,14).

C'est grâce à la « Minuit », c'est-à-dire la grande nuit de Noël, que l'homme peut enfin espérer que cette vie matérielle soit illuminée et transformée réellement.

LA VALEUR DU TRAVAIL

Malgré les rudesses du travail saisonnier que son œuvre met en lumière, Savard donne également une grande valeur au travail physique et manuel. Ses poèmes font souvent parler les artisans:

**Le Forgeron:
« Viens dans ma boutique,
et je te montrerai
ce que veut dire
le mot Travail. »**

(Savard, *Aux marges du silence*)

Savard redonne à plusieurs métiers, aujourd'hui délaissés et méconnus, leurs lettres de noblesse. Alors que lui-même était un intellectuel et un littéraire fêru de poésie, son œuvre n'a pas été écrite pour une élite universitaire. Elle s'adresse à chacun de nous, peu importe notre niveau d'instruction. Dommage qu'elle soit pourtant si peu mise entre les mains des jeunes écoliers.

Elle est pourtant en elle-même une des plus grandes leçons d'histoire québécoise. Elle valorise le courage des hommes et des femmes qui mettent la main à la pâte sur nos terres depuis des siècles pour que cette nation existe et survive.

Bien plus, l'œuvre de Savard nous permet de nous identifier aux crises et au découragement vécus par ses protagonistes. Certes, la vie humaine peut être traversée par de grandes croix, mais notre vie terrestre est en vue d'une autre, à laquelle Savard nous oblige d'espérer.

Les gens de Saint-Basque continuaient d'entrer. Ils répondaient avec les autres, puis sortaient, chuchotaient entre eux:

— C'est de malheur, Gabriel ne sera pas de la Minuit.

— Il va en avoir une plus belle que la nôtre...

(Savard, *La Minuit*)

Si dans son roman *La Minuit*, injustement méconnu, Savard nous aide à plonger dans notre réalité, il nous pousse aussi, avec sa poésie, à nous unir aux prières de Geneviève:

Geneviève était debout au milieu de tout ce mouvement. Les gens entraient, s'informaient, jetaient un regard de compassion.

Ce Noël, il était bien loin de celui qu'elle avait prévu. Tout de même, les pieux sentiments qui s'exprimaient tout autour, et les cantiques qui volaient dans Saint-Basque, faisaient une rumeur d'espoir. De temps en temps, elle levait les yeux, ses beaux yeux d'autrefois, vers le Christ comme vers Celui qu'elle ne devrait plus jamais abandonner.

(*Ibid.*)

La Minuit nous rend témoins de cette conversion chez Geneviève, de ce changement radical dans sa façon de voir sa réalité. Le tragique et la défaite prennent une tout autre dimension.

Alors oui, lire Félix-Antoine Savard, c'est suivre une leçon de courage.

Lire Félix-Antoine Savard, c'est être sublimé par le meilleur que peut nous offrir la littérature.

Lire Félix-Antoine Savard, c'est découvrir notre héritage canadien-français, comprendre la sève qui coulait dans les veines de nos ancêtres et en être profondément fier. ■

le Myriam Beth'léhem | Missionnaires des Saints-Apôtres | Société des Missions-Etrangères | Société du
st Seigneur | Sœurs adoratrices du Précieux-Sang | Sœurs de l'Assomption de la Sainte Vierge | Sœurs de
narité d'Ottawa | Sœurs de la Charité de Québec | Sœurs de Charité de Sainte-Marie | Sœurs de la Charité
nt-Louis | Abbaye de Saint-Benoît-du-Lac | Frères mineurs capucins | Carmélites déchaussées | Ordre des
sses | Ordre des Carmes déchaux | Frères de Saint-Jean | Sœurs de Notre-Dame du Saint-Rosaire | Sœurs
otre-Dame-Auxiliatrice | Sœurs de Sainte-Anne | Pères du Très-Saint-Sacrement | Congrégation de Notre-
e | Oblats de la Vierge Marie | Sœurs dominicaines de la Trinité | Dominicaines Missionnaires Adoratrices |
des frères prêcheurs | Augustines de la Miséricorde de Jésus | Filles du Cœur de Marie | Filles Réparatrice
Divin-Cœur | Religieux Marianistes | Frères des écoles chrétiennes | Franciscains du Canada | Fraternités
tiques de Jérusalem | Fraternité Sacerdotale de Montréal | Frères de l'Instruction chrétienne | Frère de Saint
l du Canada | Frères du Sacré-Cœur | Frères Maristes | Frères de Notre-Dame de la Miséricorde | Religieuses
italières de Saint-Joseph | Religieuses de Jésus-
Marie | Missionnaires
ates du Sacré-Cœur | Monastère
de
des Carmélites |
ales de Bethléem,
de l'Assomption de
ierge et de Saint
Bruno | Ordre
e La Très Sainte
Trinité et des
Captifs | Pères
Eudistes | Ordre
des Servites de
Marie | Petites
Franciscaines de
Marie | Petites
eurs de la Sainte-
Famille | Ordre de
nans Récitants
de Prémontré |
Congrégation de Sainte-
Croix | Sœurs Moniales
emptoristines | Religieux
de Saint-Vincent de Paul
Les Marianistes | Servantes
de Jésus-Marie | Servantes
de Notre-Dame Reine du Clergé
| Famille Myriam Beth'léhem
Missionnaires des Saints-Apôtres |
Société des Missions-Étrangères |
du Christ Seigneur | Sœurs adoratrices
du Précieux-Sang | Sœurs Antoniennes
Marie | Sœurs de l'Assomption de la Sainte
Vierge | Sœurs de la Charité d'Ottawa |
s de la Charité de Québec | Sœurs de Charité de
Sainte-Marie | Sœurs de la Charité Saint-Louis |
de la Présentation de Marie | Sœurs de Miséricorde | Sœurs de Saint-François d'Assise | Sœurs de Saint-
ph de Saint-Vallier | Sœurs de Sainte-Chrétienne | Sœurs de Sainte-Jeanne d'Arc | Sœurs de Sainte-Marthe
s de Sainte-Marie | Sœurs des Saints Cœurs de Jésus et de Marie | Sœurs dominicaines de la Trinité | Sœur
Bon-Pasteur | Sœurs Maristes | Sœurs Missionnaires de l'Immaculée-Conception | Sœurs Missionnaires
Christ-Roi | Sœurs missionnaires de Notre-Dame des Anges | Sœurs Servantes du Saint-Cœur de Marie |
ve de Saint-Benoît-du-Lac | Frères mineurs capucins | Carmélites déchaussées | Ordre des Clarisses | Ordre
Carmes déchaux | Frères de Saint-Jean | Sœurs de Notre-Dame du Saint-Rosaire | Sœurs de Notre-Dame-
iliatrice | Sœurs de Sainte-Anne | Pères du Très-Saint-Sacrement | Congrégation de Notre-Dame | | Frère
Saint-Gabriel du Canada | Frères du Sacré-Cœur | Frères Maristes | Frères de Notre-Dame de la Miséricorde

**Merci aux nombreuses
communautés religieuses qui
soutiennent la mission du Verbe!**

de la Charité de Québec | Sœurs de Charité de
Sainte-Marie | Sœurs de la Charité Saint-Louis |
de la Présentation de Marie | Sœurs de Miséricorde | Sœurs de Saint-François d'Assise | Sœurs de Saint-
ph de Saint-Vallier | Sœurs de Sainte-Chrétienne | Sœurs de Sainte-Jeanne d'Arc | Sœurs de Sainte-Marthe
s de Sainte-Marie | Sœurs des Saints Cœurs de Jésus et de Marie | Sœurs dominicaines de la Trinité | Sœur
Bon-Pasteur | Sœurs Maristes | Sœurs Missionnaires de l'Immaculée-Conception | Sœurs Missionnaires
Christ-Roi | Sœurs missionnaires de Notre-Dame des Anges | Sœurs Servantes du Saint-Cœur de Marie |
ve de Saint-Benoît-du-Lac | Frères mineurs capucins | Carmélites déchaussées | Ordre des Clarisses | Ordre
Carmes déchaux | Frères de Saint-Jean | Sœurs de Notre-Dame du Saint-Rosaire | Sœurs de Notre-Dame-
iliatrice | Sœurs de Sainte-Anne | Pères du Très-Saint-Sacrement | Congrégation de Notre-Dame | | Frère
Saint-Gabriel du Canada | Frères du Sacré-Cœur | Frères Maristes | Frères de Notre-Dame de la Miséricorde

Revêtir le Christ

Simon Lessard

simon.lessard@le-verbe.com



Originnaire du Lac-Saint-Jean, Amélie Caouette se décrit comme «une fille bien ordinaire, avec une histoire qui sort de l'ordinaire». À 19 ans, alors qu'elle est à l'université, elle vit une rupture amoureuse qui va tout changer. «Je pensais que j'avais compris la vie, avoue-t-elle, mais j'ai réalisé qu'en fait je n'avais rien compris pantoute!»

Tout a commencé par des confrontations au sujet de la foi avec son copain: «Il essayait de me faire comprendre que le Bon Dieu existe "encore", que c'est tellement aidant, beau et joyeux d'accepter qu'il nous aime, qu'on peut s'appuyer sur lui quand on vit du stress, des angoisses, des questionnements.» Mais ils n'étaient pas sur la même longueur d'onde: «Remplie d'orgueil, moi, j'essayais de lui faire comprendre que ça n'a pas de bon

sens de croire à des "affaires" de même de nos jours.» Malgré leur amour, ils ne voient pas comment ils peuvent continuer à avancer ensemble et décident de se laisser.

Une semaine plus tard, en pleine peine d'amour, elle lance un cri du cœur vers le ciel: «Si tu existes, toi en haut en qui mon amoureux croit, fais quelque chose pour moi, parce que j'en peux plus de cette peine!» L'appelé n'a pas tardé à répondre: «De fil en aiguille, chaque fois que je faisais un petit pas vers une église, j'étais envahie par de l'amour et de la paix. J'en pleurais même de joie.» Elle décide alors de laisser entrer ce nouvel amoureux dans sa vie et retrouve du même coup celui qu'elle avait quitté et avec qui elle est aujourd'hui mariée. «Maintenant, mon souhait le plus cher,

c'est que chaque être humain laisse une chance au Bon Dieu de lui montrer ce qu'Il peut faire pour lui.»

C'est pourquoi, durant son troisième congé de maternité en mars 2021, l'idée a jailli de créer Lux & Lexi (Lumière et Parole), une boutique virtuelle qui porte la bonne nouvelle au moyen de vêtements et d'objets sur lesquels sont appliqués des paroles inspirantes. «Comme c'est parfois difficile pour moi de parler de ma foi, alors je laisse mes vêtements parler pour moi! Je ne fais pas d'argent avec ça; le but principal, c'est d'évangéliser.» Une heureuse manière de revêtir le Christ!

➤ [instagram.com/lux_et_lexi](https://www.instagram.com/lux_et_lexi)
[facebook.com/LuxetLexi](https://www.facebook.com/LuxetLexi)

RÉSEAUX SOCIAUX



Dieu s'invite sur TikTok

Trois ans seulement après sa fondation en 2017, le réseau social chinois TikTok est devenu en 2020 l'application la plus téléchargée au monde, devant Facebook. Prisé des adolescents et basé sur le partage de courtes vidéos souvent ludiques, TikTok devient aussi la plateforme privilégiée des jeunes prêtres pour rejoindre les nouvelles générations.

En France, les vidéos du père Matthieu Jasseron ont déjà été vues plus de 14,5 millions de fois grâce à ses 625 000 « disciples » ! Son secret est d'oser répondre avec audace à toutes les questions qu'on lui pose : « Dieu est-il conservateur ou progressiste ? », « Avez-vous le droit au plaisir solitaire ? », ou encore : « Ça ressemble à quoi, des vacances de prêtre ? »

Pour sa part, le père Vincent Cardot, surnommé « le curé de TikTok », a lancé son profil pendant le confinement et rassemble déjà plus de 70 000 abonnés. « Aux siècles précédents, a-t-il confié à la presse, la mission est allée porter la Bonne Nouvelle du salut jusqu'aux extrémités de la terre : en notre 21^e siècle, elle doit porter l'Évangile jusqu'aux extrémités des réseaux sociaux. Et l'extrémité des réseaux sociaux, aujourd'hui, c'est TikTok. »

Chez nous, au Québec, l'abbé Gauthier Elleme, du diocèse de Saint-Jérôme, a fait le tour de la planète au printemps dernier avec une brève vidéo comique où il danse dans une sacristie pour célébrer la réouverture des églises après le confinement. Le vicaire de la cathédrale de Montréal, Emanuel Zetino (photo), a lui aussi décidé de s'ouvrir un compte sous le pseudonyme « padremanol », qui est déjà suivi par des dizaines de milliers de personnes. « Je suis actif sur TikTok, dit-il, pour continuer la mission que le Christ nous a confiée, celle d'annoncer la joie de la Bonne Nouvelle à toute nation et à toute génération ! »

SPORT



Le footballeur de Dieu

En mars 2020, le footballeur Karim Benzema méprisait publiquement son coéquipier Olivier Giroud, pourtant au troisième rang des meilleurs buteurs de l'Équipe de France, en déclarant : « On ne confond pas la F1 avec le karting. Et je suis gentil. Maintenant, *next*. Je parle même plus de lui. Je sais que je suis la F1. »

Un an plus tard, interrogé sur cette controverse, Olivier Giroud répondait sans amertume : « C'est quelque chose qui me fait sourire aujourd'hui. Je n'ai aucun problème par rapport à ça, aucune rancune. » Il a ensuite révélé aux journalistes son secret pour trouver la paix intérieure : « La religion est quelque chose qui m'aide à positiver, à relativiser, à avancer. À savoir pardonner aussi. C'est quelque chose qui m'apaise et qui me donne beaucoup de sérénité. » Il cite ensuite le prophète Isaïe : « C'est dans le calme et la confiance que sera ta force » (Is 30,15). Une spiritualité qui fait écho à son tatouage sur l'avant-bras d'un verset en latin du psaume 23 : « L'Éternel est mon berger, je ne manque de rien. »

Le numéro 10 des Bleus n'a jamais été gêné d'afficher sa foi chrétienne dans les médias. En 2019, à 33 ans, il fait la couverture du magazine œcuménique *Jésus!* et publie son autobiographie *Toujours y croire*, où il témoigne comment sa foi éclaire son rapport aux critiques, à l'argent et à la notoriété.

L'année dernière, il déclara à la revue de spiritualité *Le pèlerin* que le Christ est « son seul but » et confia au journal *La Croix* : « Jésus est là quand je marque un but, mais il est encore là quand on échoue, bien sûr ! Je prie très souvent dans un souci de reconnaissance. »

Simon Lessard

simon.lessard@le-verbe.com

MUSIQUE



Une bande de prêtres pas comme les autres

Guitare, batterie, cuillères et harmonica: ils sont quatre prêtres à se rassembler pour faire de la musique. Mais attention aux conclusions rapides, il n'est pas juste question de chants grégoriens! Pop rock, samba, hébraïque, jazz et reggae font également partie du répertoire de Bande de prêtres.

Ce qui n'était, au départ, qu'une louange dans le salon du presbytère de l'église Saint-Thomas-d'Aquin à Québec s'est transformé en un projet d'envergure. C'est, en effet, plus de 20 000 vues, toutes plateformes confondues, que compte leur reprise de *Nous croyons en Jésus Sauveur*.

Mais si Bande de prêtres connaît du succès, sa mission première est d'abord et avant tout d'engendrer une nouvelle génération d'artistes qui sentiront que leur talent et leur contribution sont reconnus par l'Église. «L'idée est d'avoir une pastorale artistique dans notre paroisse, dans notre communauté de l'Emmanuel, et de repérer les talents, les encourager, les soutenir, les former comme on peut et donner des lieux d'expression. Bande de prêtres est le brise-glace de cette vision», explique le père Martin Lagacé. Le groupe a lancé son premier microalbum le 15 août dernier, lequel compte une composition et quatre chants de la communauté de l'Emmanuel.

➕ www.facebook.com/Bandedepretres

ART



Évangéliser les enfants par l'image

«Petites créations en l'honneur d'un grand Créateur!» Voilà la mission que s'est donnée Marjorie Blais-Simard en ouvrant sa boutique d'illustrations bibliques.

Quand elle a commencé à enseigner aux enfants de son église, Marjorie s'est vite détournée du matériel utilisé, le trouvant un peu vieillot, pas toujours beau et trop souvent en anglais. Après avoir fait à de multiples reprises ses propres dessins et bricolages, elle décide de lancer une boutique avec ses propres affiches bibliques destinées aux enfants.

Graphiste de métier, Marjorie trouvait dommage de ne pas mettre son talent au service de Dieu au quotidien. «L'illustration est mon langage pour évangéliser. C'est le reflet de l'amour que je porte pour Dieu.» Après 10 ans de travail comme illustratrice jeunesse, Marjorie décide de partager sa foi au moyen de dessins représentant des versets bibliques.

Colorées, attrayantes, offertes en français comme en anglais, ses illustrations chrétiennes sont décidément au goût du jour. On les imagine bien dans une chambre d'enfant, dans les cours de pastorale ou offerts en cadeau pour des sacrements. Son affiche la plus populaire? *Les fruits de l'Esprit*, où se côtoient une pomme, une poire, une banane...

Les dessins de Marjorie sont une manière esthétique et ludique de sensibiliser les enfants à la bonté de Dieu.

➕ marjorieetcie.etsy.com

La cathédrale Saint-Charles- Borromée de Joliette

Texte et photo de Pascal Huot
pascal.huot@le-verbe.com

L'église en pierre, bâtie de 1887 à 1892 selon la forme d'une croix latine, présente un extérieur néoroman de style éclectique, où les genres se côtoient merveilleusement. On y retrouve notamment le style roman avec ses ouvertures cintrées et ses lésènes, alors que le gable, les pinacles et les contreforts font référence au vocabulaire gothique.

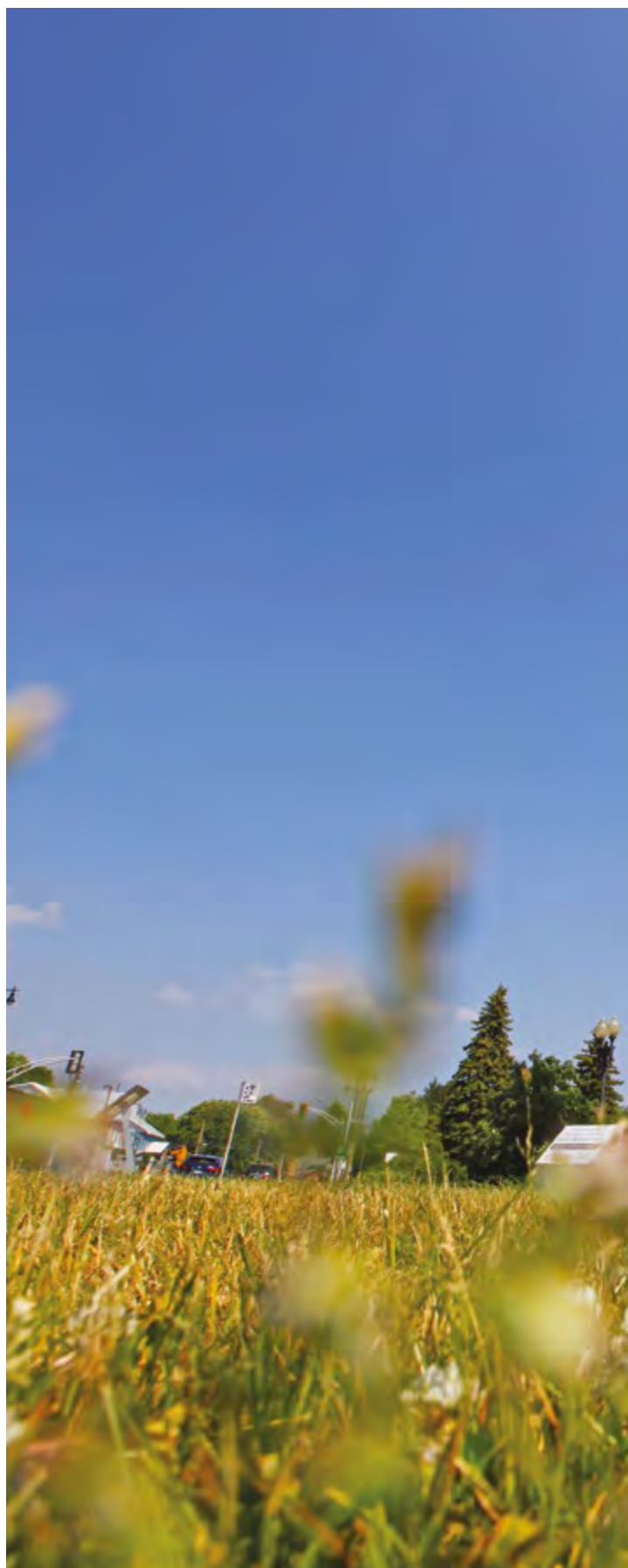
Pour en décorer l'intérieur, on fait appel à plusieurs artistes québécois. Mais les plus illustres travaux que l'on retrouve dans la cathédrale proviennent de la main du peintre Ozias Leduc (1864-1955).

Lorsque Ozias Leduc obtient le contrat pour la réalisation de vingt-trois tableaux devant orner l'église, le peintre n'a que 29 ans. Entre 1892 et 1894, il y réalise une dévotion mariale très en vogue à l'époque, soit le rosaire qui compte quinze tableaux auxquels s'ajoutent huit scènes de la vie du Christ.

La maîtrise du peintre s'exprime notamment dans la mise à l'échelle des scènes et des personnages pour que les compositions s'intègrent parfaitement à l'espace qui leur est réservé, en plus de conserver la physionomie des visages des mêmes saints d'un tableau à l'autre. En guise de signature, Leduc peint son autoportrait qu'il insère dans le tableau *Jésus calmant la tempête*.

L'histoire donnera raison au flair du curé Prosper Beaudry (1838-1918) pour avoir donné sa chance à l'illustre artiste en devenir, ajoutant à la valeur de son église un espace incontournable pour l'histoire de l'art au Québec.

Le diocèse de Joliette, créé le 27 janvier 1904, fait passer la nouvelle église au rang de cathédrale. ■





Alex Deschênes



Alex est un jeune époux et père. Il rédige actuellement un doctorat en philosophie

traitant de la sexualité et de la personne. Délégué pour l'Institut de théologie du corps à Québec, il anime des camps et des conférences sur le sujet. Il vient de faire paraître *Tu es don* aux éditions Artège.

Ariane Beauféray



Ariane, en plus d'être épouse et mère, est doctorante en aménagement du territoire et

développement régional. Elle s'intéresse à l'écologie intégrale (protection de l'environnement, du vivant, etc.) et développe de nouveaux outils pour aider la prise de décision dans ce domaine.

Ariane Blais-Lacombe



Formée en sciences politiques et mère de trois jeunes enfants, Ariane

se passionne pour toutes les questions entourant la maternité et la puériculture. D'ailleurs, en 2017, elle a mis sur pied *Le petit pot* plus tôt qui offre conseils et soutien pour l'hygiène naturelle des tout-petits.

Brigitte Bédard



Brigitte est journaliste indépendante depuis 1996. Elle travaille notamment

pour l'émission *La Victoire de l'Amour* et pour le diocèse de Montréal. Mère et épouse d'une famille renouvelée, elle vient de publier *Et tu vas danser ta vie* aux éditions Saint-Joseph, son témoignage de conversion franc et direct.

Catherine Aubin



Sœur Catherine, dominicaine, est professeure invitée à l'Institut de pastorale des

Dominicains, à Montréal. Elle est l'auteure de plusieurs ouvrages de spiritualité, dont *Sept maladies spirituelles. Entrer dans le dynamisme des mouvements intérieurs*, aux éditions Novalis.

Emmanuel Lamontagne



Emmanuel est présentement candidat au doctorat en histoire de l'art. Il se spécialise

en art et en architecture religieuse.

Frédérique Bérubé



Affamée d'actualité, Frédérique Bérubé aspire à devenir correspondante

à l'étranger. Venant de compléter un baccalauréat en communication publique à l'Université Laval, elle se dirige vers la maîtrise en journalisme international.

Jacques Gauthier



Jacques Gauthier est professeur, prédicateur et poète. Dans ses écrits, il nous

offre une réflexion sur différents aspects de la prière, un sujet qu'il affectionne particulièrement et qu'il vit dans l'Église, le lieu où son être et ses actions s'enracinent.

James Langlois



Jeune époux et père, James travaille pour *Le Verbe* comme adjoint au rédacteur

en chef. Il a étudié l'éducation, la philosophie et la théologie. Son cursus témoigne de ses nombreux champs d'intérêt, mais surtout de son désir de transmettre, de comprendre et d'aimer.

Lamphone Phonevilay



Lamphone est frère dominicain. Il a étudié la théologie à l'Université

de Montréal et la sociologie à l'EHESS de Paris. Il fait présentement une thèse de doctorat en théologie spirituelle sur sainte Catherine de Sienne au Collège Universitaire Dominicain d'Ottawa. S'intéressant autant à la mystique qu'à la sociologie, il avoue avoir une passion pour... la musique électronique!

Marie-Jeanne Fontaine



Finissante au baccalauréat en sexologie, Marie-Jeanne chante, jase et écrit. Femme

de cœur (elle essaye!), elle trace sa route dans le Grand Large du Bon Dieu, à la rencontre de nouveaux visages. Vous la trouverez devant son piano ou au soleil, en train de faire fleurir ses idées entre deux éclats de rire et un café.

Martin Steffens



Martin enseigne la philosophie en classe préparatoire littéraire à Strasbourg.

Il est l'auteur de plusieurs livres dont *Le Nouvel âge des pères* (Cerf, 2015) et *Tu seras un homme* (Cerf, 2021).

Pascale Bélanger



Pascale se passionne pour la littérature, la philosophie et la nutrition. Elle aime aller à la

rencontre de l'Autre et apprendre chaque jour un peu plus sur l'être humain et sur sa magnifique complexité.

Sarah-Christine Bourihane



Vous l'avez sans doute déjà lue dans nos pages, puisque Sarah-Christine figure parmi les

plus anciennes collaboratrices du *Verbe*! Après un parcours universitaire en théologie, en philosophie et en journalisme, elle a découvert une vocation: allier foi, réflexion et rencontres. Aussi cinéaste de la relève, elle se sert de l'image comme de l'écrit pour rapporter des témoignages percutants.

Simon Lessard



Rédacteur et responsable de l'innovation au *Verbe*, Simon est diplômé en philosophie

et théologie. Il aime entrer en dialogue avec les chercheurs de vérité et tirer de la culture occidentale du neuf et de l'ancien afin d'interpréter les signes de notre temps.

Yves Casgrain



Yves est un missionnaire dans l'âme, spécialiste de renom des sectes et de

leurs effets. Journaliste depuis plus de vingt-cinq ans, il aime entrer en dialogue avec les athées, les indifférents et ceux qui adhèrent à une foi différente de la sienne.

Qu'ils gribouillent ou qu'ils numérisent, qu'ils aient l'œil photographique ou la plume agile, ce sont les artisans qui ont tracé les couleurs et les mots de ce numéro du Verbe.

LES IMAGES

Ioana V. Bezman



Enseignante spécialiste en arts plastiques, artiste photographe, maman et candidate à

la maîtrise en arts visuels et médiatiques (profil recherche intervention), Ioana V. Bezman prête sa plume et sa lentille avec autant de brio dans les pages du *Verbe*.

Judith Renaud



Photographe amateur, et éternelle étudiante, Judith est designer graphique pour

Le Verbe médias depuis 2015. Elle possède un certificat en communication publique et un baccalauréat en design graphique, mais sa soif de connaissances la pousse aujourd'hui à suivre un microprogramme de 2^e cycle en marketing numérique à l'Université Laval.

Louis Roy



Illustrateur professionnel, Louis Roy manie plusieurs styles et tout autant de médiums

différents. Il collabore régulièrement au *Verbe*.

Marie-Hélène Bochud



Marie-Hélène est une artiste et illustratrice originaire de La Pocatière, dans le Bas-Saint-Laurent. Sa grande passion

pour le dessin l'amène à décrocher, en 2014, un baccalauréat en pratique des arts visuels et médiatiques à l'Université Laval.

Marie-Pier LaRose



Toujours un crayon à la main, Marie-Pier aime créer. Désirant donner vie à ses idées, elle a étudié en

graphisme au Cégep du Vieux-Montréal, puis elle a poursuivi à l'Université Concordia en design. Elle cumule de l'expérience en entreprise et en agence marketing, en touchant à de nombreux projets de mise en pages, d'illustrations, d'identités visuelles et de communications numériques. Curieuse et soucieuse de communiquer l'insaisissable, elle est au service du *Verbe* depuis peu.

Maxime Boisvert



Le photographe Maxime Boisvert a plus d'une corde à son arc. Dans nos pages, ce sont ses talents de

photoreporter qui sont mis à profit. D'une grande sensibilité humaine et artistique, il choisit souvent de travailler en argentique pour une approche des sujets tout en délicatesse.

Pascal Huot



Photographe de presse et artiste en arts visuels, Pascal Huot explore et travaille principalement

la photographie, la peinture et le dessin. Il est titulaire d'un baccalauréat avec majeure en histoire de l'art et mineure en études cinématographiques et d'une maîtrise en ethnologie de l'Université Laval. Il a publié, comme auteur, *Ethnologue de terrain* aux Éditions Charlevoix.

COMMUNION

printemps 2022



Le Verbe témoigne de l'espérance chrétienne dans l'espace médiatique en conjuguant foi catholique et culture contemporaine.

Sans publicité, Le Verbe médias est financé par les dons de ses lecteurs. Nous remettons annuellement des reçus de charité pour tout don de 100 \$ et plus. Visitez le-verbe.com pour contribuer ou vous abonner gratuitement et recevoir 6 numéros par année et 2 numéros spéciaux en prime.

CONSEIL DE RÉDACTION

Ariane Beauféray, Sophie Bouchard, Noémie Brassard, Maxime Huot-Couture, James Langlois, Valérie Laflamme-Caron, Simon Lessard et Antoine Malenfant.

CONSEIL D'ADMINISTRATION

Gabrielle Bélanger, Sophie Bouchard, Raphaël de Champlain, Denis Saint-Maurice, prêtre, et Catherine Sugère.

DIRECTRICE GÉNÉRALE

Sophie Bouchard

RÉDACTEUR EN CHEF

Antoine Malenfant

RÉDACTEUR EN CHEF ADJOINT

James Langlois

RESPONSABLE DE L'INNOVATION

Simon Lessard

JOURNALISTE

Sarah-Christine Bourihane

GRAPHISTES

Marie-Pier LaRose et Judith Renauld

ABONNEMENTS ET SECRÉTARIAT

Magdalie Nadeau

ÉDITEUR

Ambroise Bernier

RÉVISEUR

Robert Charbonneau

Illustration sur la couverture :

Patrick Untersee / Unsplash

Les photos des pages 12, 14, 16, 22, 24, 54, 80, 82, 83, 84, 104, 114 et 116 sont tirées de la banque d'images Unsplash.

Le Verbe est imprimé chez Imprimerie HNL.

Port payé à Montréal, imprimé au Canada.

Dépôts légaux :

Bibliothèque et Archives Canada;

Bibliothèque et Archives nationales du Québec.

ISSN 2371-4670 (imprimé)

ISSN 2371-4689 (en ligne)

AU COMMENCEMENT

Au commencement du commencement
à partir de l'origine éternelle
bien avant la genèse de l'atome
au commencement sans commencement
était le Verbe

Antérieur à toute ébauche historique
loin d'une première esquisse d'art
hors du vent solaire de notre univers
à un point de départ de nulle part
était le Verbe

Avant que surgisse l'aube nouvelle
que la fraîche rosée humecte la terre
que la fleur s'abreuve à la source
avant le premier fruit du premier germe
était le Verbe

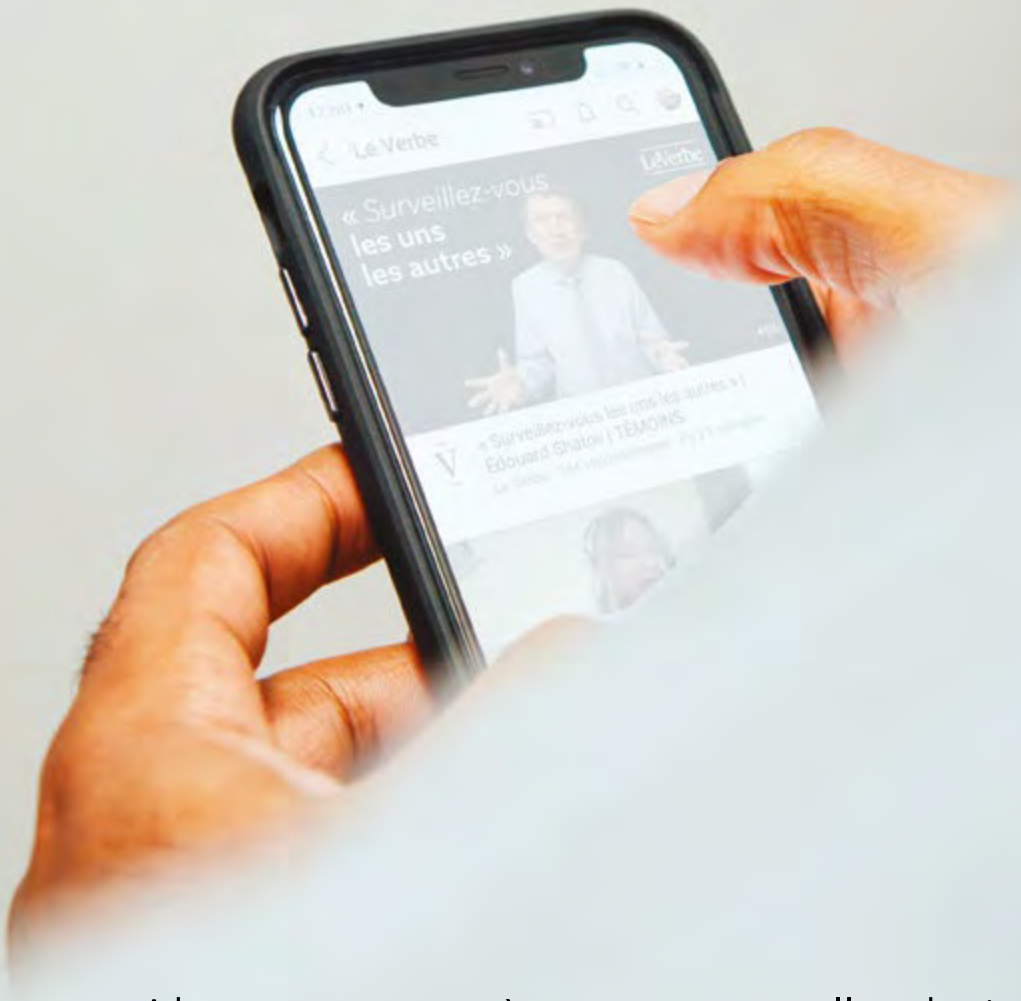
Avant le premier son le premier mot
avant que coule une larme de femme
là dans l'embryon d'un divin silence
du premier regard du premier baiser
était le Verbe

Par-delà le temps et l'espace
l'élan de vie au cœur de l'enfant
le saint désir au désert et à la mer
la prière de louange sur la montagne
était le Verbe

Jacques Gauthier

SUR INTERNET

Ainsi donc, ~~dans le prétoire~~ et partout ailleurs,
mes chaines  **YouTube** manifestent mon
attachement au Christ. (cf. Ph 1,13)



Abonnez-vous à notre nouvelle chaine
youtube.com/leverbe